



Cultures croisées et insertion dans l'emploi. Rapport pédagogique 2010.

Muriel Molinié

► To cite this version:

Muriel Molinié. Cultures croisées et insertion dans l'emploi. Rapport pédagogique 2010.. [Rapport de recherche] Université de Cergy-Pontoise - CILFAC; Université Préfectorale d'Osaka; Conseil général du Val d'Oise. 2010. hal-01476690

HAL Id: hal-01476690

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01476690>

Submitted on 25 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPORT PÉDAGOGIQUE 2010

"CULTURES CROISÉES ET INSERTION DANS L'EMPLOI"

(C.C.I.E.)



http://cultures_croisees.fr

Convention triennale UCP-CGVO

(2008-2010)

Porteur du Projet : Muriel Molinié
MC, lettres et sciences humaines
Directrice du CILFAC

Création visuelle : Jihanne Ben Aissa (Master IEO-UCP)

Sommaire

Introduction.....	p.3
1ere partie : La mobilité comme mise en relation des formations académiques et des processus de professionnalisation.....	P.4
2 ^{ème} partie : Rapports établis par les étudiants français en réponse à la question: Quels liens entre l'action d'immersion des étudiants de l'UCP dans la culture japonaise et leur insertion professionnelle dans une activité en lien avec le Japon ?.....	p.21
-Première équipe septembre-octobre 2010 : Voyage d'étude n° 1	p.30
-Deuxième équipe mars 2011 : Voyage d'étude n° 2.....	p.38
3 ^{ème} partie : Etudes réalisées par les étudiants afin d'évaluer leurs possibilités d'insertion dans les entreprises du Val d'Oise.....	p.52
<u>Première étude</u> : Une enquête de Raymond Patel : "entreprises Japonaise et entreprises en relation avec le Japon dans le Val d'Oise"	p.53
<u>Deuxième étude</u> : une enquête de Karima Lebdiri : Trois entretiens menés auprès d'entrepreneurs du Val d'Oise travaillant en lien avec le Japon.....	p.56
<u>Troisième étude</u> : un entretien mené par Carole Ethève avec M. Deval, Responsable culturel à l'Abbaye de Royaumont.....	p.63
<u>Quatrième étude</u> : Entretiens professionnels menés en sept. 2009 à Osaka, Kyoto, Kobé et Tokyo.....	p.70
1- Entretien mené au Centre Franco-Japonais - Alliance Française d'Osaka auprès d'Adriana Rico-Yokoyama et de Laurent Vergain.....	p.74
2- Entretien mené à l'Université de Kyoto auprès de Nishiyama Noriuki et synthèse par Carole Ethève.....	p.101
3- Entretien mené à l'Université de Kyoto auprès de Jean-François Graziani.....	p.110
4- Entretien mené à l'université de Kobe auprès de Georgette Kawai.....	p.114
5- Dialogue avec Monsieur Terasako et Madame Pungier à l'Université Préfectorale d'Osaka (UPO).....	p.127
6- Entretiens menés et transcrits par Amandine Bonnet dans le milieu du Journalisme à Osaka et à Tokyo.....	p.129
Conclusion.....	p.135

Introduction

Le travail entrepris dans le cadre de la Convention triennale CULTURES CROISÉES ET INSERTION DANS L'EMPLOI (désormais CCIE) est arrivé à son terme. A l'heure où le Japon souffre et commence à se reconstruire, le moment d'établir le bilan pédagogique de notre projet interculturel est arrivé.

Ce rapport se structure en quatre parties.

Une première partie synthétise le travail réalisé sur les trois axes prévus dans la Convention triennale :

- 1) Mettre en place des séjours culturels au Japon dans l'objectif d'une immersion des étudiants du Val d'Oise dans la culture japonaise,
- 2) Mettre en place des activités spécifiques pour l'accueil des étudiants japonais reçus chaque année depuis 2005 par l'UCP,
- 3) Créer un outil de valorisation pédagogique : *Le Portfolio de compétences interculturelles en mobilité internationale* décliné en deux volumes, l'un à destination des étudiants japonais (de l'Université Préfectorale d'Osaka) en mobilité dans le Val d'Oise et l'autre adapté aux besoins des étudiants français (de l'UCP) en immersion culturelle au Japon.

La seconde partie, synthétise les rapports établis par les étudiants français en réponse à un objectif d'évaluation. Il s'agit désormais "**d'évaluer le lien entre l'action d'immersion des étudiants de l'UCP dans la culture japonaise et leur insertion professionnelle dans une activité en lien avec le Japon, notamment dans une des 67 entreprises japonaises du Val d'Oise.**"

Dans **la troisième partie** sont rassemblées les enquêtes menées par trois étudiants (R. Patel, K. Lebdiri et C. Ethève) auprès **d'entrepreneurs installés dans le Val d'Oise**. Ces personnes travaillent dans la dimension internationale et construisent une relation économique privilégiée avec le Japon.

En contrepoint, **la quatrième partie** rassemble les entretiens menés par les étudiants au Japon (à Osaka, Kobé, Kyoto et Tokyo) **auprès de divers professionnels rencontrés dans les milieux de la culture et du journalisme.**

L'intention ici encore est de mieux comprendre les parcours qui ont permis à ces personnalités d'occuper des positions socio-professionnelles qui correspondent par bien des aspects aux aspirations des étudiants-voyageurs que nous avons emmenés au Japon en 2009 et en 2010.

1ère partie

Cultures croisées France-Japon.

**la mobilité comme mise en relation
des formations académiques et des
processus de professionnalisation**

Cultures croisées France-Japon.

La mobilité comme mise en relation des formations académiques et des processus de professionnalisation

Muriel MOLINIE, Université de Cergy-Pontoise

Je présente ici la synthèse du projet que j'ai piloté entre 2008 et 2010 en réponse à la demande publique adressée à l'Université de Cergy-Pontoise (désormais UCP), par un certain nombre de représentants et d'élus du département du Val d'Oise¹, soucieux d'impulser une coordination entre des formations universitaires et des processus de professionnalisation de jeunes du Val d'Oise et plus particulièrement, d'étudiants de l'UCP, en mobilité entre la France et le Japon.

De l'intérêt des cultures croisées pour l'insertion dans l'emploi...

L'intitulé de la convention triennale signée en 2008 entre le Conseil Général du Val d'Oise (désormais CGVO) et l'UCP, indiquait bien l'orientation prise par la demande publique. **Il s'agissait de créer de nouvelles passerelles entre études et marché du travail, en utilisant au mieux les réseaux tissés depuis une vingtaine d'années entre la région du Val d'Oise et la région du Kansai au Japon, et en valorisant les dimensions culturelles (au sens à la fois académique, professionnel et anthropologique) de cette ouverture internationale.**

La notion de *cultures croisées* n'était pas nouvelle. Elle avait été proposée dès 2006 par Brigitte Lestrade (alors Vice-Présidente en charge des Relations internationales à l'UCP) et reprise en 2007 et en 2008 comme thème transversal à un ensemble de rencontres scientifiques réunissant enseignants, chercheurs et étudiants (principalement en lettres, langues et didactique du français langue étrangère) de l'UCP et de l'Université Préfectorale d'Osaka (désormais UPO). Ces rencontres avaient donné lieu à deux

¹ Les services impliqués tout au long de cette Convention ont été la Direction de la Jeunesse et de la prévention, notamment la mission Autonomie et insertion des jeunes et la mission jeunesse et citoyenneté, et la mission Affaires européennes et internationales. La réunion qui s'est tenue le 4 mai 2010 à l'UCP a permis de souligner deux points :

1-le fait qu'un OUTIL : le *Portfolio d'Expériences et de Compétences Interculturelles en Mobilité Internationale* (PECIMI) a été inventé et expérimenté avant d'être édité en deux exemplaires (l'un pour le public français en 2009, l'autre pour le public japonais en 2010),

2- le fait qu'une METHODOLOGIE de « mobilité formative » a été expérimentée à trois reprises (auprès de deux groupes en 2009 et d'un groupe en 2010) avec succès.

Lors de cette réunion, J.-F. BENON, V. VALLOIS et R. MAKOWIECKI ont vivement encouragé l'Université de Cergy-Pontoise à transférer ces « bonnes pratiques » au niveau local (au sein de l'UCP et du PRES) mais aussi au niveau européen.

publications en sciences humaines, sous la direction des Professeurs Lestrade et Mayaux, dont l'une avait été préfacée par M. François Sellier.

En 2007 Catherine Marshall, qui venait d'être nommée Vice-Présidente en charge des Relations internationales, ainsi qu'un groupe d'acteurs : depuis Françoise Moulin-Civil, présidente de l'UCP et Tsutomu Minami, Président de l'UPO, jusqu'à divers directeurs de composantes (Lettres, LEA anglais-japonais, FLE, CILFAC) et représentants du CGVO, ont, au cours d'un colloque, analysé les liens noués tant sur les plans économique, que politique, culturel ou académique, depuis vingt ans entre les deux universités et les deux régions². Avait alors été unanimement soulignée la volonté politique et éducative sans laquelle l'engagement mutuel ne survivrait pas aux crises et aux difficultés traversées localement, dans un contexte mondial marqué par l'insécurité (Molinié, Marshall, 2008).

Faire figurer la notion de *cultures croisées* dans l'intitulé de la convention triennale signée en avril 2008 signalait donc **la volonté de poursuivre le travail scientifique, inter-culturel et académique déjà existant, tout en inventant une méthodologie.**

Et c'est de là que provenait la nouveauté. **Il s'agissait désormais de s'intéresser à la professionnalisation des étudiants de l'UCP dans le champ international.**

Or cet intérêt devait se concrétiser non pas selon une approche statistique externe à l'objet étudié mais à travers une méthodologie d'intervention. En effet, les trois axes de la convention convergeaient vers la création d'un ensemble cohérent de pratiques, d'outils et de démarches conçus *à la fois* pour analyser - *et* pour œuvrer à - l'insertion de ceux de nos étudiants qui étaient en capacité de s'expatrier au Japon (et/ou en Asie) et/ou de travailler dans l'une des entreprises japonaises installées dans le Val d'Oise. Les objectifs de l'opération relevaient donc bien d'une approche par la recherche-action.

Limites, choix méthodologiques et modalités d'intervention

Compte tenu des limites objectives de notre action³, nous avons choisi d'intervenir à deux niveaux : d'une part, sur un domaine d'activité, à savoir, les métiers du français langue étrangère au Japon et, par extension, les métiers de l'international, voire, la relation internationale dans certains cursus et/ou métiers tels que le journalisme, la communication, l'édition, l'environnement ; d'autre part, sur la mise en relation entre acteurs de l'université et acteurs de l'entreprise dans les deux régions concernées.

Cette mise en relation s'appuyait sur deux réseaux.

Premièrement, le **réseau tissé avec Osaka par le Comité d'expansion économique du Val d'Oise (CEEVO)** et deuxièmement, **le réseau professionnel créé depuis cinq ans avec nos partenaires de l'UPO, œuvrant dans les milieux scientifiques et culturels franco-japonais au Japon.**

² Ce colloque s'intitulait : *Osaka-Val d'Oise : 20 ans d'histoire, un avenir à inventer dans les domaines de l'enseignement, de la formation et de la recherche*. Il était organisé avec le soutien du Conseil Général du Val d'Oise à l'UCP, en septembre 2007.

³ Il nous était impossible de couvrir la totalité des domaines de formation et d'impulser des débouchés professionnels "internationaux" pour l'ensemble des étudiants de l'UCP.

Notre intervention reposait sur l'hypothèse selon laquelle, « c'est l'action à la fois autonome et collaborative des sujets, en tant qu'acteurs socio-historiques, qui concrétise la relation entre les usages individuels et les choix politiques » (selon Moore et Castellotti, 2008 : 12).

Cette conviction nous a incitée à solliciter l'ensemble des participants (étudiants, intervenants, professionnels et chercheurs en France et au Japon) de façon à ce qu'ils **s'impliquent** c'est-à-dire, qu'ils mobilisent des ressources (à la fois internes et externes) et transforment une demande publique en un véritable dispositif de recherche-action, permettant à chacun d'explorer en quoi une mobilité internationale France-Japon (académique, formative et professionnalisante) pouvait à la fois s'appuyer sur - et accélérer le - développement de compétences plurilingues et pluriculturelles chez les participants.

Il s'agissait de mettre en contact et en relation :

- des étudiants inscrits dans des UFR et des domaines de formation variés (formation aux métiers d'enseignants de FLE, Master Ingénierie de l'Edition et de la Communication, Master Affaires européennes et Enjeux Internationaux, LEA anglais-japonais, Master de biologie, Master de Lettres, etc..) ;
- des acteurs de la société "réelle", dont l'activité principale est la création de réseaux (et de *capital social*) entre le Val d'Oise et le Kansai ;
- des décideurs pour mettre en œuvre et conduire des politiques linguistiques et culturelles entre deux universités (l'UCP et l'UPO) et deux régions (Kansai et Val d'Oise) ;
- des méthodologies émergentes dans le milieu universitaire (et dans celui de la formation professionnelle), en voie de didactisation dans des outils tels que le *Portefeuille d'expériences et de compétences* (PEC), le *Projet Personnel de l'Etudiant* (PPE) ou encore dans des portfolios déjà expérimentées dans le champ de la didactique des langues/cultures (Portfolio européen des langues).

Ces mises en relation allaient elles-mêmes générer de nouvelles pratiques. Nous en signalerons deux.

- Celles qui ont été mises en œuvre par les étudiants autour de l'écriture de leurs Portfolios.
- Celles qui ont été mises en œuvre par des professionnels ayant développé des compétences de médiateurs, à l'interface des langues et des cultures (académiques et entrepreneuriales).

Mettre en relation acteurs de l'université et professionnels : la question clé du stage en entreprise, au Japon.

Les deux voyages d'étude au Japon organisés dans le cadre de la Convention triennale⁴ en 2009 et 2010 ont été conçus comme de véritables dispositifs, premièrement, de mise en contact entre des étudiants et des professionnels de leurs "branches" et, deuxièmement, d'observation de pratiques professionnelles en situation.

⁴ Ces voyages co-financés par le CGVO et l'UCP, étaient pris en charge par le service des Relations Internationales et par le Centre International Langue française et Action Culturelle (CILFAC). Vingt-sept étudiants sélectionnés en lettres, langues et sciences et techniques de l'UCP, répartis en deux groupes en ont bénéficié. Le premier voyage a eu lieu en septembre 2009, avec 18 étudiants ; le second a eu lieu en mars 2010, avec 9 étudiants.

Comme nous l'avons déjà indiqué, cette conception reposait sur la capacité de l'encadrement à activer dans les deux pays deux types de réseaux.

- Tout d'abord, le réseau académique, culturel et institutionnel chargé de la coopération linguistique et éducative autour du "français" à Osaka, Kyoto, Kobé lais également à Tokyo⁵.

- Par ailleurs, un réseau professionnel animé par le CEEVO en partenariat étroit avec le Conseil Général du Val d'Oise.

Il convient de souligner ici que dans ces deux réseaux, seul un petit nombre d'acteurs bi/pluriculturels allaient pouvoir agir de façon à ce que, de ces mises en contact, puissent naître de véritables maillages de projets et de compétences. C'est ainsi que, par exemple, le **représentant japonais du CEEVO à Osaka** entrera en scène à plusieurs reprises tout au long de ces trois années afin de s'efforcer de construire (en partenariat avec l'UPO), une possibilité de stage en entreprise. Cet effort a notamment permis à l'une des étudiantes de l'UCP, impliquée dans les trois volets de la Convention d'effectuer un stage dans une entreprise japonaise, à Osaka, à l'automne 2010. Ce stage résulte du travail mené conjointement par les services des relations internationales des deux partenaires académiques (UCP et UPO) ainsi que par le CEEVO. Les difficultés rencontrées pour monter ce stage indiquent bien à quel point toute pratique innovante intervient dans une dimension institutionnelle dont elle peut parfois déranger les routines et dans lequel elle introduit la nécessité du renouvellement voire, du changement. La question du stage constitue un analyseur puissant qui permet d'évaluer à un instant donné, où en sont les partenaires institutionnels dans leur capacité à jouer la double carte des croisements culturels : université/entreprise ; France/Japon.

Mettre en relation étudiants japonais et étudiants japonisants : question d'échange et de réciprocité

La convention triennale prévoyait que nous puissions réfléchir à l'amélioration de l'accueil des étudiants japonais venant en session intensive d'apprentissage du français langue étrangère dans une université française. Le tissage de relations entre étudiants japonais et étudiants japonisants de l'université⁶ et l'organisation d'un « week-end chez des Français » sont considérés, par les étudiants japonais, comme l'un des temps les plus marquants de leur séjour. La rencontre inter-personnelle apparaît comme un aspect incontournable d'une politique universitaire d'échanges internationaux qui tente d'inventer aussi des formes de sociabilité et de réciprocité entre les étudiants en mobilité.

Le fait d'impliquer vingt-sept étudiants français dans l'accueil de leurs homologues japonais à Cergy, participe d'une politique éducative dans laquelle les pays partenaires, ne sont plus strictement divisés entre pays d'origine et pays d'accueil, mais deviennent à la fois pays d'origine et d'accueil, voire de transit. Cette vision a pour conséquence le fait

⁵ Une mission financée par le M.A.E. nous a en effet permis de discuter à Tokyo, au cours d'une semaine de rencontres scientifiques, professionnelles et de conférences (mai 2008), les premiers travaux menés dans le cadre de la Convention (qui venait alors d'être signée).

⁶ Il s'agissait d'étudiants inscrits en LEA anglais-japonais mais aussi d'étudiants apprenant le japonais dans le secteur associatif, motivés par la perspective de vivre, d'étudier et si possible de travailler au Japon.

que les intéressés sont non seulement des invités, mais aussi des hôtes impliqués et mis en mouvement : par la mobilité internationale et par la réciprocité de l'échange.

Mettre en relation l'étudiant avec son capital plurilingue/pluriculturel : principal objectif d'une démarche portfolio mobilitaire

La cohésion entre les acteurs (est désigné par ce terme à la fois les étudiants et les enseignants-chercheurs encadrant le projet), allait être stimulée par un objectif commun de production. La demande publique portait en effet sur la création de deux *Portfolios*, conçus pour faciliter l'insertion d'étudiants choisissant de vivre une mobilité internationale entre le Japon et la France.

Deux types d'étudiants ont été sollicités pour atteindre cet objectif.

- D'une part, les étudiants de la spécialité FLE des licences de Lettres modernes et de Langues (LLCE) ayant été formés aux démarches portfolio.

- D'autre part, des étudiants japonais de l'UPO venant à Cergy pour un séjour de formation linguistique et culturelle en français. Les uns et les autres, selon des modalités variables et adaptées, allaient devenir les co-constructeurs réflexifs des deux portfolios (édités en 2009 et 2010), intégrant chacun trois types d'expériences : premièrement, l'expérience plurilingue et interculturelle (vécue en France pour les uns, au Japon pour les autres), deuxièmement, l'expérience du contact avec un milieu professionnel, enfin, l'expérience de la vie professionnelle en stage à l'étranger.

Au bout de deux années de réflexions croisées avec une série d'actions de formation, ces portfolios ont finalement été intitulés de la façon suivante :

- *Portfolio d'expériences et de compétences interculturelles en mobilité internationale (France-Japon)* (Molinié, Lankhorst, 2009) (cf. la première et la quatrième de couverture ci-dessous)

- *Portfolio d'expériences et de compétences interculturelles en mobilité internationale (Japon-France)*, (Molinié, Lankhorst, avec le concours de M.-F. Pungier, 2010).



Fig. 1 : Première et la quatrième de couverture des trois cahiers (Escalaes) composant le *Portfolio d'expériences et de compétences interculturelles en mobilité internationale (France-Japon)*

Organiser la médiation scientifique

On l'imagine, la décision qui consistait à comprendre la convention triennale comme un enjeu articulant intervention et recherche allait conduire les enseignants-chercheurs qui encadraient la démarche et portaient le projet à soulever de nombreuses questions. Parmi celles-ci, nous en sélectionnerons deux :

- 1- Comment une *relation* entre deux régions, conduite dans le champ culturel et économique, par les collectivités territoriales et deux universités partenaires peut-elle être porteuse de projets d'insertion *internationale* pour les étudiants d'une université telle que l'UCP ?
- 2- En quoi cette *relation* aide-t-elle à développer les processus de professionnalisation au sein de formations en lettres et langues ?

Pour répondre, il devenait indispensable de développer une **représentation systémique (universités, entreprises, collectivités territoriales) et bilatérale (France-Japon)**.

Mais, il fallait également inventer de manière collaborative, des modalités concrètes d'action, d'intervention et de recherche. C'est ce qui a pu être fait grâce à l'organisation régulière de rendez-vous à caractère professionnel, réflexif et théorique en France et au Japon.

Ces rendez-vous scientifiques devaient faire converser des acteurs de l'université, de l'entreprise, du monde éducatif, des collectivités, pendant trois ans sur les thèmes suivants :

Thème 1 : Démarches Portfolio et formation d'enseignants réflexifs dans le domaine des langues étrangères (FLE et JLE) dans l'enseignement supérieur

La Japan Foundation (Tokyo), l'UPO (au cours d'une "Semaine de réflexion" dès juin 2006 et d'un Colloque en octobre 2009) ; l'Université de Waseda (Tokyo), avec l'organisation d'une conférence en mai 2008 pour un public d'enseignants de japonais langue étrangère et l'UCP ont été partie prenante de ce travail de réflexion.

Thème 2 : Démarches Portfolio et apprentissage des langues et des cultures dans le secondaire et dans le supérieur

L'Institut français de Yokohama, le Congrès de la Société Japonaise de Didactique du Français (en mai 2008) les Rencontres pédagogiques du Kansai (Centre franco-japonais-Alliance française d'Osaka) en mars 2010 ont créé des ateliers propices à des échanges entre praticiens et chercheurs, sur cette question.

Thème3 : Démarches Portfolio, dynamiques d'apprentissage, mobilités et migrations internationales

Une réflexion sur ce thème a été menée à l'UCP et à l'UPO⁷ et poursuivie en 2010⁸.

⁷ Lors du Colloque intitulé *De l'intérêt des cultures croisées pour l'insertion dans l'emploi/ Développement de démarches Portfolio en mobilité internationale* dont le premier volet s'est tenu le 17/9/2009 à l'UCP avec le soutien du CGVO et dont le second volet avait lieu le 2/10/2009 à l'UPO.

Ces rencontres, conçues comme des espaces de confrontation entre enseignants et chercheurs impliqués dans l'élaboration de politiques linguistiques et éducatives, ont permis de clarifier un certain nombre d'enjeux liés à la mobilité entre la France et le Japon et de mettre en circulation des savoirs en vue d'enrichir les pratiques et les compétences des professionnels. Les étudiants français et de nombreux étudiants japonais participaient à ces rencontres. Certains avaient été encouragés à y présenter une communication. On soulignera donc l'importance de l'inscription de tels dispositifs dans la durée pour leur affecter une validité et une reconnaissance non seulement scientifique mais également en termes d'action.

Pour conclure cette partie, nous avons tenté dans les deux tableaux ci-dessous de montrer que selon les formes ou modalités de participation au projet (colonne de gauche) les effets ou les résultats obtenus sont variables (colonne centrale) pour les acteurs qui ont participé (colonne de droite). Les éléments figurant dans la colonne centrale du premier tableau ont été établis d'une part, grâce aux textes écrits par les étudiants dans leurs Portfolios et remis à l'équipe de recherche, d'autre part, grâce à l'ensemble des échanges conversationnels menés dans les avions, les aéroports, les hôtels, les karaokés etc., à Cergy et à Osaka.

Tableau n° 1.

Variabilité des modalités de participation et des résultats obtenus pour les étudiants impliqués

Modalités de participation	Qu'est ce que cela produit ?	Pour qui ?
1 : développement par l'étudiant de son projet personnel au cours des deux voyages d'étude dans le cadre du projet collectif, défini par une convention triennale CGVO/UCP qui explicite les attentes de la collectivité territoriale et donne un cadre à l'engagement. Ce cadre est concrétisé dans un contrat signé avec chaque étudiant.	Du "réseau" ; de la "distinction" ; du "capital social" ; du "capital plurilingue"; des réorientations (changement de filière au retour du Japon) ; de nouvelles dispositions ; de nouvelles compétences ; un processus de reconfiguration de l'identité socio-professionnelle ; de l'acculturation ; une compétence réflexive à travers les échanges entre pairs.	Etudiants ayant articulé leur mobilité (au Japon/en France) avec des perspectives formatives (validation du voyage dans les parcours disciplinaires), et/ou professionnalisantes (métiers du Fle, de l'édition, du journalisme, de la communication entre autres)

⁸ Lors du Colloque intitulé *Mobilité, plurilinguisme et migrations internationales. Politiques linguistiques et démarches portfolio en recherche et en action (Europe-Asie)*, qui s'est tenu le 29/11/2010 à l'UCP, avec le soutien du CGVO.

2 : développement d'une capacité à être un acteur impliqué dans sa propre mobilité tout en étant co-producteur d'un outil visant à la rendre "formative" (ici : le portfolio). Développer une capacité à vivre une situation de mobilité internationale tout en développant des compétences réflexives liées aux enjeux personnels et professionnels de cette mobilité.	Production : "Portfolios d'expériences interculturelles et de compétences en mobilité internationale" (PECIMI) Création : Site web "Culture Croisée et Insertion dans l'Emploi"	Etudiants ayant décidé d'investir le dispositif dans le cadre -d'un stage (Master ingénierie de l'édition et de la communication), - d'un projet d'expatriation (Volontaire International) -d'une reconversion (entreprise ; FLE ; autres ...)
--	---	--

Tableau n° 2. Variabilité des modalités de participation et des résultats obtenus pour les professionnels impliqués

Modalités de participation	Qu'est ce que cela produit ?	Pour qui ?
1 : développement de liens institutionnels ; mise en œuvre de nouvelles pratiques	Maillage institutionnel entre l'UCP, l'UPO, le CGVO et le CEEVO Emergence de la question du "stage" dans l'entreprise japonaise Créations : - un stage dans la PME CatRemix à Osaka - de nouveaux montages conventionnels UCP-UPO-Entreprise japonaise à Osaka.	Partenaires institutionnels : universités, collectivités territoriales, représentation du CEEVO à Osaka.
2 : développement d'une dynamique scientifique entre chercheurs de l'UCP, de l'UPO et de l'Université de Waseda (dépt. de Japonais langue étrangère), de l'Université de Kyoto, de la Japan Foundation, des	Dissémination de connaissances, co-production de savoirs et de pratiques ("patrimoine de savoirs et d'actions") sur le portfolio comme dispositif pédagogique et andragogique ; en prise sur les mobilités comme espace/temps d'apprentissage des langues et des cultures.	Enseignants-chercheurs et professionnels travaillant dans les secteurs de l'éducation et des politiques linguistiques et éducatives.

Rencontres Pédagogiques du Kansai, de la Société Japonaise de Didactique du Français (avec le soutien du Service culture français à Tokyo).		
---	--	--

Quelle reconnaissance universitaire de la mobilité internationale ?

On peut se demander jusqu'à quel point, dans les milieux universitaires français et japonais⁹ est reconnu l'intérêt qu'il y a aujourd'hui pour les étudiants, de faire l'expérience de la mobilité universitaire, d'aller au contact des langues et des cultures étrangères, et, par conséquent de changer ou d'évoluer sur le plan intellectuel. Les deux universitaires que nous avons pu interviewer en France dans le cadre du projet sont tous deux professeurs à l'UCP et ont personnellement fait l'expérience de la mobilité (au Viet Nam, au Japon et en France pour le premier, entre la Pologne et la France, pour la seconde). Ils soulignent l'apport de la mobilité sur trois plans.

Vient d'abord, le plan des **savoirs**. Il s'agit, pour nos collègues, que l'étudiant français acquière de nouvelles connaissances dans son domaine de spécialité, perfectionne des connaissances déjà en partie acquises en allant les compléter dans une université étrangère.

Viennent ensuite les **savoir-être**. Il est souhaitable, nous disent-ils, que, via le voyage et l'immersion dans les cultures étrangères, l'étudiant puisse acquérir une ouverture d'esprit, un élargissement de sa vision du monde. Enfin, sont mentionnés les savoir-faire et, plus précisément, l'acquisition de nouvelles représentations de l'action. Il est question ici d'apprendre à s'adapter à des situations différentes, inconnues, mais cette adaptation peut être difficile, en tension.

La capacité à surmonter cette tension serait valorisée dans le milieu de l'entreprise et dans certaines organisations du travail, en France. C'est en tout cas ce que Hung Diep, Professeur et Vice-Président du Conseil scientifique de l'UCP, interviewé par l'une des étudiantes françaises impliquée dans la convention, affirme dans l'entretien qu'il a eu avec celle-ci :

“Oui, souvent en France, on aime bien les gens qui ont vécu déjà différentes situations, on retrouve aussi la capacité d'adaptation, on sait que quand on va à l'étranger, on doit affronter différentes situations, difficultés. Et si on réussit et qu'on revient, on a prouvé déjà qu'on est capable de s'adapter à différentes circonstances, ou situations” (Hung Diep, interviewé en février 2010 par Morgane Vicard, étudiante en Biologie)¹⁰.

⁹ Les discours entendus à ce sujet, au Japon, sont très prudents. Un certain nombre de collègues japonais soulignent notamment le risque qu'il y a, pour un Japonais, à s'acculturer et à ne plus pouvoir se réinsérer comme "avant" au retour au Japon. Ceci ne nous paraît pas du tout anecdotique car, à l'université comme ailleurs, la valorisation de l'international en termes de développement de compétences ne va pas de soi (ni au Japon, ni en France).

¹⁰ On retrouve des convictions proches chez d'autres professeurs. Ainsi, à la question "quelles compétences sont attendues par les entreprises internationales lorsqu'elles recrutent des étudiants du Master ingénierie éditoriale et communication à l'UCP ?", Joanna Nowicki, directrice de ce Master, répondra (par écrit) : Adaptabilité, compétences linguistiques, capacité d'ouverture. (Questionnaire

Est ici verbalisée la conviction selon laquelle l'étudiant doit vivre une mobilité internationale pendant ses études universitaires et dans le cadre de celles-ci car cette mobilité sera valorisée lorsqu'il cherchera une place sur le marché du travail. Certes, vivre une mobilité représente un investissement lourd pour l'étudiant comme pour les institutions impliquées dans l'organisation de celle-ci. **La démarche est encore difficile à faire compte tenu des nombreuses dimensions (organisationnelles, financières, psychologiques, etc..) sollicitées.** Mais les personnes interviewées (et les étudiants eux-mêmes) semblent convaincus que cette démarche paiera au moment de l'insertion professionnelle. L'enjeu est donc bien celui de la distinction, de la singularisation (notamment par le fait de surmonter l'épreuve de l'adaptation) et de la place. Les compétences doivent être construites (dans la mobilité) parce qu'elles sont vues comme utiles à l'insertion professionnelle de l'étudiant.

Or, si ces qualités sont plutôt valorisées, les enseignants ne savent pas précisément comment conduire leurs étudiants à les développer dans le cadre de leur cursus universitaire. Par exemple, ils ne savent généralement pas comment leurs étudiants vont pouvoir tisser des liens entre langage, savoir, action et compétences. La communauté parie dès lors sur l'expérience de la mobilité pour favoriser le développement de compétences dont on pense qu'elles seront reconnues socialement et, plus particulièrement dans les organisations du travail (y compris d'ailleurs, dans le milieu professionnel de l'université, comme l'indiquera Hung Diep dans la suite de l'entretien). On conclura donc ce point de la façon suivante : **il y a reconnaissance d'un développement de compétences dans l'international ; ce développement est peu/pas étayé sur les structures universitaires (cours, etc...) ; ce développement est pourtant reconnu par cette même communauté comme faisant partie du "bagage" attendu chez les étudiants qui arrivent dans le monde du travail.**

Genèse des portfolios.

En amont de la Convention triennale proprement dite, dix récits de voyage d'étudiants français avaient été recueillis et publiés (Molinié, Marshall, 2008), suite au tout premier voyage à Osaka, subventionné par le CGVO dans le cadre du **XX^e anniversaire des relations Osaka-Val d'Oise**¹¹.

Cependant, dans le cadre de la Convention triennale, les récits de voyage ont laissé la place à d'autres types de narration.

Rappelons que nous avons recruté et réparti les vingt-sept étudiants de l'UCP en deux groupes et deux voyages (dix-huit étudiants sont ainsi partis à Osaka en septembre 2009 ; neuf étudiants en mars 2010). En amont, pendant et en aval du voyage à Osaka, ces étudiants s'étaient engagés à contribuer à la création d'un corpus constitué d'entretiens,

proposé en février 2010 par Jihane Ben Aissa, étudiante en master 2 et stagiaire chargée de l'édition des *Portfolios* dans le cadre de la Convention).

¹¹ Nous avons confié deux tâches aux dix étudiants français. Premièrement écrire un *Journal de voyage* relatant le séjour à Osaka réalisé en septembre 2007 (grâce à deux subventions, l'une de la Fondation Osaka pour la Jeunesse ; l'autre, du CGVO) et, d'autre part, écrire un récit des pratiques pédagogiques menées par deux étudiantes de Lettres (Marion Lacorre et Charlotte Irvoas) dans le cadre d'un atelier théâtre qu'elles avaient conduit en septembre 2007, auprès d'un groupe d'étudiants japonais de l'Université Préfectorale d'Osaka en *Séminaire intensif de français langue étrangère* au CILFAC. Cet atelier avait donné lieu à une représentation publique qui venait clore la journée d'étude organisée à l'UCP, à l'occasion de la célébration du XX^e anniversaire des relations Osaka-Val d'Oise.

de récits, de témoignages, de rapports, d'évaluations et d'extraits de leurs portfolios. Ce corpus est aujourd'hui composé de trois types de textes.

On y trouve premièrement, les entretiens biographiques menés au Japon et en France avec des professionnels, impliqués dans les relations France-Japon, que ce soit dans le milieu académique, dans des entreprises culturelles ou encore dans des entreprises du secteur tertiaire (cf. 3^e et 4^e partie de ce Rapport)¹².

La conduite de ces entretiens, réalisés en amont des voyages d'étude, entre les deux voyages et pendant ces derniers, a été un levier important de réflexion et d'action pour les étudiants.

Deuxièmement, des extraits significatifs de divers portfolios ont été analysés par un groupe d'étudiantes¹³ des masters de lettres, de langue ou de FLE. Leurs analyses ont été présentées à l'ensemble des participants au cours des rendez-vous scientifiques qui se sont tenus à l'UCP, à l'UPO ou encore au Centre franco-japonais Alliance française d'Osaka en 2009 et en 2010. Ces analyses ont contribué à enrichir la compréhension et la vision d'ensemble de la démarche.

Enfin, une dernière partie du corpus est constituée de rapports écrits par les dix-huit étudiants français partis à Osaka en septembre et octobre 2009 et présentés oralement le 20 novembre 2009 lors d'une réunion de bilan collectif du premier voyage.

L'ensemble de ces publications et de ces analyses a contribué à nourrir l'élaboration des *Portfolios* dont on rappellera qu'ils avaient comme ambition de faire de la mobilité (académique, interculturelle) une mobilité formative, réflexive et professionnalisante.

C'est ainsi que, par la réflexivité proposée sur le passé de l'étudiant, la conception qui a présidé à l'élaboration du PECIMI, tente de faire remonter dans sa mémoire des schèmes d'action qui pourraient s'avérer utiles dans des situations inconnues ou "inédites".

Par exemple, le premier cahier (*Escale 1*) du *Portfolio France-Japon* s'ouvre-t-il par une section intitulée *D'hier à aujourd'hui : mes chemins de formation*, dans laquelle figurent notamment une invitation à raconter "Mes expériences de mobilité (géographique, sociale, culturelle, intellectuelle...) (Pecimi, p. 16, 2009).

Par ailleurs, la structuration en trois parties chronologiques intitulées *Escale 1 (Avant le voyage)*, *Escale 2 (En séjour au Japon)*, *Escale 3 (Mon retour en France)*, repose bien sur l'hypothèse d'une série d'activations de schèmes d'action :

¹² Les professionnels interviewés sont (dans l'ordre chronologique), les personnes suivantes : Adriana Yokoyama, Enseignant-Chercheur à l'Université du Kansai ; Laurent Vergain, Directeur du Centre franco-japonais, Alliance française d'Osaka ; Georgette Kawai, Enseignant-chercheur à l'Université de Konan Women's University (Kobé) ; Nishiyama Noriuki, Enseignant-chercheur à l'Université de Kyoto, M. Deval, Responsable culturel à l'Abbaye de Royaumont, Hung Diep, Professeur à l'Université de Cergy-Pontoise, Michel Motro, ancien Président de la société japonaise *NEC Computers* et actuellement, professeur de marketing et responsable bénévole du festival du film japonais, Patrick Robert de la société SYRTEM et Hiroshi Hashimoto consultant français, d'origine japonaise, installé dans le Val d'Oise. Certains de ces entretiens ont été transcrits par les étudiants les ayant réalisés ou encore par Pierre Mouton pour l'ensemble des entretiens réalisés au cours du premier voyage d'études au Japon.

¹³ Il s'agit de Ouaffa Boukhari, Carole Ethève, Elodie Lesobre et Marina Lankhorst

- par rétro-action : du présent vers le passé : "Je raconte un/des voyage(s) qui a/ont été important(s)" (*Escale 1, 12, 2009*)

- par projection : du présent vers le futur

Escale 3, "Je me projette dans l'avenir"

Comment je souhaite orienter mon projet professionnel d'ici à deux ans

Comment j'envisage ma mobilité future

Qu'est-ce que j'aimerais faire dans 5 ans (sur le plan professionnel/personnel)

- par rétro-projection : du passé vers le présent :

D'hier à aujourd'hui : mes chemins de formation.

Je me souviens de mes apprentissages : des décisions, des choix que j'ai faits et qui ont influencé mon parcours (*Escale 1, 14-15, 2009*)

- ou encore en élaborant des comparaisons entre les représentations de soi avant et après l'expérience du séjour : "Je me dessine avant et après ce séjour au Japon" (*Escale 3, p. 5, 2009*).



En faisant mon portfolio, j'ai compris que le temps et les expériences pouvaient cacher certaines de nos compétences mais qu'avec un travail d'étayage, tels des sculpteurs partant d'une pierre abrupte, on peut arriver à une œuvre d'art (Manuela TANDA, Rapport remis en novembre 2009).

Si l'on se réfère à la typologie élaborée au CNAM par P. de Rozario et P. Rieben, (que nous synthétisons dans le tableau ci-dessous), pour caractériser les e.portfolios élaborés dans le cadre d'un projet "Juvenes mobiles", alors nous dirons qu'effectivement, pour permettre à l'étudiant de co-construire (avec ses professeurs, ses pairs et l'ensemble du "système accompagnant") des compétences en mobilité internationale, il convient de prendre appui sur les éléments synthétisés dans la colonne de gauche sous l'intitulé générique "démarche constructiviste".

Dans ce tableau, sont résumées les principales différences entre une démarche constructiviste (à laquelle nous nous référons), et une démarche adéquationniste actuellement dominante dans le champ du e.portfolio. Même si les Portfolios dont nous traitons dans cet article ne se situent pas dans le cadre de l'ingénierie de formation par e.portfolio, ce tableau reste pertinent pour situer le référentiel théorique et méthodologique sur lequel nous avons fondé notre recherche-action dans ce domaine.

Tableau n° 3 : "Typologie par logique d'approche" de P. Rieben

Démarche constructiviste	Démarche adéquationniste ¹⁴
IDENTIFIER LES COMPÉTENCES ACQUISES POUR RÉALISER DES PROJETS A DÉFINIR <i>Pas de profil de formation (ou d'emploi, ou de qualification) préalablement définis.</i>	ADAPTER LES COMPÉTENCES CONSTATÉES/EVALUÉES EN LES COMPARANT À UN PROFIL EXISTANT. <i>Définition préalable de profils de formation (ou d'emploi, ou de qualification)</i>

COMPARAISON

Caractéristiques générales	Des dimensions de compétences sont définies et renseignées par enquête et questionnement. Le classement, l'organisation et le niveau des compétences sont construits à la fin du portfolio. L'approche est constructiviste et individualisée. Elle s'inscrit dans le cadre de l'apprentissage tout au long de la vie. <i>Portfolio durable dans un parcours personnel et professionnel quelles que soient les expériences acquises par une personne</i>	Un profil de compétences structuré est introduit initialement. Chaque compétence est classée selon un niveau d'exigence fixé et un système précis d'évaluation. L'approche est adéquationniste et standardisée <i>Le portfolio est ponctuel et utilisé pour intégrer une personne dans une formation ou un emploi précis.</i>
-----------------------------------	---	--

¹⁴ Ce tableau est extrait de « Juvenes mobiles », Leonardo F/01/B/P/PP-118060, Direction CNAM-Paris, Pascale de Rozario, Extraits du cahier des charges, www.europortfolio.org. Typologie par logique d'approche de P. Rieben copyright CNAM

Rôle des bénéficiaires	Capacité individuelle d'auto-évaluation, d'auto-organisation Capacité à présenter le meilleur système de compétences en fonction des opportunités et des projets. <i>Les résultats dépendent d'un processus de maturation qui implique fortement le bénéficiaire.</i>	Construit par expertise externe et processus pré-défini Capacité à l'autoévaluation ou à l'évaluation externe à partir d'une méthode standardisée et pré-définie. <i>Le bénéficiaire doit être capable de produire les résultats attendus au regard du dispositif d'évaluation prévu.</i>
Outils	Outils adaptés en fonction des types de compétences évaluées, des résultats attendus et des caractéristiques de l'utilisateur. <i>Approche individualisée</i>	Outils pré-définis en fonction d'une étude ponctuelle réalisée sur les utilisateurs et les besoins du marché de l'emploi. <i>Approche standardisée</i>

DU POINT DE VUE DES ACCOMPAGNATEURS

Rôle du système d'accompagnement	Il est centré sur les moyens d'aider une personne à : -trouver la meilleure méthode de recueil des preuves -analyser leur pertinence au regard du projet <i>flexible et individualisé.</i>	Se manifeste dans des activités et moments identifiés. Se centre sur la mesure des liens entre preuves évaluées et profils de compétence attendus. <i>Approche standardisée</i>
---	---	---

REALISATION ET SUIVI

Conception et mise en oeuvre du Portfolio	Relativement facile à construire. Peut intégrer des approches locales. Peut intégrer différents profils de compétences.	Demande que le profil de compétences soit initialement identifié à partir d'une analyse du travail et des qualifications.
Résultats et utilisations possibles	Entrer dans une formation, un emploi en répondant à un processus de recrutement. (...) Cette approche développe une certaine confiance en soi.	Entrer dans une formation ou un emploi SPECIFIQUE, préalablement identifié. Demarche adaptée à la Validation des acquis (VDA), la Validation des acquis de l'expérience (VAE), New vocational qualifications (NVQ) etc.

Conclusion

Le croisement des cultures (académiques, professionnelles, disciplinaires) est un défi posé aux étudiants, aux enseignants-chercheurs et à l'université du XXI^e siècle. Ce défi consiste à **associer excellence (dans le domaine des savoirs disciplinaires) et développement de compétences (actionnelles et réflexives) de très haut niveau.** La Convention triennale "Cultures croisées et insertion dans l'emploi" nous a permis de clarifier un enjeu éthique que nous énoncerons très simplement.

A travers la mobilité internationale, cherchons-nous à développer les ressources des individus en vue de la réalisation de leurs aspirations culturelles ou tentons-nous d'accélérer leur profilage et leur adaptabilité maximum aux contextes externes ?

Nous avons choisi la première option et avons tenté pendant ces trois années :

- d'une part, de « croiser les cultures » académiques et professionnelles et,
- d'autre part, d'établir des liens entre les formations (formelles et informelles) et le monde du travail perçu ici dans sa dimension internationale
- de développer une véritable articulation entre transmission des savoirs et co-construction des compétences.

La mobilité internationale France-Japon est devenue un puissant dispositif de formation et un vecteur de développement d'expériences et de compétences.

Cette utopie a été vécue tout au long du projet « De l'intérêt des cultures croisées pour l'insertion dans l'emploi ». C'est dans ce cadre qu'une démarche portfolio a pu être inventée et confrontée à d'autres.

Reste aujourd'hui une question : dans quels secteurs et dans quels métiers les compétences (réflexives, communicationnelles, interculturelles) acquises en mobilité par les étudiants de l'UCP seront-elles attendues, souhaitées, recherchées, reconnues ou encore, valorisées...

Bibliographie

BULEA, E., (2005), *Pour une approche dynamique des compétences (langagières)*, in : Bronckart, Bulea, Pouliot, Repenser l'enseignement des langues : comment identifier et exploiter les compétences, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 193-227.

CASTELLOTTI, V. & MOORE, D. (sous presse). *La compétence plurilingue et pluriculturelle. Genèses et évolutions*. In Blanchet, Ph. & Chardenet, P. (eds.) *Méthodes de recherche contextualisée en didactique des langues et cultures*. Publications de l'AUF-EAC.

LAHIRE, B., (2001), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Hachette, Littératures.

LESTRADE, B., (ed.), 2006, *Cultures croisées : Japon-France*, l'Harmattan, Paris.

MAYAUX, C., (ed.), 2006, *France-Japon : regards croisés, Echanges littéraires et mutations culturelles*, Peter Lang.

MARTUCELLI, D., 2007, *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Armand Colin

MARTUCELLI, D., 2010, *La société singulariste*, Paris, Armand Colin

MOLINIE, M., MARSHALL, C. (2008), *Osaka-Val d'Oise, 20 ans d'histoire, un avenir à inventer dans les domaines de l'enseignement, de la formation et de la recherche*, Centre de Recherches textes et francophonies, Encrages, Amiens.

MOLINIE, M., (2005), *Construire des savoirs culturels : entre les frontières et tout au long du parcours éducatif*, in : De Babel à la mondialisation : Apport des sciences sociales à la didactique des langues, J. Aden (dir.), CNDP - CRDP de Bourgogne, coll. Documents, actes et rapports pour l'éducation, ps 437-448.

ZARATE, G., (1998), *D'une culture à l'autre : critères pour évaluer la structure d'un capital pluriculturel*, Lidil, 18, 141-151

2° Partie

**Rapports établis par les
étudiants français en réponse
à la question:**

**Quels liens entre
l'action d'immersion des
étudiants de l'UCP dans la
culture japonaise et leur
insertion professionnelle dans
une activité en lien avec le
Japon?**

En février 2011, j'ai demandé à chacun des participants **d'évaluer le lien entre son action d'immersion dans la culture japonaise et son insertion professionnelle dans une activité en lien avec le Japon, notamment dans une des 67 entreprises japonaises du Val d'Oise.**

Voici une synthèse de leurs réponses.

NOMS des étudiants de l'UCP

Amandine BONNET
- Master 1 « Enjeux internationaux »
« Histoire et culture de l'Asie Orientale ».
Mémoire de fin d'année sur la liberté de la presse au Japon
- master Journalisme au CELSA à Neuilly-sur-Seine

Activités menées pendant le 1er voyage d'étude

Tout d'abord, j'ai fait beaucoup de rencontres dans le monde médiatique japonais lors de ce voyage. Ainsi, j'ai pu prendre beaucoup de **contacts et réaliser plusieurs interviews de journalistes japonais** : sur leur expérience et leur vécu au quotidien au sein des médias nippons. J'ai également **rencontré des correspondants étrangers en exercice au Japon**, comme par exemple Karyn Poupée qui est correspondante pour l'AFP et *Le Point* à Tokyo.

Extraits du rapport remis par Amandine en novembre 2009 :

- *« J'ai mobilisé mes compétences journalistiques pendant les interviews que j'ai faites, ainsi que la faculté à suivre un entretien japonais traduit en français. »*
- *« J'ai eu la chance de rencontrer des personnes réputées dans le domaine journalistique, je n'aurais jamais pu avoir ses opportunités en partant seule. »*
- Les entretiens qu'elle a menés dans ce milieu lui permettent d'affirmer que les stages en entreprise sont inexistantes au Japon et que cette pratique, très répandue en Occident, est inutile au Japon. En effet, le recrutement se fait d'une toute autre manière avec un système « d'emploi vie ». Ainsi, les

Bilan effectué en mars 2011 ; projets d'insertion professionnelle

J'ai réussi à concilier les études de civilisation japonaise à mon envie de devenir journaliste, et donc d'évoluer dans le monde de la presse.

J'ai ainsi fait mon mémoire de M1 sur l'influence des Kisha Clubs (les entités médiatiques qui gèrent entreprises de presse au Japon) sur les correspondants étrangers en exercice au Japon.

Cette année, je vais de nouveau faire appel à mon expérience de cultures croisées au Japon pour mon mémoire de fin d'études. En effet, mon sujet de mémoire est, cette fois, d'étudier comment les journalistes japonais exercent leur travail en France. C'est à dire comment ces correspondants étrangers mettent en pratique leurs codes professionnels, ou non, pour s'intégrer dans le système médiatique français, et ce, tout en répondant aux demandes de leurs éditeurs et lecteurs au Japon.

Ce mémoire est plus professionnel qu'universitaire (il consiste en la réalisation de reportages, d'interviews et/ou d'enquêtes dans le but de constituer un reportage télé, radio ou un double-page de journal papier).

Ainsi, ce voyage à Osaka continue de m'influencer dans mon insertion professionnelle, et ce, depuis la France.

entreprises embauchent des personnes sans formation afin de les former elles-mêmes et selon leurs codes.

**Mirana
RAKOTOMANGA
RAZAFIMAHEFA**
Licence 2^{ème} année
LEA Option Anglais-
Japonais.
Actuellement en L3 .

A visité l'Université Préfectorale d'Osaka et l'Université Momoyama Gakuin ; **y a interviewé le resp. des relations internationales et recueilli plusieurs informations concernant les échanges universitaires**

Avait le projet d'y étudier en 3^{ème} année ou en Master. (mais préfère désormais candidater à l'UPO pour bénéficier d'une meilleure immersion en langue japonaise).

Un an après le voyage (sept.2009), en septembre 2010, j'ai eu la chance d'être tutrice pour le groupe d'étudiants japonais de l'UPO venus en France pour un stage intensif de Français (au CILFAC/UCP). De tutrice je suis devenue leur amie et nous sommes toujours en contact. En allant à l'UPO en 2011, je pourrai ainsi les revoir et mon intégration sera un peu plus facile.

Je souhaiterais travailler dans le commerce import-export plus tard, et je m'intéresse au marché asiatique et tout particulièrement au Japon, de ce fait je me dois d'avoir une pratique orale et écrite de la langue.

DUBOISY Richard
LEA Anglais-Japonais
L3

Ce voyage m'avait permis de **rencontrer des personnes d'autres universités** (notamment celle de Fudai, à Osaka) ainsi que le **représentant à la préfecture d'Osaka du CEEVO** (Comité d'Expansion Economique du Val d'Oise), M. Seiki Yoneda.

J'ai dernièrement exploré la piste de travailler dans une ambassade. **Mon but étant d'aider à développer les relations entre le Japon et la France**, il m'a semblé évident qu'un des meilleurs moyens pour y arriver était de travailler dans une ambassade (Japonaise ou Française, je n'ai pas encore décidé).

Autres témoignages d'étudiants du LEA (extraits des rapports remis en nov. 2009)

Pour Ludivine, ce voyage au Japon lui a permis de mobiliser ses connaissances en langue et en culture japonaises. Elle souhaite apprendre l'Osaka-ben (dialecte d'Osaka) et partir en tant qu'assistante de langue au Japon.

Pour Evelyne, les apprentissages effectués concernent le développement linguistique de son japonais, de sa compréhension de la culture japonaise, des savoirs-faire, des savoir-vivre au Japon et du mode de vie. Ce voyage d'étude est bénéfique à son projet professionnel. Projet qui se situe dans **un axe international**.

Pour Hayat, la compétence majeure qu'elle a utilisée durant

son voyage est sa capacité à comprendre l'Autre et à s'adapter à son mode de vie, si éloigné du sien. Elle a pu mettre en avant ses capacités linguistiques et appliquer son apprentissage du japonais dans la vraie vie. Elle a pour projet d'étudier à l'université au Japon. Elle aimerait travailler dans le commerce international, ou au sein d'une institution en rapport avec le Japon.

Marina LANKHORST
Professeur des écoles
; reprise d'études en
troisième année de
licence d'anglais
(LLCE) puis Master
d'études anglophones

Ma contribution qui sera publiée dans l'ouvrage dirigé par M. Molinié dans le cadre de ce projet représente **un enrichissement du point de vue académique, mais également professionnel.**

Ce travail d'écriture et de réflexivité **m'a apporté beaucoup de réponses sur mon identité professionnelle qui s'est, depuis le début, forgée sur l'international.**

**5) KERANGOFF
Floriane**

LLCE Anglais-FLE en
2009/2010

J'ai vécu le voyage au Japon comme **un dépaysement total.**

J'ai découvert une culture, une langue, un paysage différents du mien.

Ce voyage m'a permis d'apprendre d'avantage sur l'enseignement du FLE et donc me poser des questions sur mon avenir professionnel.

a) Je suis heureuse d'avoir pu contribuer à cette recherche-action, qui a enrichi mes connaissances, développé mes compétences et **donné un nouveau souffle à ma carrière.**

b) Je vois un lien entre mon **bénévolat au sein d'un foyer pour adultes migrants (d'origine africaine), dans le Val d'Oise (à Cergy-Pontoise) dans le cadre d'un projet d'alphabétisation et le projet cultures croisées.**

A la rentrée 2011, j'aimerais intégrer l'université de Nanterre pour suivre un master FLE qui propose un double diplôme franco-britannique master FLE- PGCE.

Je suis maintenant certaine de vouloir être professeur de FLE dans un pays anglophone. Le séjour au Japon et ma troisième année de licence FLE à l'université ont évidemment joué un grand rôle dans cette décision.

6) PEPET Anne

Depuis ce voyage, j'ai validé ma licence et suis actuellement à Londres en tant qu'assistante de langues.

J'enseigne le français à des groupes d'étudiants âgés de 13 à 18 ans ou j'assiste des professeurs de français lorsqu'ils donnent leurs cours aux élèves.

Cette expérience a été très utile pour moi car **je dois enseigner le français (dans un pays étranger) tout comme les professeurs de FLE au Japon le faisaient.**

J'ai donc pu m'acclimater beaucoup plus vite grâce à mon séjour au Japon et **grâce aux expériences que j'ai eues avec les différents professeurs que j'ai observés.**

En effet, il m'est arrivé de **réutiliser**

certaines tactiques d'enseignement que j'avais observé là-bas et j'ai pu devenir très vite autonome dans mon travail comme dans ma vie de tous les jours. Bien entendu, le fait de parler anglais me sert grandement et m'a d'ailleurs servi lors de mon séjour au Japon.

Ça restera une très belle expérience autant sur le plan humain que sur le plan professionnel.

7) Élodie LESOBRE
Master 1
recherche,
Littératures du monde
francophone

J'ai acquis des **compétences en culture(s), inter-culturalité et communication qui font désormais partie intégrante de qui je suis** et me permettent de mieux interagir avec les autres dans ma vie quotidienne ; échanges qui vont, d'ailleurs constituer ma future profession, puisque je souhaite devenir professeur des écoles dans le primaire.

Je ne travaillerai ni au Japon, ni dans des pays internationaux (du moins c'est ce que je pense aujourd'hui), cependant je côtoierai des enfants et des adultes issus de diverses cultures : **je travaillerai dans un microcosme international au sein même de la France.**

8) Karine GOMBE

Mon action d'immersion dans la culture japonaise a été **une confirmation de mon projet professionnel d'enseigner le français en tant que langue étrangère en France ou à l'étranger.**

J'ai quand même **une préférence pour l'international** car être dans un autre pays me permettrait également de faire l'apprentissage d'une nouvelle langue, surtout que je pourrai faire valoir lors de mon retour en France.

J'ai beaucoup aimé **participer aux différentes classes de Fle au Japon (Alliance franco/japonaise, universités)** mais aussi interviewer les différents acteurs de propagation du français au Japon.

Leur expérience est très enrichissante et rassurante sur les possibilités d'emplois au Japon et de manière plus large à l'international. Pour l'instant, je n'envisage pas de m'expatrier au Japon, mais si cela se présente, j'irai sans problème car c'est un pays où l'on se sent en sécurité, les gens sont très polis et disciplinés.

Un autre aspect que je tiens à souligner, c'est **l'amitié que nous avons gardé avec les Japonais que nous avons rencontré ici à Cergy et revu à Osaka pendant notre séjour, et cet aspect a changé la représentation que je me faisais des Japonais.**

9) Manuela TANDA

A découvert ses compétences inter-culturelles et **a pris conscience de la nécessité du pluriculturalisme**, en tant que bagage, **pour l'enseignant de FLE.**

Elle a la **volonté, grâce à son parcours en FLE et à son expérience réussie de mobilité, de postuler** à l'Alliance Française. Les entretiens l'ont conforté dans son choix de profession (enseignante de FLE) et ses différents voyages lui ont **prouvé qu'elle était capable de s'adapter** à une autre langue et une autre culture. Son portfolio a été formateur, valorisant et laborieux.

NOMS des étudiants de l'UCP

1) Ouaffa BOUKHARI

Licence de Lettres Modernes avec une double spécialité en Sciences du Langage et en Français Langue Etrangère.

Master FLE (à Paris 8)

Activités menées pendant le 2° voyage d'étude

L'expérience nipponne s'est révélée être un **tremplin pour la suite de ma mobilité étudiante (France, Japon, USA, Espagne).**

Ce voyage m'a permis de **me tourner vers l'international** lorsqu'auparavant mes frontières psychologiques, académiques et professionnelles se limitaient à la France où à l'Europe

Grâce à ma participation au projet « Cultures croisées », j'ai découvert un pays où j'envisage de travailler.

Bilan a posteriori et projets d'insertion professionnelle

Avant, cette expérience, le Japon représentait, pour moi, un pays lointain dont la langue et la culture me paraissaient opaques.

Le projet développé par l'UCP et le CGVO m'a offert la possibilité de découvrir la langue et la culture japonaises. Avant le départ, j'ai suivi des cours de Japonais pendant un semestre à l'université et je me suis documentée sur la politique et la situation socio-économique de ce pays.

Sur place, j'ai pu découvrir **le patrimoine culturel ainsi que la gastronomie.** Par ailleurs, et c'est là, le point essentiel, **j'ai pu me rendre sur deux lieux d'enseignements qui, dans mon cas, créent une perspective d'avenir : l'Université Préfectorale d'Osaka et le Centre fraco-japonais/Alliance Française d'Osaka !**

Ces deux éléments m'ont ouvert les yeux sur un nouvel horizon, sur de nouvelles possibilités.

Je n'avais jamais envisagé d'aller en Asie pour enseigner mais, à présent, **le Japon est une réalité qui a pris vie dans mon esprit et qui a fait naître de nouvelles envies professionnelles.** Depuis notre retour, et bien que je doive me concentrer sur mes études en vue d'obtenir mon diplôme, je consulte régulièrement les offres d'emploi concernant le FLE et le Japon.

J'espère avoir l'opportunité de retourner dans ce pays en tant qu'enseignante !

2) Karima LEBDIRI

J'ai été émerveillée par ce premier contact avec la culture japonaise

Je suis maintenant mère de famille et ma priorité est de terminer ma thèse mais je garde toujours en tête cette idée de faire une nouvelle expérience à l'étranger en famille.

cf. en 3° partie les transcriptions et

synthèse des entretiens réalisés auprès d'entrepreneurs du Val d'Oise en lien avec le Japon.

3) Raymond PATEL

Mon action d'immersion ayant commencé dès l'ouverture du LEA Anglais Japonais, j'ai pu créer de nombreux liens avec le Japon et la culture japonaise.

Tout d'abord, lorsque je me suis occupé en tant que guide et tuteur culture des étudiants japonais de l'UPO et des membres de la Fondation Osaka pour la Jeunesse accueillis par le CILFAC en sept. 2007.

J'ai pu créer des relations qui ont duré jusqu'à aujourd'hui avec Mr Terasako de l'UPO, Mr Benon du CEEVO, Mr Yoneda de CGVO à Osaka, et d'autres Japonais que j'ai rencontrés là bas.

En attendant un futur développement **j'aimerais trouver un stage dans le Val d'Oise pour travailler dans une société de Consulting / d'Audit.**

J'espère que **le CEEVO ou le Conseil Général pourrait m'aider à obtenir un poste.** D'autant plus que l'ouverture du LEA Anglais Japonais a été soutenue par le CGVO j'aimerais aussi être soutenu pour mon futur.

Entre autre, j'ai actuellement un emploi étudiant **au service des relations internationales de l'UCP** où je suis en lien avec les étudiants entrants. C'est un poste que j'adore entre autres parce que je peux utiliser toutes les langues que je connais.

cf. aussi en 3° partie, le rapport de Raymond PATEL suite à la passation d'un questionnaire d'enquête auprès des entreprises du Val d'Oise ayant un lien avec le Japon.

4) Carole ETHÈVE

J'ai participé aux deux voyages d'études (sept. 2009 et mars 2011). Ensuite, mon **intégration dans l'entreprise Cat-Remix à Osaka (pour un stage de 3 mois, du 4 octobre au 29 décembre 2010), malgré les différences de langues, s'est faite sans difficultés.**

J'y ai reçu un accueil bienveillant et professionnel, je m'y suis sentie bien, participante et l'espace de prendre des responsabilités et des initiatives.

Ce stage m'a permis d'apprendre beaucoup sur le fonctionnement de l'entreprise, les techniques de création, de fabrication et de commercialisation des cartes postales 3D, sur des projets en cours...

L'entreprise en quelque sorte rassurée et découvrant l'intérêt de prendre une stagiaire (qui plus est Française du Val d'Oise) s'est ouverte à cette possibilité et, en accord avec l'UPO, a accueilli alors **une deuxième stagiaire, Kinji Catalano** (de l'UCP également) qui se destine à **des études d'interprétariat français/japonais.** Elle vint alors enrichir nos échanges, entre autres par ses compétences linguistiques.

Nous avons travaillé ensemble par exemple sur un questionnaire d'enquête d'étude de marché et une traduction, adaptation de catalogue...

- 5) **Mélanie CHEYMOL** Le voyage au Japon a été **très bénéfique au niveau du travail sur le portfolio et sur les visites culturelles.** Je pense qu'il est important de garder une trace de sa mobilité et d'en **faire ressortir des compétences nouvelles, c'est notamment un point important que le voyage au Japon et le travail sur le portfolio m'ont apporté.**
- 6) **Jihane BEN AISSA** Master 2 Edition et Communication,
- Stagiaire au CILFAC de septembre 2009 à septembre 2010 dans le cadre de la Convention triennale *Cultures croisées.* Le stage au CILFAC m'aura permis de passer une semaine au Japon et de participer à des conférences et des ateliers. Ce que je retiens de ce stage, c'est qu'il m'a ouvert une porte sur le milieu parfois difficile du monde de l'édition, où il faut savoir gérer son temps et sa productivité: remettre en un temps donné le travail demandé dans un temps imparti; savoir trier les données et ne garder que le nécessaire, connaître les codes spécifiques du monde de l'édition (jargon, termes spécifiques, etc.). Une semaine placée **sous le signe de l'ouverture à l'international, autant par les rencontres avec les conférenciers que par les visites culturelles qui nous auront été accordées de faire.** Il m'a permis de **me plonger dans le monde universitaire à proprement parler, et m'aura demandé une adaptabilité à l'international.** La création du site web <http://culturescroisees.fr/> a été pour moi un travail extrêmement enrichissant et très inattendu, à la fois complexe et chronophage. La possibilité qui m'a été offerte de réaliser entièrement le travail sur les visuels (portfolios, livre, logo, site web, etc.), m'a permis d'exploiter mes connaissances et compétences artistiques dans le domaine graphique.
- L'ouverture à l'international peut apparaître comme un chapitre à part entière dans ce stage. Communiquer dans un certain domaine avec une culture (japonaise) qu'on ne connaît qu'un tout petit peu, est à la fois difficile et enrichissant.**

Première équipe

septembre-octobre 2009

- 1) Amandine BONNET, Master Enjeux internationaux**
- 2) Mirana RAKOTOMANGA RAZAFIMAHEFA, LEA anglais-Japonais**
- 3) Richard DUBOISY, LEA anglais-Japonais**
- 4) Marina LANKHORST, LLCE anglais/FLE**
- 5) Floriane KERANGOFF, LLCE anglais/FLE**
- 6) Anne PEPET, LLCE anglais/FLE**
- 7) Élodie LESOBRE, lettres modernes/FLE**
- 8) Karine GOMBE, lettres modernes /FLE**

Voyage d'étude n° 1

septembre-octobre 2010

1) Amandine BONNET

Au moment du voyage au Japon, j'entrais en première année de master Journalisme au CELSA à Neuilly-sur-Seine. Auparavant, j'avais fait un master 1 « Enjeux internationaux » à l'UCP et ma matière principale était « Histoire et culture de l'Asie Orientale ». J'avais fait mon mémoire de fin d'année sur la liberté de la presse au Japon, en particulier. Ainsi, j'ai réussi à concilier les études de civilisation japonaise à mon envie de devenir journaliste, et donc d'évoluer dans le monde de la presse.

Depuis, je suis en deuxième année de Journalisme au CELSA

Le lien que j'entretiens avec cette expérience au Japon est toujours présent, et ce même un an et demi après. Tout d'abord, j'ai fait beaucoup de rencontres dans le monde médiatique japonais lors de ce voyage. Ainsi, j'ai pu prendre beaucoup de contacts et réaliser plusieurs interviews de journalistes japonais : sur leur expérience et leur vécu au quotidien au sein des médias nippons. J'ai également rencontré des correspondants étrangers en exercice au Japon, comme par exemple Karyn Poupée qui est correspondante pour l'AFP et *Le Point* à Tokyo.

J'ai ainsi fait mon mémoire de M1 sur l'influence des Kisha Clubs (les entités médiatiques qui gèrent entreprises de presse au Japon) sur les correspondants étrangers en exercice au Japon.

Cette année, je vais de nouveau faire appel à mon expérience de cultures croisées au Japon pour mon mémoire de fin d'études. En effet, mon sujet de mémoire est, cette fois, d'étudier comment les journalistes japonais exercent leur travail en France. C'est à dire comment ces correspondants étrangers mettent en pratique leurs codes professionnels, ou non, pour s'intégrer dans le système médiatique français, et ce, tout en répondant aux demandes de leurs éditeurs et lecteurs au Japon.

Ce mémoire est plus professionnel qu'universitaire (ce n'est pas un mémoire de 80 pages, mais il consiste en la réalisation de reportages, d'interviews et/ou d'enquêtes dans le but de constituer au final un reportage télé, radio ou une double-page de journal papier). Ainsi, ce voyage à Osaka continue de m'influencer dans mon insertion professionnelle, et ce, depuis la France.

2) Mirana RAKOTOMANGA RAZAFIMAHEFA

Cursus durant l'année 2009-2010 : Licence 2^{ème} année Langues Etrangères Appliquées Option Anglais-Japonais. Actuellement en Licence 3^{ème} année Langues Etrangères Appliquées Option Anglais-Japonais

Durant le programme de recherche : « De l'intérêt des cultures croisées pour l'insertion dans l'emploi », j'ai pu visiter deux universités japonaises situées à Osaka : l'Université Préfectorale d'Osaka et l'Université Momoyama Gakuin. J'ai également pu interviewer M.Tanaka, responsable des relations internationales de l'Université de Momoyama Gakuin. J'ai ainsi pu recueillir plusieurs informations concernant les procédés pour les échanges universitaires avec Momoyama Gakuin, cela m'a aussi permis d'obtenir plus d'informations sur les cours qu'ils proposent aux étudiants japonais, et aux étudiants étrangers. En effet, j'avais en projet de partir moi-même étudier au Japon, en 3^{ème} année ou en Master.

Je pars dans un mois étudier pendant un semestre au Japon et plus précisément à l'Université Préfectorale D'Osaka. Si je souhaite étudier au Japon, c'est avant tout pour me permettre d'améliorer mon japonais, **je souhaiterais travailler dans le commerce import-export plus tard, et je m'intéresse au marché asiatique et tout particulièrement au Japon, de ce fait je me dois d'avoir une pratique orale et écrite de la langue fluide.** Or, Momoyama Gakuin étant une université très populaire auprès des universités étrangères, beaucoup de cours sont en anglais, et il semblerait que les étrangers restent un peu trop souvent entre eux. Si je pars au Japon, je souhaiterais être en immersion totale avec la langue, la culture et la population. A l'Université Préfectorale d'Osaka, tous les cours sont en japonais, bien que ce soit difficile, ça me permettra de progresser beaucoup plus vite. De plus, entre temps, en septembre 2010, j'ai eu la chance d'être tutrice pour un groupe d'étudiants japonais de l'Université Préfectorale d'Osaka venus en France pour un stage intensif de Français, de tutrice je suis devenue leur amie et nous sommes toujours en contact. En allant à l'Université Préfectorale d'Osaka, je pourrais ainsi les revoir et sans doute que mon intégration sera un peu plus facile.

3) Richard DUBOISY

LEA Anglais-Japonais L3

Lors du voyage d'étude à Osaka en septembre-octobre 2009, je suivais un cursus de LEA (Langues Etrangères Appliquées) Anglais-Japonais (2^{ème} année de licence) à l'université de Cergy-Pontoise. Je poursuis toujours le même cursus et suis aujourd'hui en 3^{ème} année. J'effectue cependant cette année au Japon à l'université de Momoyama Gakuin (Osaka) avec laquelle l'université de Cergy-Pontoise a signé une convention. Je suis donc arrivé le 14 septembre 2010 et repartirai début Août 2011. Comme je l'avais déjà expliqué, ce voyage d'étude n'a pas été pour moi une insertion dans la culture

Japonaise puisque j'apprends le Japonais depuis le lycée et avais déjà effectué deux voyages au Japon (le premier en Novembre 2006 à Morioka dans le lycée Kozukata, et le second en Juillet 2009 à l'université de Momoyama Gakuin pour un stage linguistique de trois semaines). Ce voyage m'avait cependant permis de rencontrer des personnes d'autres universités (notamment celle de Fudai, à Osaka) ainsi que le représentant à la préfecture d'Osaka du CEEVO (Comité d'Expansion Economique du Val d'Oise), M. Seiki Yoneda, qui nous avait parlé de son travail en ce qui concerne la sensibilisation des entreprises japonaises à recruter des stagiaires. J'ai toutefois essayé à plusieurs reprises de le contacter étant donné que je reste au Japon pour un an mais n'ai pas reçu de réponse.

J'ai depuis cherché de mon côté pour ce qui est de mes perspectives d'avenir ; bien sûr elles sont toujours en relation avec le Japon, mais j'ai dernièrement exploré la piste de travailler dans une ambassade. Mon but étant d'aider à développer les relations entre le Japon et la France, il m'a semblé évident qu'un des meilleurs moyens pour y arriver était de travailler dans une ambassade (Japonaise ou Française, je n'ai pas encore décidé). Le rôle qu'a joué le voyage d'étude dans cette décision reste mineur car ce voyage semblait surtout concerner les étudiants en FLE (Français langues étrangères) et non les étudiants en LEA. De plus, puisque je connaissais déjà un peu la culture japonaise et que j'avais déjà séjourné un mois à Osaka même, j'ai souvent servi de guide voire d'interprète pour les autres étudiants. Cela m'a tout de même permis de constater que je pouvais me rendre utile au sein d'un groupe (en l'occurrence des Français) en les aidant à comprendre la culture Japonaise, ce qui est directement lié au rôle que j'aspire jouer dans une ambassade. Mais ce n'est pas cela qui m'a mis sur la piste de l'ambassade puisque je ne pensais pas à l'époque à ce travail.

Mon but aujourd'hui est donc de parfaire mes connaissances dans cette langue ainsi que dans sa culture. J'ai d'ailleurs eu l'occasion à plusieurs reprises d'être immergé dans la culture japonaise (ce qui n'était pas le cas lors du voyage d'étude de 2009) lorsque par exemple j'ai été sollicité pour aider pendant deux jours un temple Shintoïste près de ma résidence lors d'un festival en Janvier 2011 pour un des Kami (divinité Shintoïste). Cela m'a permis d'être en contact direct avec des Japonais de toutes classes sociales (des entreprises venaient parfois en groupe pour célébrer l'événement, et bien sûr la classe moyenne était largement représentée) et de participer à un événement profondément ancré dans la culture japonaise. Mon but n'est donc plus simplement d'envisager un emploi dans lequel il serait question d'international mais de comprendre une société complexe et riche avec laquelle la France aurait la possibilité de tirer des avantages (et vice-versa).

Ce voyage d'étude m'aura finalement servi d'avoir une expérience supplémentaire au Japon mais dans un environnement qui m'était déjà familier et pendant lequel mes rencontres dans les milieux professionnels auront été bien moindres que celles faites par les étudiants de Mme Molinié, et qui à terme ne m'ont pas aidées, non pas parce qu'elles étaient inutiles mais parce qu'elles ne concernaient pas réellement mes projets.

4) Marina LANKHORST

Au moment du voyage, je débutais un Master d'études anglophones après avoir repris mes études en troisième année de licence d'anglais (LLCE) pendant ma disponibilité en tant de professeur des écoles. A ce jour, je n'ai pas encore terminé mon M1 puisqu'il me reste à soutenir mon mémoire (en juin 2011), que j'ai mis entre parenthèses depuis début 2010 pour congé maternité. En 2010, à la suite du voyage d'études, j'ai passé avec succès le Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (CAPES) par la voie interne afin de devenir professeur d'anglais à la rentrée prochaine.

Les liens me semblent à présent évidents car j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion d'y réfléchir (notamment en 2011 avec ma contribution à l'ouvrage dirigé par M. Molinié, voir plus bas). D'une part, mon implication dans la phase de création et de mise en œuvre de deux portfolios de compétences interculturelles pour les participants des deux pays m'a permis de travailler les notions d'interculturel, de communication et de langue-culture. J'ai pris l'habitude de me placer à la place de l'autre, d'imaginer ses représentations d'une langue, d'une culture. **J'ai développé, lors de la phase de préparation du voyage, des compétences professionnelles qui me seront utiles en tant que professeur d'anglais : mettre au point et utiliser un portfolio ; gérer un groupe dans un pays étranger, rédiger des rapports, collaborer avec d'autres enseignants, présenter une communication devant un public académique. De plus, les entretiens avec les professionnels du FLE au Japon m'ont confortée dans mon projet d'enseignante de langue en France pour l'instant.**

Plus largement, je vois un lien entre mon **bénévolat au sein d'un foyer pour adultes migrants (d'origine africaine), dans le Val d'Oise (à Cergy-Pontoise) dans le cadre d'un projet d'alphabétisation et le projet cultures croisées**. Suite aux entretiens avec les étudiants français et au vu des quelques cours de FLE du séminaire de Cergy pour les étudiants japonais auxquels j'ai assisté, je pense avoir évolué dans mon approche du F.L.E (et par conséquent, de l'anglais langue étrangère). Par exemple, dans mes activités, je veille à ce que les participants fassent du lien entre leur(s), culture(s), leurs langues, leurs représentations de la culture et la langue française. J'ai découvert les atouts de cette approche impliquant comparaisons et va-et-vient entre les cultures et les langues ainsi que l'importance de la mise en valeur de l'oral (par rapport aux craintes et obsession vis-à-vis de l'écrit exprimées par les participants).

D'un point de vue plus personnel, j'ai découvert une culture et une langue (je m'y suis initiée avant le départ). Je continue d'explorer la littérature et le cinéma japonais.

Ma contribution « Démarches portfolio et identité professionnelle : les escales déterminantes » qui sera publiée dans l'ouvrage dirigé par M. Molinié dans le cadre de ce projet représente un enrichissement du point de vue académique, mais également professionnel. Ce travail d'écriture et de réflexivité m'a apporté beaucoup de réponses sur mon identité professionnelle qui s'est, depuis le début, forgée sur l'international. Je suis heureuse d'avoir pu contribuer à cette recherche-action, qui a enrichi mes connaissances, développé mes compétences et donné un nouveau souffle à ma carrière.

5) Floriane KERANGOFF

LLCE Anglais-FLE en 2009/2010

Lors du voyage d'étude à Osaka en septembre-octobre 2009, j'étais en troisième année de LLCE Anglais, option FLE à l'université de Cergy-Pontoise. J'ai obtenu ma licence en juin 2010, et je suis partie en Angleterre le 28 septembre 2010 pour suivre un programme d'assistantat. Ce travail consiste à enseigner des cours de FLE à mi-temps dans un collège- lycée, et ce jusqu'au 31 mai 2011.

D'une part, j'ai vécu le voyage au Japon comme un dépaysement total. J'ai découvert une culture, une langue, un paysage différent du mien. Nous avons visité plusieurs villes et les étudiants japonais étaient toujours disponibles pour tout nous expliquer sur l'histoire de leur pays. Je me souviens avoir noté dans ma première Escale¹⁵ que le Japon était pour moi synonyme de mangas, sushis et technologies. Au final, je n'ai pas lu un manga ni mangé un sushi durant mon séjour ! Je garde aussi un très bon souvenir de la venue des étudiants à Cergy, et du week end passé en famille. **Accueillir Midori a été une très bonne expérience, son comportement m'a beaucoup touchée. J'ai pu commencer à découvrir la culture japonaise à travers elle, car elle comparait souvent la France au Japon. Je suis d'ailleurs toujours en contact avec elle.**

D'autre part, j'ai pu en **apprendre d'avantage sur l'enseignement du FLE et donc me poser des questions sur mon avenir professionnel.** Il faut savoir que ce voyage s'est déroulé au tout début de ma troisième année de Licence. Je n'avais donc pas encore d'idées concrètes au sujet de l'enseignement et l'apprentissage du FLE. **J'ai pu effectuer plusieurs observations de classes (au Centre franco-japonais/Alliance française et à la Konan's Women University)** qui ont été très importantes pour moi. Elles avaient un lien direct avec mon futur professionnel, car j'étais déjà intéressée par le programme d'assistantat au Royaume-Uni l'année suivante. J'avais déjà observé des classes de primaire et de collège en France les années précédentes, mais je n'avais jamais eu l'occasion d'observer une classe composée uniquement d'apprenants étrangers. Ces observations ont donc été très bénéfiques pour moi. De même, je trouve que les interviews ont été très enrichissantes, certaines plus intéressantes que d'autres. Moi qui n'avait jamais fait d'interviews, j'ai pu me construire ma propre expérience dans ce domaine. Je me suis faite une idée de l'enseignement du FLE au Japon, et de l'attrait des japonais pour notre pays.

A la rentrée 2011, j'aimerais intégrer l'université de Nanterre pour suivre un master FLE qui propose un double diplôme franco-britannique master FLE- PGCE. Je suis maintenant certaine de vouloir être professeur de FLE dans un pays anglophone. Le séjour au Japon et ma troisième année de licence FLE à l'université ont évidemment joué un grand rôle dans cette décision.

¹⁵ Il s'agit de l'ESCALE 1 (1er cahier) du *Portfolio d'expériences et de compétences interculturelles*

6) Anne PEPET

Lors de notre départ au Japon, j'étais en troisième année de licence LLCE anglais, option FLE. Depuis ce voyage, j'ai validé ma licence et suis actuellement à Londres en tant qu'assistante de langues. J'enseigne le français à des groupes d'étudiants âgés de 13 à 18 ans ou j'assiste des professeurs de français lorsqu'ils donnent leurs cours aux élèves.

Lors de mon immersion au Japon, j'ai pu observer des professeurs de FLE et même participer lors de leur leçon. C'était vraiment très intéressant car je ne m'étais jamais vraiment rendu compte qu'enseigner sa propre langue ne serait pas forcément une tâche facile. Cela m'a donc permis d'entrevoir les différentes facettes du métier. J'ai également été dépaysée par l'environnement, une façon de vivre et de travailler différente, et évidemment par une langue qui m'était étrangère. Le fait d'être totalement immergée dans un pays dont je ne connais pas la langue m'a forcée à rechercher dans des livres, m'entourer de personnes qui parlent le japonais ou tout simplement essayer d'être autonome.

Alors cette expérience a été très utile pour moi car, cette année, je suis dans un pays étranger avec sa propre culture et sa propre langue. De plus, je dois enseigner le français tout comme les professeurs de FLE au Japon le faisait. J'ai donc pu m'acclimater beaucoup plus vite grâce à mon séjour au Japon et grâce aux expériences que j'ai eues avec les différents professeurs que j'ai observés. En effet, il m'est arrivé de réutiliser certaines tactiques d'enseignement que j'avais observé là-bas et j'ai pu devenir très vite autonome dans mon travail comme dans ma vie de tous les jours. Bien entendu, le fait de parler anglais me sert grandement et m'a d'ailleurs servi lors de mon séjour au Japon.

Ça restera une très belle expérience autant sur le plan humain que sur le plan professionnel.

7) Élodie LESOBRE

1. Cursus d'études

- **au moment du voyage au Japon** : à l'Université de Cergy-Pontoise, en Master 1 recherche, Littératures du monde francophone

- **depuis le voyage au Japon** : à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Cergy-Pontoise

2. Liens créés "entre votre action d'immersion dans la culture japonaise et votre (projet d') insertion professionnelle dans une activité en lien avec le Japon et/ou avec l'international"

Cette expérience a avant tout été propice à un développement personnel d'un point de vue de compétences :

- compétences en japonais :

Je sais que la langue japonaise n'est pas faite pour moi (je ne parlais pas japonais avant de partir et j'ai appris quelques mots lors de mon séjour). Je n'éprouve aucune attirance à son égard. Je la trouve jolie, je suis charmée quand j'entends des personnes la parler, mais à vrai dire je ne me sens pas concernée. Elle est comme une suite de jolis sons qui me semblent tous être les mêmes ; je ne les distingue pas vraiment. Je pense que si on souhaite apprendre une langue, il faut d'abord qu'elle nous plaise, il faut un lien charnel, une attirance, une envie ; sans cela, il peut y avoir blocage. Mon immersion m'a permis de prendre conscience de cela. Cependant, j'ai pu développer, lors de cette immersion, la

communication non-verbale ; et ce n'est pas quelque chose d'évident lorsque les gestes et implicites peuvent diverger entre deux cultures très différentes.

- compétences en culture(s), inter-culturalité et communication :

Je vais les conserver dans mes savoir-faire et savoir-être, et faire en sorte qu'elles me soient utiles lors de mes échanges de façon générale, aussi bien en France qu'à l'étranger. Je suis une personne sans cesse en contact avec le social, sur le terrain, avec des enfants qui viennent de tous horizons, et des adultes également parfois : je vis quotidiennement dans le brassage culturel. Je vais donc faire en sorte de les mettre à profit au quotidien, pour pouvoir mieux comprendre l'Autre, plus facilement entrer en interaction. Mais, également, mieux me comprendre moi-même.

Il s'agit, pour moi, d'arts du quotidien.

Ces compétences font désormais partie intégrante de qui je suis et me permettent de mieux interagir avec les autres dans ma vie quotidienne ; échanges qui vont, d'ailleurs constituer ma future profession, puisque je souhaite devenir professeur des écoles dans le primaire. Je ne travaillerai ni au Japon, ni dans des pays internationaux (du moins c'est ce que je pense aujourd'hui), cependant je côtoierai des enfants et des adultes issus de diverses cultures : je travaillerai dans un microcosme international au sein même de la France.

Je sais que je ferai en sorte de réinvestir ce que j'ai pu développer personnellement et ce dont j'ai pu prendre conscience à travers cette expérience, cumulée à d'autres que j'avais pu vivre auparavant et que je vivrai encore par la suite.

8) Karine GOMBE

Au moment du voyage au Japon, je suivais le parcours Français langue étrangère de la licence de lettres modernes à l'université de Cergy. Titulaire d'une licence logistique, j'étais en reprise d'études car j'étais enseignante d'économie-droit-communication en lycée depuis 4 ans, c'est en accueillant un élève Russe que j'ai découvert le Fle. Aujourd'hui, je poursuis mon cursus par un master 1 didactique des langues – FLE à l'université de Tours (master à distance).

Mon action d'immersion dans la culture japonaise a été une confirmation de mon projet professionnel d'enseigner le français en tant que langue étrangère en France ou à l'étranger. J'ai quand même une préférence pour l'international car être dans un autre pays me permettrait également de faire l'apprentissage d'une nouvelle langue, atout que je pourrai faire valoir lors de mon retour en France.

J'ai beaucoup aimé participer aux différentes classes de Fle au Japon (Alliance franco/japonaise, universités) mais aussi interviewer les différents acteurs de propagation du français au Japon. Leur expérience est très enrichissante et rassurante sur les possibilités d'emplois au Japon et de manière plus large à l'international. Pour l'instant, je n'envisage pas de m'expatrier au Japon, mais si cela se présente, j'irai sans problème car c'est un pays où l'on se sent en sécurité, les gens sont très polis et disciplinés.

Un autre aspect que je tiens à souligner, c'est l'amitié que nous avons gardé avec les Japonais que nous avons rencontré ici à Cergy et revu à Osaka pendant notre séjour, et cet aspect a changé la représentation que je me faisais des Japonais.

Deuxième équipe

Mars 2011

- 1) Ouaffa BOUKHARI**, CILFAC/Master 2 didactique du FLE,
- 2) Karima LEBDIRI**, Doctorat en didactique de l'interculturel/ALDIDAC,
- 3) Raymond PATEL**, Master Enjeux internationaux
- 4) Carole ETHEVE**, spécialité FLE de Licence
- 5) Mélanie CHEYMOL**, spécialité FLE de Licence
- 6) Pierre MOUTON**, Master Lettres
- 7) Marie MICHAUX**, spécialité FLE de Licence
- 8) Jihane BEN AISSA**, Master 2 Ingénierie de l'édition et de la communication
- 9) Morgane VICARD**, Master en sciences de l'environnement

Voyage d'étude n° 2 : mars 2010

1) Ouaffa BOUKHARI

J'ai été étudiante à l'Université Cergy-Pontoise de 2003 à 2008. J'y ai préparé une Licence de Lettres Modernes avec une double spécialité en Sciences du Langage et en Français Langue Etrangère.

En 2009 / 2010, j'étais étudiante en Master Didactique des Langues Etrangères, à l'Université Paris 8. J'étais, dans le même temps, Attaché Temporaire de Vacation dans le cadre du Diplôme Universitaire de Langue Française et Cultures Francophones à l'Université de Cergy-Pontoise.

J'ai participé, pendant l'été 2010, à un programme d'échange de la Commission Franco-américaine Fulbright. L'objectif de ce séjour aux Etats-Unis étant la découverte et la compréhension de différents systèmes éducatifs européens et américains par le biais d'échanges entre les participants (Allemands, Américains, Britanniques, Espagnols et Français). Je suis actuellement étudiante à l'Université Complutense de Madrid dans le cadre du programme d'échange ERASMUS. J'espère obtenir mon diplôme à la fin de l'année et commencer ma carrière en tant qu'enseignante de Français Langue Etrangère.

L'expérience nippone s'est révélée être un tremplin pour la suite de ma mobilité étudiante (France, Japon, USA, Espagne). Ce voyage m'a permis de me tourner vers l'international lorsqu'auparavant mes frontières psychologiques, académiques et professionnelles se limitaient à la France où à l'Europe.

Le fait de me retrouver au Japon, un pays où je ressentais une forte insécurité linguistique, où je redoutais de gêner ou choquer quelqu'un de par mon comportement (cf. malentendus culturels), où je ne pensais pas pouvoir trouver ma place, m'a ouvert les yeux sur l'énormité de mon erreur.

J'ai appris à me « jeter à l'eau » pour tenter de communiquer avec la population locale, j'ai appris à observer les comportements et les attitudes autour de moi afin d'adapter les miens à ceux de la population, je me suis sentie tout à fait à l'aise dans ce climat et cette atmosphère et j'ai ressenti l'envie, je dirai même le besoin impérieux de maintenir cet état d'esprit.

Ayant « survécu » à ce voyage (je tiens à préciser qu'à aucun moment, nous n'avons été en danger et que nous avons toujours été très bien encadrés!) et à toute cette insécurité (le stress d'un long vol, le manque de connaissances linguistiques, la peur de mal faire, l'angoisse de se perdre, la volonté de faire honneur à ce projet et à ses dirigeants, etc.), j'ai compris que je me devais de poursuivre sur cette lancée ! Si je me sentais enrichie, grandie et motivée par un pays où j'étais partie avec tant de lacunes, qu'en serait-il de destinations dont j'avais toujours rêvé (académiquement et professionnellement parlant) ? Qu'en serait-il de ces pays où l'on parle des langues que j'ai étudiées pendant plusieurs années ? Qu'en serait-il de ces sociétés au fonctionnement proche de la mienne ? Qu'en serait-il des systèmes éducatifs que j'ai étudiés lors de mes études supérieures ? Etc. C'est pourquoi, le lendemain de notre retour en France, j'ai postulé au programme d'échange américain et deux semaines après, j'ai finalisé les démarches pour mon départ en Erasmus.

J'ai réalisé que la mobilité était une expérience enrichissante et unique ! J'ai développé des compétences qui me font sentir plus responsable, flexible, dynamique, tolérante et avec une soif de découvrir d'autres cultures et d'apprendre d'autres langues !

Grâce à ma participation au projet « Cultures croisées », j'ai découvert un pays où j'envisage de travailler.

Avant, cette expérience, le Japon représentait, pour moi, un pays lointain dont la langue et la culture me paraissaient opaques. Le projet développé par l'UCP et le CGVO m'a offert la possibilité de découvrir la langue et la culture japonaises. Avant le départ, j'ai suivi des cours de Japonais pendant un semestre à l'université et je me suis documentée sur la politique et la situation socio-économique de ce pays. Sur place, j'ai pu découvrir le patrimoine culturel ainsi que la gastronomie. Par ailleurs, et c'est là, le point essentiel, j'ai pu me rendre sur deux lieux d'enseignements qui, dans mon cas, créent une perspective d'avenir: l'Université Préfectorale d'Osaka et l'Alliance Française d'Osaka !

Ces deux éléments m'ont ouvert les yeux sur un nouvel horizon, sur de nouvelles possibilités. Je n'avais jamais envisagé d'aller en Asie pour enseigner mais, à présent, le Japon est une réalité qui a pris vie dans mon esprit et qui a fait naître de nouvelles envies professionnelles.

Depuis notre retour, et bien que je doive me concentrer sur mes études en vue d'obtenir mon diplôme, je consulte régulièrement les offres d'emploi concernant le FLE et le Japon. J'espère avoir l'opportunité de retourner dans ce pays en tant qu'enseignante !

2) Karima LEBDIRI

Au moment du voyage au Japon, j'étais en 4ème année de thèse. Je finis actuellement ma thèse avec une soutenance prévue en décembre 2011. Ce voyage m'a donné envie de repartir travailler à l'étranger. J'ai eu la chance après mon DEA en littérature anglophone, il y a douze ans de partir travailler en tant que lectrice à l'université d'Exeter en Grande-Bretagne. J'ai ensuite passé le CAPES pour devenir enseignante dans le secondaire. Je suis maintenant mère de famille et ma priorité est de terminer ma thèse mais je garde toujours en tête cette idée de faire une nouvelle expérience à l'étranger en famille et je dois avouer que j'ai été émerveillée par ce premier contact avec la culture japonaise.

3) Raymond PATEL

Je me nomme Raymond PATEL. Au moment du voyage j'étais en Master 1 Études Européennes et Affaires Internationales spécialité Enjeux Internationaux à l'Université de Cergy Pontoise. Ce Master de recherche est dirigé par Mme Brigitte Lestrade.

Depuis ce voyage, j'ai validé avec succès mon Master 1 avec une moyenne de 15,55/20 et j'ai été classé premier de la classe. Je suis maintenant en Master 2 Études Européennes et Affaires Internationales spécialité Enjeux Internationaux. J'ai un projet de départ au Japon pour Mars afin de valider mon dernier semestre par un séjour de recherche. Mr Akinobu Kuroda a tout le pouvoir pour m'autoriser ou non à partir au Japon à l'Université Préfectorale d'Osaka afin d'y effectuer mes recherches. Mon sujet reste à définir mais il se rapproche de « **l'influence des États-Unis et de sa culture Hip Hop/Rap au Japon** ». En espérant une action positive sur mon départ de M. Kuroda je serai donc à Osaka pendant 6 mois à partir du mois de Mars/Avril 2011.

Mon action d'immersion ayant commencé dès l'ouverture du LEA Anglais Japonais, j'ai pu créer de nombreux liens avec le Japon et la culture japonaise. Tout d'abord, lorsque je me suis occupé en tant que guide et tuteur culture des étudiants japonais de l'UPO (septembre 2007) et des membres de la Fondation Osaka pour la Jeunesse (septembre 2007) j'ai pu créer des relations qui ont duré jusqu'à aujourd'hui avec Mr Terasako de l'UPO, Mr Benon du CEEVO, Mr Yoneda de CGVO à Osaka, et d'autres Japonais que j'ai rencontrés là bas.

Je suis allée l'an dernier en Chine pour effectuer ma première année de Master 1 EEAI spécialité Enjeux Internationaux et je compte partir au Japon pour ce semestre. J'ai aussi passé une année en Corée du Sud en 2008/2009. Tous ces séjours et les différentes relations que j'ai créés m'ont permis de me définir comme un passionné de l'Asie. Je suis d'ailleurs en train de créer une société d'import de textile publicitaires (ex: T-shirt avec le logo d'une université, d'une équipe de Football amateur) que j'aimerais développer en recherchant des fournisseurs au Japon et en Corée.

En attendant un futur développement j'aimerais trouver un stage dans le Val d'Oise pour travailler dans une société de Consulting / d'Audit et j'espère que le CEEVO ou le Conseil Général pourrait m'aider à obtenir un poste. D'autant plus que l'ouverture du LEA Anglais Japonais a été soutenue par le CGVO j'aimerais aussi être soutenu pour mon futur.

Entre autre, j'ai actuellement un emploi étudiant au service des relations internationales de l'UCP où je suis en lien avec les étudiants entrants. C'est un poste que j'adore entre autres parce que je peux utiliser toutes les langues que je connais.

4) Carole ETHÈVE

En parcours Français Langue Etrangère à l'Université de Cergy-Pontoise lors des voyages d'études à Osaka, ces derniers m'ont amenée par la suite à relever « le défi » d'y réaliser un stage en entreprise chez Cat-Remix et à intégrer cette expérience dans une réflexion - Relations Internationales - parcours universitaire et transition professionnelle.

Il a été beaucoup question d'analyser la situation, les enjeux et de tenir compte des différents acteurs pour réaliser un tel projet dont la dimension diplomatique a été particulièrement ressentie dans les difficultés à surmonter.

C'est ainsi que je parle de défi, caractère pour moi devenu indissociable et à la hauteur de l'opportunité à saisir.

Les contacts, les relations et le travail des voyages d'études en quelque sorte ne pouvaient pas 'en rester là', je trouvais cela presque dommage malgré l'intérêt que j'y avais déjà trouvé 'en soi'.

Ainsi, lorsqu'une discussion 'quasi informelle' que j'avais eue sur place avec **Monsieur Yoneda, représentant du comité d'expansion économique du Val d'Oise à Osaka**, semblait porter des fruits (avec un mail que je reçu de sa part en mai 2010 me relançant sur ma volonté de faire 'ce stage dont nous avons évoqué quelques lignes') je répondis spontanément présente.

Aussi, lui-même étant en relation avec l'entreprise et avec le service International de l'Université Préfectorale d'Osaka (UPO) et avec son président Monsieur Terasako (avec lequel nous avons travaillé notamment lors des conférences portfolios) je me suis mise de mon côté en relation avec Monsieur Vaicbourdt du service International de l'université de Cergy-Pontoise ; j'étais loin de me douter alors que j'allais consacrer tant d'énergie à l'organisation administrative de ce projet.

Cependant il fut rapidement évident que le caractère exceptionnel d'une telle démarche allait nécessiter de composer avec ce qui existait et que cela ne pourrait se faire sans une certaine volonté, recherche de solutions (souplesse et adaptabilité)... et que cela ne se ferait pas « tout seul » !

C'est ainsi que j'eus des encouragements de Madame Molinié qui comprit la continuité d'un tel projet et le soutien par exemple de Madame Lestrade avec mon inscription en Master Relations Internationales, les problématiques en jeu relevant tout à fait de ces questions, et ceci malgré l'insécurité de pouvoir valider cette expérience par la suite... (emploi du temps et enseignements universitaires ne correspondant pas de façon idéale...).

La question de mon statut (en échange ? en stage ?) a été d'autant plus délicate que la notion de « stage en entreprise » est manifestement comprise, vécue et organisée de manière différente en France et au Japon d'autant plus dans un rapport international. L'importance de la relation à l'UPO a été soulignée tout le long de mon séjour... (Des entreprises semblant en effet vouloir entretenir des liens étroits et particuliers avec les universités au Japon...). Ainsi, comme j'allais devoir continuer à le faire, je tentais de noter les difficultés administratives ou celles à entendre ou comprendre de part et d'autre, de comprendre certains revirements de situation tout en cherchant 'les bons interlocuteurs' et, ne voulant bien entendu contraindre ni ne mettre en difficulté personne, entrevoyant les limites que je semblais atteindre, ne trouvant pas de toujours de réponse, je suis allée jusqu'à renoncer et annuler le projet à quelques jours de mon départ, sans manquer toutefois d'accuser réception des regrets exprimés par Monsieur Benon du Comité d'expansion économique du Val d'Oise.

Finalement, je décidais de me rendre tout de même à Osaka (ne serait-ce qu'à titre personnel, mon billet d'avion n'était pas remboursable) et cela me permit de proposer à Monsieur Yoneda, Monsieur Terasako ainsi qu'à Monsieur Komatsu et Madame Nanamura (mes interlocuteurs de l'entreprise) de les rencontrer pour le plaisir de les saluer, éviter tout malentendu et mieux conclure... ce que nous fîmes en nous réunissant et ce qui a finalement abouti à ce que je commence le stage dès le lendemain !

Mon intégration dans l'entreprise Cat-Remix (pour un stage de 3 mois, du 4 octobre au 29 décembre 2010), malgré les différences de langues, s'est faite sans difficultés. J'y ai reçu un accueil bienveillant et professionnel, je m'y suis sentie bien, participante et l'espace de prendre des responsabilités et des initiatives.

Usant parfois des 'ordi-traducteurs', nous parlions 'un anglais de situation' s'accordant aux compétences de chacun et se précisant, tout en s'agrémentant de mots japonais ou français, au fil des jours, nous poussant aussi à être particulièrement attentifs à la

communication, en vérifiant que les messages passaient, par reformulation ou par l'illustration des propos par exemple.

Mais nous parlions surtout le même langage d'une volonté commune et d'un désir réciproque d'apprendre, d'un sens de l'observation 'aux aguets' et mis à l'épreuve par les situations vécues.

Je découvris avec enthousiasme aussi l'ampleur et l'enseignement que peut prendre notre caricatural «stage photocopieur» !

Ce stage m'a permis d'apprendre beaucoup sur le fonctionnement de l'entreprise, les techniques de création, de fabrication et de commercialisation des cartes postales 3D, sur des projets en cours...

J'ai participé à l'élaboration de dioramas, restauré certains d'entre-deux, j'ai été amenée à faire des propositions et à donner mon avis sur le design des cartes, à travailler sur Publisher (en japonais), à faire des courriers en français ou en anglais, à échanger avec les membres de l'entreprise sur la France, l'Europe, le monde, à réfléchir sur une commercialisation ou une implantation en France et plus précisément en Val-d'Oise et donc en Europe, à proposer des sorties culturelles qui ont été accueillies avec intérêt et enthousiasme (festival Setouchi d'art contemporain, villa Kujoyama, Bunraku...)...

Bien évidemment, au-delà de ces exemples d'activités, à travers les règles, mes échanges et partages avec les employées (elles sont toutes des femmes et au moins une 10aine sur une 15aine viennent de l'Université d'Arts d'Osaka) c'est aussi sur la vie de l'entreprise que j'ai appris... (Port de chaussons, pointages, participation au nettoyage, réunions) et sur la vie au Japon.

C'est ainsi que l'entreprise en quelque sorte rassurée et découvrant l'intérêt de prendre une stagiaire (qui plus est Française du Val d'Oise) s'est ouverte à cette possibilité et, en accord avec l'UPO, a accueilli alors une deuxième stagiaire, Kinji Catalano (de l'université de Cergy-Pontoise également) qui se destine à des études d'interprétariat français/japonais. Elle vint alors enrichir nos échanges, entre autres par ses compétences linguistiques. Nous avons travaillé ensemble par exemple sur un questionnaire d'enquête d'étude de marché et une traduction, adaptation de catalogue...

En ce qui concerne l'Université Préfectorale d'Osaka, j'y ai suivi des cours de Japonais Langue Etrangère (JLE), (d'ailleurs des membres de Cat-Remix sont venus rendre visite lors d'un de ces cours) et, forte de nos expériences lors de nos voyages d'études, j'eus l'idée d'y proposer de l'assistantat de FLE. Cette proposition a suscité l'intérêt de professeurs japonais de FLE et de Monsieur Terasako.

C'est ainsi que mon programme au Japon a pris forme et nous pourrions résumer :

- à l'UPO :
 - cours de Japonais Langue étrangère (3h00 par semaine)
 - assistantat de FLE (environ 3 heures/semaine)
 - participation à des manifestations promouvant les actions internationales de l'université
- stage chez Cat-Remix (20h00/semaine)
- programme « informel » : vie à Osaka et dans ses environs
- Colloque : *Plurilinguisme : l'enseignement du français en Asie de l'Est et dans le monde.*

Notons également qu'il fut très intéressant d'accueillir ou d'être accueillis par la commission du Val-d'Oise à Osaka en étant du côté de l'entreprise et de l'UPO, de ressentir ainsi la réceptivité et l'intérêt pour notre département et de pouvoir percevoir ainsi encore un peu mieux les dimensions de cette relation qui continue de se tisser entre le Japon et la France.

5) Mélanie CHEYMOL

Durant le voyage au Japon en mars 2010, j'étudiais à l'université de Cergy en Licence LLCE anglais, L3, mention complémentaire en FLE. J'ai obtenu ma licence en juin. Cette année, je suis assistante de français dans une école d'immersion française à Kansas City.

Je souhaitais continuer mes études en me dirigeant vers un Master FLE à Nanterre mais je vais sûrement choisir le Master enseignement en anglais.

Mon année aux Etats-Unis est la continuité de mon projet de travail et d'expériences (professionnelles et culturelles) à l'étranger. Je souhaite d'abord enseigner en France puis par la suite, continuer de voyager.

Le séjour au Japon m'a offert la possibilité de travailler avec Marie Michaux sur le *portfolio de compétences interculturelles*. Nous avons travaillé en particulier sur l'exemplaire destiné aux étudiants japonais en voyage à Paris. En plus de cela, nous avons pu découvrir d'autres versions de portfolio que je compte utiliser cette année pour rédiger un bilan/mémoire sur mon séjour aux Etats-Unis.

J'aimerais être capable de réfléchir sur mon rôle au sein de l'école et sur les compétences acquises au cours de l'année. Le "mémoire" que je vais rédiger concernera également toutes les découvertes personnelles que je classerai dans un dossier "culturel" car une des choses que j'ai apprises en travaillant sur le portfolio est la notion de "valorisation des compétences". Je compte donc mettre en valeur tout l'apport culturel accumulé durant l'année (culture découvertes dans ma famille d'accueil et dans d'autres familles, voyages, visites de musées durant mes voyages, expositions etc.).

Ce séjour est donc pour moi un moyen d'améliorer mon anglais et d'acquérir une expérience professionnelle. Cette année peut-être tant valorisée dans le milieu du FLE (car j'enseigne le français à des élèves américains) que pour mes études en anglais car en dehors de l'école, je passe beaucoup de temps avec des Américains et je parle donc anglais. Le voyage au Japon avait donc été très bénéfique au niveau du travail sur le portfolio et sur les visites culturelles. Je pense qu'il est important de garder une trace de sa mobilité et d'en faire ressortir des compétences nouvelles, c'est notamment un point important que le voyage au Japon et le travail sur le portfolio m'ont apporté.

6) Jihane BEN AISSA, Master 2 Edition et Communication, Stagiaire au CILFAC de septembre 2009 à septembre 2010 sur le Projet "Cultures croisées".

EXTRAITS DU RAPPORT DE STAGE DE JIHANE BEN AISSA

Remerciements

Je remercie **Muriel MOLINIE**, Maître de conférences, sociolinguiste et directrice du département du CILFAC, de m'avoir ouvert les portes de son département pour que je puisse effectuer mon stage dans les meilleures conditions possibles.

Je remercie **Joanna NOWICKI**, Directrice du Master IEC de m'avoir mis en contact avec Mme MOLINIE et d'avoir pensé à moi pour le projet « Cultures Croisées ».

Je remercie également **Noriko INOMATA**, editrice et traductrice nous ayant accompagnés lors du voyage d'étude à Osaka en Mars 2010, pour avoir pris le temps de discuter avec moi du statut des maisons d'édition au Japon et pour m'avoir donné une liste de contacts dans ce milieu.

Introduction

Mon stage (au Centre International en Langue Française et Action Culturelle) s'inscrit dans une formation universitaire (à savoir : un Master II « Ingénierie éditoriale et communication » à l'Université de Cergy-Pontoise)

Il m'a permis d'accentuer un goût prononcé pour les métiers du livre, déjà présent ; et m'a permis dans un même temps d'évaluer le statut des maisons d'édition au Japon et d'envisager dans un futur proche un poste dans une de ces maisons d'édition ou dans un service culturel à l'ambassade.

L'édition apparaît souvent comme un milieu réputé difficile, fermé, peu rentable où la concurrence est déjà nombreuse, néanmoins, il reste un secteur très intéressant et très enrichissant où les innovations sont souvent nombreuses. Ce stage s'inscrit dans une dimension internationale que m'a permis de découvrir ce Master IEC.

Ce stage au CILFAC me permettra, comme on le verra par la suite, de toucher du doigt deux secteurs à la fois complémentaires mais tout aussi différents, à savoir : la communication et l'édition, ou plus précisément la communication dans le monde de l'édition.

❖ Les problématiques qui se posent ici sont les suivantes :

- ✓ Comment deux composants, n'appartenant ni au même secteur, ni à la même discipline (en apparence), peuvent arriver à cohabiter ensemble ?
- ✓ Comment l'édition utilise-t-elle les vecteurs de communication pour se développer ?
- ✓ Comment appréhender le milieu de l'édition au Japon quand on n'a pas toutes les clés en main (communication et ouverture à l'international)



Les missions.

- ✓ **Maquetter et rafraîchir les visuels des portfolios étudiants.**
- ✓ **Maquetter le livre *Démarches Portfolio*, commandé par le CILFAC.**
- ✓ **Créer le logo du département du CILFAC**
- ✓ **Participer au voyage d'étude à Osaka en Mars 2010.**

Le stage au CILFAC m'aura permis de passer une semaine au Japon et de participer à des conférences et des ateliers. Une semaine placée sous le signe de l'ouverture à l'international, autant par les rencontres avec les conférenciers que par les visites culturelles qui nous auront été accordées de faire.

- **Les conférences à l'UPO** : Programmées le Jeudi 25 Mars 2010, les conférences à l'Université Préfectorale d'Osaka (UPO) auront été le lieu de rencontres entre étudiants et professeurs, ainsi qu'un lieu d'échange entre UPO/UCP. Une ouverture à l'international probante car les conférences auront été faites en français et en anglais puis traduites en japonais.

Programme et intitulés des conférences

- **M. TERASAKO** (Vice président chargé des relations internationales, administrateur) : Présentation.
- **K. OTSUKA** (UFR de technologie) : « *Education Program on Environmental Activity in Ha Long Bay* ».
- **H. TSUJI** (UFR de technologie) : « *From P2P to S2S, and more...* »

- **M-F PUNGIER** (UFR des sciences et des Arts Libéraux): « Langues et mobilité étudiante internationale: à propos de l'endroit et de l'envers d'une relation obligée ».
- **M.MOLINIE** (Directrice du CILFAC, Université de Cergy-Pontoise): « Mobilité France-Japon : trajectoires interculturelles, compétences professionnelles, ouverture de champs d'action internationaux ».

Le travail demandé lors de cette journée (j'entends ici ma contribution aux conférences) aura été de prendre des notes sur les conférences puis d'avoir réalisé en amont le Powerpoint pour que M. MOLINIE puisse présenter le projet Portfolio.

Le travail de l'équipe: Prises de notes pour alimenter les articles du site web Pierre MOUTON, Ouaffa BOUKHARI ; prise de photos (portraits des intervenants pour le site web) : Marie MICHAUX ; Prise de la vidéo : Carole ETHEVE. Informations centralisées par moi-même (conceptrice et coordinatrice du site web).

- **Les ateliers RPK à l'Alliance française** : Programmés le Vendredi 26 et Samedi 27 Mars 2010, (+ d'infos, cf. annexes).

Quelques exemples, des ateliers auxquels j'ai assistés durant ces deux journées :

Le vendredi 26 mars

- **FUJIHIRA Sylvie** : « Les DOM-TOM dans les méthodes de français ».
- **VANNIEU Bruno** : « Utiliser la technologie pour enseigner la communication à l'université ».

Le samedi 27 mars

- **Muriel MOLINIE** : « Développement de compétences (communicationnelles, réflexives, interculturelles) dans la mobilité entre France et Japon : quels maillages avec l'insertion professionnel ?

- **Les contacts** :

Ces ateliers auront été sources de nombreuses rencontres, notamment :

- **Maxime PIERRE** : Attaché de coopération Linguistique (Tokyo).
- **Elisabeth MANS** : Volontaire internationale.
- **Noriko INOMATA** : Editrice.
- **Hervé ADAMI** : Maître de conférences.
- **Gaël CREPIEUX** : Professeur coordinateur (Institut franco-japonais de Tokyo).
- **Gilles FERNANDEZ** : Professeur de français (Alliance française, Institut, Université de Kyoto).

- **Ayana FUENTES** : Chargée de mission (Centre franco-japonais, Alliance française).
- **Les visites culturelles** : Le travail ne fait pas tout pour une bonne ouverture à l'international, les visites culturelles y sont aussi pour quelque chose. Le Japon est un pays extrêmement codifié, et le meilleur moyen de l'appréhender est de s'immerger totalement dans la culture en visitant les villes, en rencontrant les japonais, etc.

✿ 1ère visite ✿

Osaka : Mercredi 24 Mars 2010, Spectacle de SUMO, château d'Osaka, quartier UMEDA.

✿ 2ème visite ✿

Nara : Dimanche 28 Mars 2010, Temple Kofuku-ji, jardin Isui-en.

✿ 3ème visite ✿

Kyoto : Lundi 29 Mars 2010, Choraku-ji Temple, Ginkakuji Temple, quartier GION (quartier des *Geisha*)

✿ 4ème visite ✿

Kobe : Mardi 30 Mars 2010, Château Himeji.

- **La répartition des tâches pour le site web** : L'équipe étudiante qui a effectué le voyage d'étude à Osaka (Mars 2010) comptait 8 membres, des tâches précises étaient attribuées à chaque individu dans le but d'alimenter le site web du CCIE.
 - **BEN AISSA Jihane** : (Master 2 IEC) Création du logo CILFAC, création de logo CCIE, conceptrice et coordinatrice du site web CCIE, maquettage des portfolios et travail des visuels externes et internes, interview de J. NOWICKI.
 - **BOUKHARI Ouaffa** : (Master 2 Didactique Des Langues Etrangères, mention FLE) Travail sur le portfolio, rédaction de billets pour le site, journal de bord, travail sur un portfolio de compétences enseignant
 - **CHEYMOL Mélanie** : (LLCE 3 Anglais, mention FLE) Travail sur les portfolios étudiants japonais.
 - **ETHEVE Carole** : (FLE) Participation au travail sur le portfolio, prise des vidéos des conférences.
 - **LEBDIRI Karima** : (Doctorat UFR études anglo-américaines. Thèse en didactique 4eme année) Interviews de M. MOTRO, M. HASIMOTO, M. ROBERT.
 - **MICHAUX Marie** : Travail sur les portfolios étudiants japonais, prise de photos pour le site.
 - **MOUTON Pierre** : (Master 1 Lettres) Rédaction de billets pour le site, prise de photos pour le site.
 - **PATEL Raymond** : (Master 1 Enjeux Internationaux) Rédaction d'un questionnaire sur les entreprises japonaises du Val d'Oise.
 - **VICARD Morgane** : (Master 1 sciences de l'environnement) Interview M. DIEP.

✓ **Créer le logo du projet « Cultures Croisées et Insertion dans l'emploi ».**

Propositions



1



2



3



4

- **Signification :**

« Longer le chemin des philosophes et découvrir la beauté des cerisiers qui s'épanouissent vers le monde extérieur invitent à la méditation et nous poussent à réfléchir à l'importance de vivre en harmonie avec la nature. Ces arbres en fleurs appelés sakura en japonais, font écho à la double signification du verbe blossom en anglais qui signifie à la fois, bourgeonner et épanouissement intérieur. Faire l'expérience de l'altérité grâce à la mobilité offre la possibilité de vivre ce double enrichissement. Aller à la rencontre d'une culture différente nous amène à réfléchir à notre propre culture, notre système de penser qui prend une autre dimension et nous donne envie d'ouvrir d'autres fenêtres, de pousser d'autres portes. »

Karima LEBDIRI.

Version retenue :



Pantone 201

✓ **Créer le site web du projet CCIE.**

- **Fond** : Un site web dédié au projet « Cultures croisées et Insertion dans l'Emploi », qui le présente et le met en avant. Il assure ainsi sa pérennité ainsi que sa visibilité au sein de l'UCP, du CILFAC mais aussi à l'international.
- **Forme** : Site web effectué sous Joomla, hébergeur : OVH.
- **Présentation devant le Conseil général du Val d'Oise** : Réunion du Mardi 04 Mai 2010, devants les représentants du Conseil général du Val d'Oise :
 - **Raphaële MAKOWIECKI**, Direction de la Jeunesse et de la Prévention, Conseil général du Val d'Oise.
 - **Aurélien MICONI**, Chargé de mission Europe, Conseil général du Val d'Oise.
 - **Viviane VALLOIS**, Responsable de la Mission des Affaires européennes et internationales, Conseil général du Val d'Oise.
 - **J-F. BENON**, Directeur Général du Comité d'Expansion Economique du Val d'Oise (CEEVO).

Adresse du site : <http://culturescroisees.fr/>

A. Le bilan.

Ce que je retiens de ce stage, c'est qu'il m'aura ouvert une porte sur le milieu parfois difficile du monde de l'édition, où il faut savoir gérer son temps et sa productivité : remettre en un temps donné le travail demandé dans un temps imparti ; savoir trier les données et ne garder que le nécessaire, connaître les codes spécifiques du monde de l'édition (jargon, termes spécifiques, etc.).

Il m'aura permis de me plonger dans le monde universitaire à proprement parler, et m'aura demandé une adaptabilité à l'international.

Ce stage m'aura également donné l'occasion d'utiliser les programmes vus en cours (*Indesign, Photoshop et Illustrator*), et d'approfondir leur maniement.

Cette approche pratique de l'informatique est véritablement nécessaire et bien entendu plus qu'utile si l'on se destine à travailler dans le domaine éditorial.

La création du site web <http://culturescroisees.fr/> aura été pour moi un travail extrêmement enrichissant et très inattendu, à la fois complexe et chronophage.

La possibilité qui m'a été offerte de réaliser entièrement le travail sur les visuels (portfolios, livre, logo, site web, etc.), m'aura permis d'exploiter mes connaissances et compétences artistiques dans le domaine graphique.

L'ouverture à l'international peut apparaître comme un chapitre à part entière dans ce stage. Communiquer dans un certain domaine avec une culture (japonaise) qu'on ne connaît qu'un tout petit peu, est à la fois difficile et enrichissant.

Lors de ce stage, j'ai pu effectuer des contacts dans plusieurs milieux, tels que :

- Hakusuisha : Maison d'édition à Osaka.
- Ômeisha : Maison d'édition à Osaka.
- Kurashiki Ehon Kan : Maison d'édition dirigée par Noriko INOMATA.
- Une maison d'édition à Tokyo.
- L'Alliance française au Japon à Osaka, Sendai, Tokyo, Fukuoka.
- L'Institut franco-japonais du Kansai à Kyoto.
- L'Athénée Français à Yokohama.
- L'Ambassade française au Japon à Osaka, service presse et service culturel.
- L'Université préfectoral d'Osaka, par l'intermédiaire de Marie-Françoise PUNGIER et Masahiro TERASAKO.
- Le Conseil général du Val-d'Oise, par l'intermédiaire de M. YONEDA.

Je suis restée en contact avec certaines de ces personnes, ce qui me permet de tisser mon propre réseaux de professionnels, et de me projeter vers un futur poste dans une maison d'édition ou dans un service (culturel, presse, communication) à l'ambassade.

Conclusion

Le stage est un atout pour répondre à nos futures offres d'emploi, il n'existe pas partout à l'étranger. J'ai voulu, par exemple, postuler dans une maison d'édition japonaise en tant que « stagiaire », mais la notion de stage à proprement parler n'existe pas au Japon. Cette ouverture à l'international est un réel avantage dans l'insertion professionnelle et me permettra d'appréhender au mieux les offres d'emploi à l'étranger.

3° Partie

**Etudes réalisées par les étudiants
afin d'évaluer leurs possibilités
d'insertion dans les entreprises du
Val d'Oise**

1ère étude :

une enquête de R. Patel (25 février 2010)

Introduction

Je me nomme Raymond Patel, ancien étudiant en LEA Anglais Japonais, je suis actuellement en Master Enjeux Internationaux à l'Université de Cergy Pontoise.

Je participe à une recherche, avec Mme Muriel Molinié qui est directrice du Centre International de Langue Française et d'Action Culturelle à l'Université de Cergy-Pontoise et chef du projet mené entre Cergy-Pontoise et Osaka, sur le thème "**De l'intérêt des cultures croisées pour l'insertion dans l'emploi**" (2008-2010).

Étant subventionné par le Conseil Général du Val d'Oise, nous avons obtenu par le Comité d'Expansion Économique du Val d'Oise des coordonnées d'entreprise Japonaise et d'entreprise en relation avec le Japon. Afin de mener à bien notre projet j'ai contacté les entreprises listées par téléphone et email.

Cette partie de notre projet doit nous aider à mettre en parallèle les entreprises Japonaises ou ayant des relations avec le Japon en Val d'Oise avec les filières dispensées à l'Université de Cergy Pontoise.

De plus, elle nous permettra de répondre à un certain nombre de questions concernant les débouchés des diplômés dispensés à l'UCP mais aussi celle des études japonaises.

Listes d'entreprises

Le sujet de notre projet étant essentiellement centré autour du Japon, je me suis permis de contacter Mr Jean-François BENON, Directeur Général du Comité d'Expansion Économique du Val d'Oise.

Je lui ai envoyé une requête afin d'obtenir les listes d'entreprises sans frais avec la condition suivante: "entreprises Japonaise et entreprises en relation avec le Japon dans le Val d'Oise" et la possibilité de recevoir ce fichier au format Excel (.xls) sur mon adresse email. Quelques jours après mon email, Mr Benon m'a répondu favorablement. Voici un aperçu des entreprises avec lesquels je suis entré en contact :

CHÂTEAU DE VIGNY, SANDEN AUTOMOTIVE FRANCE, AESC, THREE BOND EUROPE, DAIHATSU France, SUBARU FRANCE, TOBLER, TAKASAGO EUROPE PERFUMERY LABORATORY, MAXELL, IHI CHARGING SYSTEMS INTERNATIONAL, DAITO, KASEI EUROPE, YUSEN AIR ET SEA SERVICE France, NINTENDO FRANCE, NIPPON EXPRESS FRANCE, SONY ERICSSON MOBILE COMMUNICATIONS France, YAMATO TRANSPORT EUROPE BV, PENTAX FRANCE, AMADA EUROPE, DNP PHOTO IMAGING EUROPE, AISIN EUROPE, FUJI PACKAGING MACHINES, NITTO FRANCE, BANDAI FRANCE, MITSUBISHI MOTORS FRANCE, KOYO FRANCE, NMB MINEBEA, "K" LINE LOGISTICS France, KUBOTA EUROPE, MITUTOYO FRANCE, AUTOBACS FRANCE, JAPAN AIR LINES (SERVICE FRET), PROMISE EUROPE, BROTHER FRANCE, PASCAL ENGINEERING FRANCE, PIONEER FRANCE, SANYO DENKI EUROPE, KINTETSU WORLD EXPRESS, ALL

NIPPON AIRWAYS CARGO (ANA), YAMAHA MOTOR FRANCE, USHIO FRANCE, KYB FRANCE, ELBEX FRANCE, LABORATOIRES DECLEOR, YUASA BATTERIES FRANCE, AMADA SA, SHARP ELECTRONICS FRANCE, ALPINE ELECTRONICS FRANCE, SYSMEX FRANCE, AKEBONO EUROPE, EFOPC, TAKEUCHI France, MORI SEIKI France...

Contacts par téléphone et email

Étant pressé par le temps, j'ai dans un premier temps envoyé par email, en Anglais et en Français, ma demande de participation au projet aux entreprises listées. Puis, je les ai relancées par téléphone depuis mon domicile.

Les questions posées ont été les suivantes.

- Avez vous déjà accepté de prendre en stage des étudiants de l'Université de Cergy Pontoise ?
- Si tel est le cas ces stages ont il débouchés sur des contrats ? De quels types ?
- Recrutez-vous des travailleurs Français ou Japonais dans vos branches, filiales,(etc) Japonaises ?
- Si oui, selon quels critères, à quels postes ?
- Que recherchez-vous en engageant des Japonais ou de Français dans votre entreprise (compétences attendues) ? Accordez vous beaucoup d'importance aux expériences acquise à l'étranger ?
- Existe-t-il des difficultés 'd'intégration' dans vos branches, si oui lesquelles et comment les résolvez-vous ?
- Existe-t-il des différences dans l'exécution des tâches entre les Français et les Japonais qui travaillent au sein d'une même entreprise, quelles sont donc ces différences culturelles ? Ces différences sont-elles un frein au bon fonctionnement de l'entreprise ?

Chaque participants était informé du caractère anonyme de leurs réponses et les personnes non disponibles avaient la possibilité de me rappeler à mon domicile au 01 30 38 55 63 ou sur mon portable au 06 61 06 04 67 avant le 25 février 2010.

Résultats et chiffres:

Sur 146 entreprises, j'en ai contacté 92 par téléphone et par email:

- 1 entreprise m'a recontacté par téléphone
- 1 entreprise m'a répondu par email
- 2 entreprises m'ont répondu ne pas avoir de relation avec les Japonais
- 44 entreprises ont lu mes e-mails (confirmation de lecture)
- 22 entreprises n'ont pas lus mes e-mails (confirmation de non-lecture)
- 70 entreprises m'ont demandé de leur renvoyer mes e mails
- 30 entreprises n'ont pu me répondre car le responsable était nouveau ou en vacance
- 82 entreprises n'avaient pas les bonnes coordonnées téléphoniques et/ou emails.

La plus grosse difficulté à été de remettre à jour le fichier reçu du CEEVO car soit les coordonnées de contacts étaient erronées, soit la personne à contacter n'était plus en poste.

Concernant la seule entreprise m'ayant répondu par email, on voit très bien, par les réponses fermées, le manque d'implication dans l'enquête. Voici une copie du courrier

Monsieur,

Avez vous déjà accepté de prendre en stage des étudiants de l'Université de Cergy Pontoise ? **NON**

Si tel est le cas ces stages ont il débouchés sur des contrats ? De quels types ?

Recrutez-vous des travailleurs Français dans vos branches, filiales, (etc) Japonaises ? **NON**

Si oui, selon quels critères, à quels postes ?

Que recherchez-vous en engageant des Français dans votre entreprise (compétences attendues) ? Accordez vous beaucoup d'importance aux expériences acquise à l'étranger ? **OUI**

Existe-t-il des difficultés 'd'intégration', si oui lesquelles et comment les résolvez-vous ? **NON**

Existe-t-il des différences dans l'exécution des tâches entre les Français et les Japonais qui travaillent au sein d'une même entreprise, quelles sont donc ces différences culturelles ? Ces différences sont-elles un frein au bon fonctionnement de l'entreprise ? **NON. Cela dépend de la personne mais en générale NON**

Cordialement

Frédéric MULLER (フレッド ムラー)

General affairs and After sales Manager Environment and Quality Control L & E Home Sewing Division

f.muller@fr.aisin-europe.com

Tel: +33 1 30 37 14 64

Fax: +33 1 30 37 60 08

Concernant la seule entreprise, Elbex France, m'ayant recontacté par téléphone, il en est ressorti quelques éléments. Notamment le fait que mon interlocuteur avait été embauché en contrat d'apprentissage avant que cela débouche sur un CDI. Les stages sont par contre moins appréciés par l'entreprise qui cherche plus des personnes sur de longues durées.

De plus, mon interlocuteur m'a fait part de ses problèmes de communication avec la maison mère particulièrement lorsque des documentations étaient requises mais avaient déjà été reçues. Le contact de la maison mère, ne se cachait pas de préciser que les documents avaient déjà été envoyés en précisant la date et l'heure avec un ton je cite « un peu dur ». Peut être s'agit il ici aussi d'un problème récurrent à cette entreprise.

Mon interlocuteur m'a aussi fait remarquer que ce problème avait aussi été ressenti lors d'une collaboration avec les employés de la filiale Taiwanaise de l'entreprise.

A noter, **qu'aucun japonisant n'est employé dans cette entreprise car tous les documents sont édités en Anglais et sont ensuite traduit en Français.**

Conclusion

Vu le nombre insuffisant de participation, il est impératif de continuer l'enquête afin d'obtenir des résultats sur lesquelles on puisse appuyer un discours et une analyse.

Deuxième étude : une enquête de Karima lebdiri

**TROIS ENTRETIENS MENES AUPRÈS D'ENTREPRENEURS
DU VAL D'OISE TRAVAILLANT EN LIEN AVEC LE JAPON**

**Michel Motro, ancien Président de la société japonaise *NEC Computers* et
actuellement, professeur de marketing et responsable bénévole du festival du film
japonais,**

Patrick Robert de la société SYRTEM

**Hiroshi Hashimoto, consultant français, d'origine japonaise,
installé dans le Val d'Oise.**

1) Synthèse des entretiens

Travailler avec le Japon nécessite de **développer des compétences interpersonnelles et intrapersonnelles qu'il convient de développer à l'université et tout au long de sa carrière.**

Les compétences interpersonnelles (ou relationnelles) s'avèrent nécessaires afin d'interagir avec l'autre. Ce type de compétence permet de mieux comprendre la personnalité des collègues avec qui vous allez travailler. Ces compétences peuvent être développée au Japon lors de la 1ère année où vous êtes chargé "**d'apporter le café et faire des photocopies**" si l'on s'en tient au propos de M. Hashimoto sur cette expérience et la nécessité d'observer l'autre afin de mieux le comprendre.

La compétence intrapersonnelle est le fait d'être en capacité de porter un regard réflexif sur soi même. Il s'agit d'une **compétence clef** puisqu'on sein de l'entreprise vous allez devoir faire vos preuves afin, pour reprendre les termes de M. Hashimoto de pouvoir dire 'je pense que'. Les qualités requises sont la patience et le respect de la hiérarchie.

Les deux personnes françaises interviewées ont le sentiment que les Japonais pensent qu'il existe chez les Français une 'forme de brutalité'. Ainsi, M. Motro a besoin d'une traductrice pour qu'elle 'adoucissent ses propos'.

Cette forme de brutalité se manifeste peut-être au niveau de la langue et des mots utilisés qui peuvent être parfois trop fermes ou trop directifs. Ce qui est intéressant pour l'expérience concernant les Français, c'est l'idée de **passer culturel**.

Messieurs MOTRO et ROBERT ont tout deux rencontré des Japonais vivant en France qui leur ont fait **prendre conscience des différences culturelles entre les Français et les Japonais, ce qui s'est confirmé ensuite par leurs expériences.**

Lors des entretiens avec M. Motro et M. Robert, une expression commune a été utilisée, l'idée que les Japonais 'ne veulent pas perdre la face'. Cette image qu'ont les Français explique ce besoin de maturation et d'analyse qui demande du temps avant de lancer tout projet. Pour les Français, cela est perçu comme une lenteur alors que du point de vue japonais, ce n'est pas une question de lenteur mais plutôt de maturation afin de ne prendre aucun risque.

En ce qui concerne le développement de la mobilité tournée vers le Japon, passer par le V.I.E (Volontariat International en Entreprise) semble très judicieux. Pour les jeunes diplômés **spécialisés dans un domaine très technique, postuler directement au sein des entreprises japonaises est possible. Pour les autres, avoir recours aux services du Volontariat international en entreprise peut être une première expérience qui permettra de se créer un « réseau de confiance »** qui débouchera sur un autre poste. Le VIE est placé sous tutelle de l'Ambassade de France. Il ne s'agit pas de bénévolat puisque les jeunes diplômés perçoivent mensuellement une indemnité forfaitaire variable suivant le pays d'affectation mais cette indemnité est indépendante du niveau de qualification. Il peut s'agir d'une première expérience qui servira de tremplin pour intégrer une autre entreprise. Le VIE propose par exemple des postes de chef de projet chez Bouygues Telecom ou chez l'Oréal. Il existe également des postes de chargé de mission dans le domaine du tourisme.

Pour ceux qui souhaitent enseigner le français langue étrangère, il existe de nombreux établissements privés auprès desquels il est possible de postuler directement. Une fois la candidature acceptée, il faut **faire ses preuves** car les enseignants sont tenus à des résultats s'ils souhaitent conserver leur poste.

2) Transcriptions

A) Rencontre avec M. Michel Motro

Ancien Président d'une société japonaise NEC Computers. Actuellement, professeur de marketing et responsable bénévole du festival du film japonais.

Vous dirigez le festival du film japonais, comment avez-vous été amené à mettre en place ce projet ?

Avant de vous parler de ce festival, je souhaiterais revenir sur mon expérience professionnelle qui m'a amené à travailler au Japon. J'ai été contacté pour être président d'une société japonaise NEC Computers et c'est à travers cette expérience que j'ai découvert le Japon.

Pouvez-vous me donner des informations sur NEC Computers, je n'en ai jamais entendu parler.

NEC Computers est une filiale du groupe japonais NEC Corporation qui propose une offre de solutions informatiques. C'est l'un des leaders mondiaux dans le domaine de l'informatique.

Que pouvez-vous me dire de cette expérience ?

Je vais commencer par vous dire quelles sont les différences fondamentales entre le système japonais et français. Au sein d'une entreprise la 1^{ère} année, un employé est chargé de faire des photocopies et d'apporter le café ou le thé. **L'apprentissage est plus long. Les Japonais acceptent cette 1^{ère} étape. Il s'agit d'un code partagé.**

Connaissez-vous les raisons pour lesquelles, on leur demande d'effectuer ces « tâches » ? S'agit-il d'un test ?

Non, je ne sais pas, c'est ainsi, quel que soit le parcours universitaire et les qualités de la personne. C'est une étape acceptée qui fait partie des codes de l'entreprise.

Au sein d'une entreprise japonaise, il peut y avoir des discussions très virulentes lorsqu'il y a une décision à prendre. Mais lorsqu'une décision est prise par un supérieur hiérarchique, elle est acceptée et il est impossible d'y revenir quel que soit son point de vue. Même si la décision qui a été prise, s'avère être la mauvaise, l'équipe toute entière assume.

Est-ce qu'ils reviennent ensuite sur ce choix et en discutent ensemble ?

Non, il faut savoir que les Japonais n'aiment pas « perdre la face ». En discuter reviendrait à admettre qu'un mauvais choix a été pris, c'est donc impossible. Ils tiendront compte de cette expérience dans les choix futurs mais ne diront jamais nous sommes trompés.

Au sein d'une entreprise, les japonais ne diront jamais oui ou non. Ils ne s'engagent jamais tout de suite. Il y a un long processus de réflexion. Il faut toujours avoir en tête cette idée de ne pas perdre la face. Avant toute décision, il faut d'abord montrer ses connaissances. Il ya alors des échanges, une communication au sein d'une équipe, il y a ensuite un long temps de maturation.

Qu'entendez-vous par maturation ?

Comme je vous l'ai déjà dit cette volonté de ne pas perdre la face demande un temps de maturation pour éviter l'échec. Pour nous français cela représente un handicap puisque se pose le problème de la lenteur dans les négociations.

Les présidents d'une entreprise ne négocient jamais directement entre eux. Les présidents adjoints discutent avec les présidents adjoints des autres entreprises et les présidents de différentes entreprises ne rentrent en contact que lorsqu'ils se sont mis d'accord.

Pensez-vous qu'un jeune français qui vient de finir ses études peut postuler dans une entreprise japonaise ? Quelles sont ses chances d'obtenir une réponse favorable ?

Je pense **qu'il est préférable de postuler dans une entreprise française qui a des filiales au Japon.** Il faut également avoir conscience que les loyers sont très chers et lorsque vous débutez dans une entreprise, les salaires sont bas et c'est ensuite à vous de faire vos preuves et de montrer vos savoirs et savoirs faire afin d'évoluer au sein de l'entreprise.

Une autre possibilité qui me semble plus judicieuse serait de passer par le VIE **Volontariat international en Entreprise.** Il s'agit d'un échange dans un cadre cautionné par l'état qui encourage et favorise la mobilité. Cependant il faut **maitriser un minimum de japonais** et bien parler anglais pour avoir toutes les chances de son côté.

Les chances d'obtenir un poste sont-elles les mêmes pour les femmes et les hommes ?

Il est très difficile pour les jeunes femmes diplômées d'obtenir un poste en postulant directement auprès d'entreprises japonaises. C'est la raisons pour laquelle, il est préférable de passer par le VIE. En postulant directement auprès des entreprises japonaises, les chances d'obtenir un poste sont minimales. Le rôle de la femme dans la société japonaise reste très traditionnel. Les femmes restent généralement à la maison après un congé maternité. **Et il serait très difficile pour un chef d'entreprise de collaborer directement avec une femme. Les mentalités sont en train de changer mais il faut encore du temps. Il existe très peu de femmes chefs d'entreprise au Japon.**

Avez-vous découvert ces codes culturels propres au Japon sur le tas ?

Non. J'ai d'abord rencontré des japonais qui vivent en France qui m'ont parlé de leur pays et des codes culturels à respecter.

Pouvez-vous me parler maintenant du rôle que vous avez dans le cadre du festival du cinéma japonais ?

Mon objectif est de faire connaître de jeunes réalisateurs japonais au public français. Nous sommes actuellement dix bénévoles. Le festival a lieu tous les ans au mois de novembre. Il s'agit de films sortis au Japon dans les 18 mois. Le comité est composé de japonais qui vivent à Paris et de français. Il y des négociations pour le choix des films. **Ma collaboratrice est japonaise et les négociations se font en japonais.**

Pourquoi avoir choisi le japonais pour ces négociations ?

Le rôle de la traductrice est d'une grande importance. **Elle adoucit mes propos. Il s'agit d'éviter des erreurs. Les Japonais ont peur des surprises.**

Où projetez-vous vos films ?

Nous projetons les films sélectionnés dans 27 salles en France et il y a 100 projections. Ce festival demande beaucoup de travail mais c'est une passion et nous sommes toujours **désireux de travailler avec des étudiants de l'Université de Cergy Pontoise.**

B) Rencontre avec M. Patrick Robert de la société SYRTEM

Pourriez-vous me parler de vos relations de travail avec vos partenaires japonais ?

Ce qu'il faut savoir dans un premier temps c'est que travailler avec les japonais se fait sur du long terme.

Qu'entendez-vous par long terme ?

Les Japonais ont besoin de **beaucoup de temps avant de prendre une décision. Ils analysent toutes les chances de réussite et ce qui pourrait également freiner cette réussite, ce qui demande beaucoup de temps. Ils ont besoin d'un long temps de réflexion avant de lancer un projet.**

Ce temps de réflexion est-il vraiment beaucoup plus long que celui que pourrait prendre une entreprise française ?

Oui. Les Japonais ne **souhaitent pas se mettre dans une situation embarrassante où ils pourraient perdre la face. Ce temps de réflexion est donc d'une grande importance pour eux. Ils ont besoin de preuves concrètes avant de passer à l'action et cela peut prendre parfois plusieurs années.**

*Quelles sont les **qualités relationnelles** nécessaires pour négocier avec eux ?*

Pour coopérer avec les Japonais, il faut être très patient. Il existe au sein des entreprises japonaises un respect de la hiérarchie et cela peut être parfois un frein à la création et rallonge le temps de réflexion. Il existe chez les français une forme de brutalité que l'on ne retrouve pas chez eux. Il faut donc faire preuve de beaucoup de finesse dans le relationnel. Nous **travaillons avec une traductrice japonaise quand cela est nécessaire, ce qui nous permet d'éviter toute forme de malentendu.**

Voyez-vous d'autres qualités indispensables ?

La notion **d'engagement** est très importante. Cela nous demande beaucoup d'exigence envers soi même et son travail.

Avez-vous découvert toutes ces subtilités au cours de votre expérience ?

J'ai appris à **développer ces compétences relationnelles au cours de mes différentes collaborations. Mais avant même de travailler avec le Japon, j'ai pris connaissances de ces différences culturelles par l'intermédiaire de japonais vivant en France.**

Vous ne communiquez jamais en anglais ?

Si bien entendu. Nous travaillons dans un domaine très technique et la langue utilisée est généralement l'anglais. Mais notre traductrice maîtrise ce langage très technique. Mais d'une manière générale dans le domaine technique pointu, les phrases sont plus courtes et laissent peu de place à d'éventuels problèmes de communication.

Avez-vous déjà reçu des candidatures de jeunes diplômés japonais ?

Non jamais. Mais ce serait très intéressant de pouvoir travailler avec des japonais au sein même de l'entreprise. Je serais également très curieux de savoir pourquoi il existe beaucoup plus d'entreprises qui travaillent avec le Japon dans le Val d'Oise que **d'entreprises françaises qui travaillent avec la France à Osaka.**

C) Rencontre avec M. Hiroshi Hashimoto.

M. Hashimoto a une expérience professionnelle très variée et il est actuellement consultant à son compte.

Vous êtes actuellement consultant. Pourriez-vous me dire en quoi consiste exactement votre travail ?

J'ai des activités et des demandes très variées. J'essaie **d'apporter mes connaissances et mon savoir faire auprès de gens qui font appel à moi pour les aider à lancer des projets tournés vers le Japon.** J'ai au cours de mes expériences créé un réseau de confiance au Japon qui me permet d'aider des gens à lancer leur projet.

Pourquoi ces personnes ne s'adressent-elles pas directement auprès des personnes concernées au Japon ?

Il faut savoir qu'au Japon, il existe un **respect de la hiérarchie que les gens respectent.** Moi, je peux leur **faire gagner du temps grâce à mon réseau de confiance en m'adressant directement à la personne en haut de l'échelle, ce qui serait impossible en s'adressant directement à une entreprise.**

J'ai rencontré une personne, M. Robert qui se demande pourquoi il existe plus de sociétés japonaises dans le Val D'Oise qu'à Osaka. Auriez-vous des éléments de réponses ?

Oui bien sûr. Je pense qu'il s'agit avant tout de raisons géographiques. Tout d'abord, le Val D'Oise est proche de Paris. Il y a ensuite l'aéroport Charles de Gaulle qui est à proximité. Il y a ensuite le Havre qui permet un acheminement des marchandises et pour finir, il y a le rôle important joué par le CEEVO qui fonctionne bien et favorise l'installation d'entreprise dans le Val D'Oise. A Osaka, il existe beaucoup de petites et moyennes entreprises. Les PME françaises et japonaises seraient alors en concurrence directe. Il y donc très peu d'intérêt de développer des entreprises de ce type à Osaka. **Il faudrait des entreprises qui ne soient pas en concurrence avec des entreprises françaises.**

Pour revenir à la mobilité des jeunes diplômés, pensez-vous qu'ils ont des chances d'obtenir un poste dans une entreprise japonaise ?

Je pense que c'est possible s'ils travaillent dans un domaine bien précis comme par exemple un ingénieur spécialisé. Mais il faut savoir qu'au Japon, la 1^{ère} année vous devez être au petit soin des différents employés en leur apportant le café.

Quel est à votre avis l'intérêt de commencer par là ?

Ce qu'il faut savoir, c'est que ce n'est pas du tout vécu comme une forme d'humiliation. L'objectif est **d'apprendre à observer et à connaître les différentes personnes avec lesquelles vous allez travailler. Apprendre à observer pour mieux comprendre comment fonctionnent les gens est une étape importante. En apprenant à les observer, vous serez un meilleur collaborateur au sein d'une équipe.** Il faut ensuite **faire ses preuves au sein de l'entreprise.** Une fois seulement ces deux étapes accomplies, vous pourrez au sein de l'entreprise dire 'je pense que'. La patience et le sens de l'observation sont deux qualités nécessaires.

Vous savez au Japon, j'ai commencé en bas de l'échelle. J'ai d'abord travaillé dur pour financer mes études. Pour entrer dans une université privée, les frais sont exorbitants. Les parents mettent des sous de côté dès la naissance de l'enfant pour lui permettre d'entrer dans une école privée de qualité. C'est la raison pour laquelle, les japonais ne font pas beaucoup d'enfants. Ensuite quand j'étais étudiant, j'ai dû travailler dur pour financer mes études. Il existe bien entendu des établissements publics mais pour entrer dans une entreprise, ils regarderont votre parcours et **le lieu où vous avez fait vos études est déterminant.**

Ma fille fait ses études à Dauphine et je veux lui apprendre le goût de l'effort. Quand on me demande, par exemple, d'intervenir auprès d'une entreprise pour un retard de commande. Je dois motiver les employés. Je ne leur dis rien. Je leur montre comment je travaille et à quel rythme il faut travailler. Ils finissent très vite par prendre exemple sur moi. Ma fille travaille de temps en temps avec moi pendant les vacances et elle commence comme ouvrier. Je veux qu'elle apprenne à se débrouiller, à observer. Ces expériences lui serviront dans le monde du travail.

C'est effectivement très différent de notre système français.

Je pense qu'il ne faut pas comparer sinon on ne s'en sort plus. Et il y a à mon avis aucun intérêt à comparer des systèmes qui ont des codes culturels différents. Moi quand je suis arrivé en France, j'ai d'abord observé pour mieux comprendre et non comparer.

Seriez-vous prêt à collaborer avec nous pour placer des jeunes diplômés dans des entreprises japonaises ?

C'est très difficile. Honnêtement, je travaille avec des personnes qui me font confiance et je ne peux en aucun cas les décevoir. Il faudrait pour cela que je connaisse parfaitement la personne que je vais recommander, ce qui demanderait beaucoup de temps.

Troisième étude

un entretien mené par Carole ETHEVE

le 12 avril 2010

avec M. DEVAL,

Responsable culturel à l'Abbaye de Royaumont

« De l'intérêt des cultures croisées et de la mobilité (France-Japon)
pour l'insertion professionnelle »

Il y a deux volets de questions : la politique d'embauche (critères, compétences recherchées...) et des questions concernant votre parcours.

Les **embauches sont centralisées** au sein de Royaumont... Mais si vous avez envie d'avoir effectivement une vision de la politique de recrutement de Royaumont il faut que vous preniez contact avec la personne qui est en charge des **ressources humaines**.

Et ensuite c'est subdivisé en plusieurs « services » ?

Oui, les **programmes artistiques** et par ailleurs il y a d'**autres services** « séminaires et réception » pour organiser toute la fonction hôtellerie de Royaumont soit destinée à des artistes ou à des clients.

Et les **programmes artistiques** qui sont quand même la **raison d'être** de Royaumont, il y a :

- un gros programme classico-contemporain
- **un programme sur la « mixité des cultures » dont je m'occupe**
- et un programme « chorégraphie »

Comment vous travaillez par exemple ? (organisation humaine, contenu du programme, comment il prend forme...).

On va peut-être partir du contenu. Ce que j'ai mis en place ici depuis une dizaine d'années, c'est effectivement un **programme qui part de la mixité des cultures aujourd'hui comme conséquence de la mondialisation** et qui propose justement de concevoir et de mettre en œuvre des rencontres liées à cette mixité des cultures c'est-à-dire pourquoi est-ce qu'elles se mixent, pourquoi est-ce que des musiciens du monde entier ont envie de se rencontrer et de... interconnecter éventuellement leur(s) langage(s), que ce soit des gens de tradition orale, que ce soit des gens des musiques improvisées, du monde de la composition européenne et sa grande tradition écrite ; la mondialisation produit de la rencontre, produit de la mixité, produit de l'inter connexion ; ça de toute façon. C'est encore plus vrai aujourd'hui que ça ne l'était il y a dix ans, parce qu'il y a dix ans internet était balbutiant... et que maintenant, la circulation mondiale de **l'information est instantanée**. Un clic et un compositeur argentin en résidence à Royaumont peut envoyer l'œuvre qu'il est en train d'écrire ici à Tokyo ou à Buenos Aires voilà, à des gens très différents. Donc, qu'on le veuille ou non, ça s'interconnecte donc ça mixe. Maintenant tout n'est pas mixable et **l'articulation de cultures passe par**

l'articulation de langage(s) et passe aussi, parce que sinon à mon avis il n'y a pas art, par la réception des communautés ou des publics. **Donc ici, on organise la maturation de projets nés de la rencontre de cultures différentes et de leurs interconnexions.**

Alors il y a un exemple qui est très parlant auquel je me réfère souvent c'est « Le rythme de la parole » qui a été une grande aventure entre des musiciens iraniens, indiens et maliens menée par le percussionniste d'origine iranienne qui a imaginé une grammaire rythmique partant d'éléments de chaque culture, d'ailleurs des rythmes liés à la rythmique chacune des langues et on a tiré une création avec les musiciens partie prenante. Autre sujet **autres forces en présence** différentes... enfin, je peux donner un exemple par an, parce qu'il y a un gros projet par an : « du griot au slameur ». La parole rythmique peut être un langage commun entre des gens de tradition orale malienne griot, des musiciens de tradition orale malienne et des slameurs maliens et des slameurs français. Parce que la parole rythmique, la projection de la parole rythmée saccadée finalement crée un lien fort tout à fait supérieur à toutes les barrières de l'histoire ou que la géographie peut mettre entre la France et le Mali, entre la France et le Maroc parce qu'on décline ce concept-là dans un programme qui va être présenté en avril et qui va s'appeler « du slam à l'Atlas » Voilà

D'où votre **voyage** aussi au Maroc

Voilà. Et alors on travaille sur ces dimensions où effectivement sont en présence des cultures diverses qui convergent dans une création **sous l'impulsion** de un ou plusieurs musiciens et d'artistes. Ce qui **est intéressant c'est que la mégalopole parisienne est maintenant constituée dans ses composantes culturelles par des cultures extraordinairement diverses.** Le Val d'Oise est un très bon exemple (Sarcelles où il y a une centaine de cultures, « d'ethnies » différentes...). Ça rentre en écho, **ça peut entrer en écho** immédiatement avec les maliens qui sont en Île-de-France « du slam à l'Atlas » ça peut rentrer en écho avec les berbères marocains qui sont en Ile-de-France.

Donc là vous parlez de la rencontre avec le public ?

Là on parle de la rencontre avec le public ou avec les musiciens, de la diaspora, présents en Ile-de-France et ça c'est très important ceux qui sont ici, connaissent ceux qui sont là bas, et ceux qui sont là-bas souvent font l'aller-retour entre ici et là bas. C'est ça la mondialisation c'est-à-dire plus personne n'est ancré, n'est territorialisé, sans bouger, **tout le monde bouge mais à des vitesses et à une fréquence différentes.**

En se raccrochant à une certaine culture ? Il y a une définition... ?

Certains se raccrochent à une culture dominante, dominante culturelle plutôt, d'autres sont « multiculturels », des « biculturels »...

Oui, tout dépend comment se définit la culture, c'est ça ? Est-ce que ça définit un individu ? Est-ce que c'est lié à un groupe ? À un style, à une histoire ?

Excellent sujet de thèse.

Alors aujourd'hui, quelque chose qui est clair pour moi : il y a un découplage entre territoire et culture, les cultures ne sont plus circonscrites à un seul territoire ou même à un territoire enfin, ça bouge, ça fuit, c'est poreux, ça migre.

Pourtant l'Abbaye de Royaumont c'est quand-même un lieu... qui fédère ?

De rencontre.

Voilà c'est ça qui rencontre. Le lieu n'est plus un lieu de, qui ancre, mais c'est un lieu de rencontre, qui inspire ? Non ? Quelle importance a pour vous ce lieu ? ... Enfin, moi j'y imagine une importance, je vous renvoie cette question.

2 façons d'y répondre :

La première c'est **qui définit un espace-temps** pour cette rencontre, transculturelle. Si vous prenez un musicien aujourd'hui, il est souvent, quand il va jouer, éclaté entre 3 ou 4 lieux (taxi, hôtel, restaurant, salle de répétition, salle du concert), ici y a un seul lieu où tout se passe. **Ici unité de temps de lieu et d'action, c'est extrêmement précieux, c'est là que tout d'à coup cette vitesse complètement frénétique de migration, ça se ralentit, ça décélère et sa vient se poser**, à Royaumont les musiciens, qui sont comme beaucoup de gens en tout cas des pays développés aujourd'hui à circuler dans le monde entier, eh bien tout à coup ça décélère, ça se pose, il y a un arrêt sur image et ils prennent le temps de respirer pendant une semaine, deux semaines, trois semaines, trois fois une semaine... Donc Royaumont comme lieu pensé aujourd'hui pour la création artistique et la formation artistique **définit un espace-temps propice, singulièrement propice à la création**. Et ce qui est assez intéressant, bon il y a des handicaps à Royaumont, c'est à la fois près de Paris et pas près et suffisamment loin pour être dans la nature, c'est à une heure suffisamment accessible tout en étant à, il faut encore une voiture pour arriver...

Donc un espace-temps qui permet la concentration, qui permet la paix et la tranquillité, **ça c'est extrêmement précieux**. Espace-temps parce qu'il y a un **espace unique et une durée**, continue, le temps des artistes n'est pas haché, donc ça concentre l'énergie **ça permet la rencontre des autres, des autres artistes, des autres qui sont sur tel et tel programme ou bien qui ne sont pas encore sur des programmes, des projets, des idées, l'idée va venir de la rencontre**.

Et puis, une autre façon de voir, **l'influence du lieu** c'est quand-même **l'architecture**. J'ai constaté en général que l'architecture est **inspirante** pour les artistes ; il y a une **multiplicité de lieux, c'est à échelle humaine** ; on retrouve des espaces **reliés à la nature**, à l'environnement, **les anciens diraient au cosmos** (le cloître est ouvert sur le ciel) c'est un lieu qui était orienté selon des définitions précises et qui enchaîne tout un tas de lieux qui sont **faits pour la vie en communauté**. En tout cas ici on continue à faire ce qu'ils faisaient au Moyen-âge **ça mange** (réfectoire), **ça dort** (il y a 45 chambres), **et c'est actif au même endroit** c'n'est plus les mêmes lieux, c'n'est plus les mêmes techniques, mais ça se fait au même endroit, et puis, la géométrie des lieux est quand-même très importante : des **petits lieux qui sont propices à l'entre soi**.

Il y a des lieux qui sont propices à la transmission vers la communauté de public donc il y a une panoplie de lieux qui fait qu'on se sent bien, c'est-à-dire que l'architecture abbatiale, monastériale, est une architecture qui est basée oui qui est une architecture sacrée mais qui est basée sur l'humain.

Tout ça a une influence sur l'ambiance générale et les déterminants d'une création possible. Voilà pour le lieu. J'ai jamais vu quelqu'un qui se soit plaint. Y a des gens parfois, ça les démange d'aller prendre un café, ils n'ont pas la ville à la porte, alors parfois, ça part certains soirs, on essaie d'éviter. Ça c'est la tentation de la ville ou la peur de se retrouver avec soi-même ; Y a pas de télé dans les chambres. Y a la télé, on peut la voir à l'auditorium, y a une démarche volontaire. On n'est pas dans son lit avec la télécommande.

Ça c'est intéressant pour le « croisement de culture » pour reprendre le terme qu'on utilise nous. Vous proposez un lieu où l'on peut se poser, un lieu commun...

Moi je crois beaucoup à cette notion (l'espace-temps). A un moment donné il faut que ça se solidifie effectivement dans un lieu et dans un temps, dans un espace-temps ; vous pouvez surfer sur internet toute la journée, brasser des milliers d'informations, mondialisées, il y a un moment où il y a cette aspiration-là : c'est tout le problème, il faut que ça s'incarne, que ça quitte la sphère du virtuel.

Et la dimension humaine ?

Pour moi elle est primordiale, sinon on est dans les simulacres et ça c'est une des grandes tentations, des grandes illusions notamment pour les générations de jeunes c'est-à-dire de penser faire quelque chose parce qu'on clique. Je fais circuler de l'information en cliquant, mais je n'agis pas. L'information est-elle la chose ? Le reflet de la chose est-t-il la chose ? Eh !

L'imprégnation n'est certainement pas la même, en direct.

Ça fait revenir à une **question qui est centrale, celle de l'adresse**. Qu'est-ce que j'adresse à ? Adresser, ce n'est pas adresser à tout le monde. Que les informations qui peuvent la composer à un certain stade circulent par e-mail instantanément très bien il faut faire avec cela, ceux qui ne veulent pas en tenir compte sont effectivement au sens propre des réactionnaires mais après : passer à faire...

faire ensemble, faire de l'autre ?

Faire ensemble, adresser. Je te dis quelque chose, tu me dis quelque chose, t'es pas pareil après m'avoir écouté et je ne suis pas pareil après t'avoir adressé quelque chose, si cela n'avait pas été. Alors que je peux être complètement pareil après avoir lu le 623^{ème} mail de la journée.

Et la production, c'est ce qui se trouve au milieu ? De l'un, de l'autre ?

Oui, ça articule le virtuel et le réel

et ça ouvre vers le public

Ça articule le virtuel et le réel à travers une transmission pour les autres qu'on peut appeler public. En vase clos ça serait autre chose ça serait très très valable mais ça serait du travail entre soi, de la création entre soi, un collectif de création, une formation, une école, un professeur pour les étudiants...

Voilà le processus

Maintenant, peut-être en ce qui concerne votre parcours ?

Ahh. J'ai fait sciences Po, droit etc. J'ai fait ensuite 12 ans d'industrie dans le Groupe Pechiney en tant que cadre supérieur. Pechiney c'était un grand groupe d'aluminium, gloire de l'industrie française qui a été diluée dans la mondialisation.

Qu'est-ce que vous faisiez, là ?

Moi j'étais directeur adjoint du marketing... négociation internationale de contrats etc. J'en suis parti parce que la culture me tarabustait trop. J'ai fait quelques rencontres essentielles, j'ai fondé une structure. J'avais **envie de faire**, j'ai fait, j'ai monté des opérations, beaucoup avec l'Espagne ; avec des gens libres, biens dans leur tête, pas cantonnés au ghetto de la musique contemporaine.

Petit à petit voilà, toute cette expérience s'est orientée... j'ai fait des missions pour les « Centres culturels de rencontre » c'est le réseau dont fait partie Royaumont qui est d'ailleurs à la tête de ce réseau-là (comment réutiliser des lieux historiques avec un projet culturel contemporain).

Et là, vous vous sentez bien, vous continuez dans ce poste ?

Je continue tant que je me sens bien, tant que Royaumont permet le développement d'idées un peu novatrices, un peu atypiques.

Ca vous laisse toujours de nouvelles perspectives en vue, de nouvelles rencontres...

Et je pense que ça correspond à **certaines attentes de la société aujourd'hui**, la société en Europe en France particulièrement, elle est maintenant issue des **mégalopoles**, ce qui n'était pas le cas il y a 50 ans, ces mégalopoles sont **tissées par des cultures mixées**, donc l'imaginaire est en renouvellement total et un lieu comme Royaumont est particulièrement propice à faire mûrir justement des projets nés de ce que la mixité des cultures produit comme conséquence sur les arts.

Vous parliez de financement tout à l'heure ?

Royaumont a un budget de 8 millions d'euros ; 60% proviennent des séminaires d'entreprises et visites...

60% !?

Oui oui, ça n'existe pas en France. Aucun financeur ne dépasse 14% du budget donc c'est là aussi un modèle très original qui garantit une bonne indépendance artistique. C'est pas les élus locaux qui dictent ce qu'il faut faire.

Qu'est ce qui fait que votre profil correspond à votre poste ?

D'abord **c'est moi qui l'ai créé**, donc il y avait une assez bonne adéquation et à une époque différente, quand je l'ai proposé en 98 ces questions-là étaient à peine naissantes.

Ah oui ? La question de la mixité ?

Royaumont était quand même une vieille forteresse classique, lyrique etc. Mais Francis Maréchal que vous avez vu est un homme qui est toujours attentif au fonctionnement de la société et pourtant il est à Royaumont depuis 30 ans.

Non, je crois que dans un poste de ce type là... Si je devais nommer quelqu'un, il faudrait être attentif, pas seulement à des compétences managériales, je pense qu'il faudrait être vraiment attentif à quelqu'un qui soit **quelqu'un de cultivé au sens XXIème siècle du mot**, c'est-à-dire **qui ait une culture des cultures**, une vraie culture des cultures et pas simplement des tableaux Excel...

Qu'est-ce que vous appelez une culture des cultures ? Une connaissance de la diversité des cultures ? Du mouvement des cultures ? De l'histoire ?

Ouais, des gens, des gens, qu'est-ce qu'il y a dans la tête des gens, **comment ils sont les gens**. Pas simplement des sites internet, et je veux dire il faut **pas prendre l'outil pour le propos**, c'est tout, hors on se gargarise beaucoup d'institut du management culturel je n'sais pas quoi ; la première chose à faire : vous **faites un stage à Bamako, à Osaka, à Kyoto, à Buenos Aires.... Vous faites un stage Villiers le bel, ou à Rosny sous Bois de rencontre des cultures, qu'est-ce qu'ils se transmettent** artistiquement, qu'est-ce qu'ils **se disent** ? C'est quoi **leur adresse** artistique ? Vous **vivez, vous parlez, vous sentez, vous écoutez, vous regardez avec vos outils**, et d'abord vous faites ça, vous n'passez **pas 5 ans dans le bocal d'une école sans en être jamais sorti**. Heureusement je pense qu'il y a cette culture internationale de mobilité mais si c'est pour se retrouver dans un grand hôtel, sur un campus, à voir un ordinateur, un autre, à 10 000 km de là, où elle est la culture des cultures ?

C'est pour cela que j'étais intéressée quand vous parliez du lieu...

Il faut un lieu, c'est un lieu de rencontre, d'autant plus que l'information circule à vitesse grand V.

Et un temps de rencontre, ça ne peut pas se faire en un clic

ou alors les gens deviennent fous, autistes, dans leur monde. Ceux qui se laissent fasciner au sens serpent par l'outil peuvent ne jamais quitter leur écran et être des ignares complet de la culture ; il y a une grande chance aujourd'hui qui est prodigieuse, c'est on a **accès à différentes formes de la représentation de l'imaginaire en particulier liées à la diversité des langues**. Les langues informent, modèlent notre

dedans, sons, l'articulation entre un affect et un son. blabla blablablablabla, ça fait une onomatopée.

Vous êtes plurilingue vous-même ? Vous avez appris plusieurs langues ? Baigné dans plusieurs cultures ?

Je parle le français, l'anglais, l'espagnol ; j'ai étudié le latin, le grec, à l'ancienne. Dans les langues vivantes, l'Allemand, je parle allemand, enfin si je me débrouille. Je suis de culture française.

C'est pour ça qu'on a développé un programme sur le slam, surprenant retour d'une parole rythmique en terre de droit écrit. On a perdu l'usage de la parole oratoire, de la parole poétique projetée.



Prochain voyage ? Maroc début juin, résidence à la source et après ils viennent ici.

Bonus : Les photos vous racontent 10 ans de rencontres **transculturelles**



Merci, au revoir

4° ETUDE

ENTRETIENS PROFESSIONNELS
menés en sept. 2009 à
Osaka, Kyoto, Kobé & Tokyo

Sommaire

Introduction à la lecture des entretiens par Carole ETHEVE

1- Entretien mené au Centre franco Japonais - Alliance française d'Osaka auprès d'Adriana RICO-YOKOYAMA et de Laurent VERGAIN

2- Entretien mené à l'Université de Kyoto auprès de Nishiyama NORIUKI et synthèse par Carole Ethève.

3- Entretien mené à l'Université de Kyoto auprès de Jean-françois GRAZIANI

4- Entretien mené menés à l'université de KOBE auprès de Georgette KAWAI

5- Dialogue avec Monsieur TERASAKO et Madame PUNGIER à l'Université Préfectorale d'Osaka (UPO).

6- Entretiens menés et transcrits par Amandine Bonnet dans le milieu du Journalisme à Osaka et à Tokyo.

Introduction

par Carole ETHEVE

En sept.-Oct. 2009, nous avons choisi d'interroger des acteurs de l'enseignement du FLE au Japon pour nous faire une idée plus précise de **la situation professionnelle et des compétences à développer pour notre insertion dans l'emploi (en tant qu'étudiants en FLE) et pour compléter nos formations théoriques.**

Nous avons choisi de développer la question de leur **parcours** pour aborder différents aspects (personnels, intellectuels, affectifs, contextuels...) de ces exemples d'insertion liant France et Japon. Au Japon : croisement entretiens d'acteurs français enseignement du FLE expatriés (Georgette Kawai, Laurent Vergain, ...) et Mr Nishiyama, professeur japonais enseignant le FLE.

Effectivement aborder ces questions nous a permis de récolter une richesse d'informations sur :

- histoire du FLE et perspectives de cet enseignement au Japon
- conditions d'exercice et spécificités pédagogiques, intérêt formations FLE/terrain/...
- importance et facteurs liés à la mobilité (géographique, intellectuelle, personnelle)
- motivations enseignants/apprenants ; motivations et cadres politiques
- phénomènes touchant aux cultures, aux identités aux changements liés aux rencontres
- regards des japonais sur « l'exemple » européen, leurs propres politiques, le sens de nos propres actions de développement FLE
- les « limites », les « passerelles », les espaces nationaux ou internationaux, de réflexions, de rencontres et d'ouvertures de champs de recherches et d'actions possibles.

-

Ainsi, ces réponses nous amènent à poursuivre notre réflexion :

- sur la compréhension d'une situation et sur le rôle, le positionnement que nous jouons (en tant qu'acteurs politiques économiques et culturels),
- comment nous percevons et sommes perçus,
- quelle position nous pourrions ou voudrions adopter, nous donnent des clefs pour nous inscrire et poursuivre dans les relations internationales au travers ou au-delà de l'enseignement du français au Japon, de l'enseignement des langues... à titre collectif ou individuel.

Les éléments recueillis semblent toutefois souligner l'importance des facteurs culturels venant, comme indissociables, appuyer, renforcer, orienter et donner sens aux parcours professionnels, les rendre possibles via des relations de collaborations et d'échanges, de rapprochements (d'intérêts, d'idéologies...). Nous avons aussi perçu une inquiétude quant au positionnement du français pour lequel les lois de marché sont de moins en moins favorables.

Est-ce ce qui nous amène à nous interroger sur ce que, au-delà de la langue, nous (défenseurs de l'enseignement du français) craindrions de perdre ou voudrions « sauvegarder et développer » ? (pouvoir économique, politique : parts de marché et nombre de postes, identité, vie culturelle participant à la société, image, réputation, « exemplarité » didactique...). Et que dire de ce que nous aimerions probablement développer et entretenir des relations privilégiées engagées ? ...

Enfin considérer l'équilibre et la place des langues, des nations est différent d'une réflexion « égocentrée », d'où l'importance d'avancer en relations « internationales » sur ces questions...

1) ADRIANA RICO-YOKAYAMA¹⁶

Muriel MOLINIE : Vous êtes enseignante-chercheur à l'université Kansai, ici à Osaka depuis plusieurs années. Vous avez plusieurs cordes à votre arc, vous êtes spécialiste en analyse du discours et dans le domaine de la société française contemporaine. En outre, vous avez aussi une compétence en FLE (Français Langue Etrangère).

On va s'intéresser d'abord à votre parcours, donc la première question que je vais vous poser, c'est finalement : est ce que vous pouvez nous raconter vos étapes, qui vous ont conviée à exercer votre fonction d'enseignante chercheur, aujourd'hui, à l'université Kansai, ici à Osaka ? Donc, les grandes étapes de votre parcours et puis au fur et à mesure, je vous proposerai d'étoffer certains détails.

Adriana RICO-YOKOYAMA : Donc, mon parcours est un peu long, mais je vais essayer de donner les points essentiels.

A l'âge de 17 ans, je remonte loin, à 6 mois du bac, je suis partie pendant 6 mois, en Amérique du Sud, en Colombie, je suis originaire de Colombie, j'y suis née mais je suis arrivée à l'âge de 1 an en France.

Donc je suis partie en Colombie, pensant étudier et terminer mes préparations pour le bac à Bogota mais en fait, il s'est trouvé que des amis de mes parents qui avaient un lycée, m'ont proposé de donner des cours de français, j'ai refusé car je me voyais mal avoir un rôle de prof mais je suis quand même aller visiter un cours et là, le niveau du professeur était tellement bas, elle a « le cheveu long », et ça m'avait un petit peu choquée et je m'étais dit: « je ferai mieux », c'est ce que j'ai pensé, peut être naïvement et donc pendant 6 mois, j'ai été prof de français à plein temps dans un lycée à Bogota et ça a été une expérience extraordinaire, parce que je me suis découvert une passion, je me suis découvert des qualités de pédagogue peut être, enfin et surtout, l'envie de faire partager quelque chose, de faire partager le français, donc le point de départ, c'est ça.

Je suis rentrée en France, j'ai passé mon bac, j'ai fait des études à l'université qui n'ont bizarrement pas été en relation avec l'enseignement, j'ai fait un DEUG d'histoire, parce que j'adore l'histoire mais qui m'a finalement servi, puisque actuellement, je travaille sur la culture française, donc ces bases en histoire m'ont été très utiles par la suite, j'ai fait ensuite un peu de philosophie, ce qui m'est très utile dans la vie de tous les jours et dans mes cours aussi, surtout au Japon, où il n'y a pas d'apprentissage philosophique et ça fait défaut et justement dans ma spécialité aujourd'hui ça m'est très utile.

J'ai fait de la philosophie, ensuite je me suis lancée dans le japonais, il m'est difficile d'expliquer pourquoi, je crois que j'ai été harponnée par la langue mais de manière un peu bizarre parce que j'ai lu un roman japonais qui m'a beaucoup choquée : je trouvais aberrant qu'on puisse raconter des choses que l'on ne trouve pas dans notre littérature française à mon avis,

J'ai vu un film, et puis, je ne sais pas, j'ai été harponnée par la langue, j'ai travaillé dans une société japonaise, j'ai eu une très mauvaise expérience, où j'ai commencé à me dire que c'était des gens ignobles, c'est bizarre mais je crois que c'est ce

¹⁶ Transcription des entretiens : Pierre Mouton, Master Lettres modernes, participant au voyage de 2010

qui m'a poussée à apprendre vraiment la langue, à me passionner pour la langue et à essayer de me réconcilier justement avec les gens que j'avais rencontrés, et j'ai donc fait d'abord une licence de japonais, j'ai eu, n'ayant pas à ce moment là la nationalité française, je ne pouvais pas prétendre à une bourse, donc je suis partie un peu par mes propres moyens au japon, j'ai trouvé enfin, j'ai été fille au pair pour un consul au japon dont la femme était japonaise et les enfants, enfin la femme japonaise, lui français, donc les enfants suivaient les cours du CNED donc je lui donnais des cours de CNED etc.

J'ai donc passé un an au japon, je suis revenue en France et j'ai fait une maîtrise de Japonais, et accompagnant ma maîtrise de japonais, j'ai commencé à prendre une formation de FLE donc faire la licence FLE, la maîtrise FLE parce que je me suis rendue compte que même cette expérience au pair où je donnais des cours de CNED, où j'enseignais à une petite fille à lire en Français, c'était très gratifiant, c'était magnifique comme expérience donc j'ai reconfirmé cet intérêt, cette vocation que j'avais pour l'enseignement, donc, maîtrise de Japonais, maîtrise de FLE et puis une envie folle de repartir au Japon, je suis repartie au Japon, cette fois ci sans rien, si ce n'est ce centre que je connaissais et où j'ai demandé à faire des cours de français, donc à mon arrivée au japon, qui remonte à fin 94, j'ai commencé par travailler ici en donnant des cours de français, peu au début et ensuite beaucoup.

Puis j'ai enchaîné sur un lycée japonais où je donnais des cours, j'étais prof titulaire à Kyoto, un lycée où le chinois, le français et l'allemand étaient enseignés, ce qui est rare, parce qu'au japon, dans les lycées, on n'apprend pas d'autre langue que l'anglais, en général, mais maintenant ça se développe, mais, ça c'est une donnée importante au Japon, l'enseignement d'une seconde langue en dehors de l'anglais n'est pas obligatoire et c'est un plus, la grande majorité des enfants qui vont dans des écoles privées, (les écoles publiques, il faut avoir d'excellentes notes pour y entrer, c'est un environnement qui est un peu particulier, parce que même en Corée, on apprend au moins 2 langues au lycée, ce qui n'est pas le cas au Japon), j'ai donc commencé par travailler dans ce lycée et puis petit à petit, je me suis inscrite en DEA en France, en DEA en science du langage, c'était un petit peu un hasard, le hasard d'une rencontre, j'avais envie de reprendre mes études, de faire un DEA, et il y a une spécialiste française mais qui travaille sur le japonais à EHESS c'est à dire l'école des hautes Etudes en Science Sociale à Paris, qui a fait une conférence, elle est linguiste, s'appelle Irène Tampa, elle est très très connue et donc j'ai pris contact avec elle, nous sommes allées diner ensemble un soir et je lui ai envoyé des sujets et finalement j'ai fait un DEA avec elle, en science du langage, à la fois en analyse de discours d'une part et une étude contrastive de la langue du français et du japonais, en fait j'avais, sur des titres de presse en France et au Japon, à travers un fait d'actualité, analysé au regard du vocabulaire utilisé, donc je me suis un peu spécialisée là dedans, j'ai commencé une thèse avec elle que je n'ai pas finie, mais je ne suis pas sûre de la terminer un jour, donc voilà mon parcours.

Après le lycée, j'ai été vacataire, qui était très prenant et très fatigant, c'était loin de chez moi, je voulais absolument travailler à l'université et j'ai commencé à donner un cours par ci, un cours par là dans les universités tout en sachant que les conditions sont difficiles parce que les universités, un jour ont besoin de vous et l'année d'après, il y a moins d'étudiants, donc le cours est supprimé, donc, il y a une précarité qui est assez fatigante, quand on travaille comme ça, on va un jour dans une université, un autre jour dans une autre, on circule et c'est très prenant et très fatigant.

Passé cette étape, j'ai postulé dans une université et j'ai été prise comme professeure invitée, lectrice étrangère avec un très bon statut et un très bon salaire, de très bonnes conditions de travail, un poste pour 3 ans, j'ai eu la chance qu'il se prolonge

à 6 ans et quand j'ai quitté l'université, on m'avait reproposé 3 ans donc j'étais très contente mais je l'ai quand même quittée car il y avait toujours la précarité car même si les conditions étaient très bien, que c'était l'université d'Osaka, qui est la deuxième ou troisième université du Japon, donc d'un très bon niveau avec des conditions de travail très agréables, les étudiants étaient bosseurs, travailleurs, studieux, donc il y avait matière à travailler d'une manière très intéressante, maintenant, je ne donnais que des cours de FLE, j'adore enseigner le FLE, je trouve ça très très agréable mais j'avais quand même envie d'aborder d'autres choses, sur des domaines un peu plus pointus, en histoire, en linguistique, en fait, j'avais envie d'élargir un peu mes compétences.

Madame MOLINIE :

Donc on en arrive à un moment où l'université Kansai va avoir un poste à pourvoir et vous candidater, c'était en 2007, est ce que vous pouvez nous raconter cette candidature ?

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Moi, j'ai toujours pensé que j'étais plus prof de FLE, et par conséquent, j'ai cherché des postes en FLE, je regardais les annonces qui passaient et il y en a extrêmement peu, le FLE, la didactique n'est pas considérée comme une science noble au Japon, les sciences nobles, c'est la littérature et la linguistique, la littérature étant considérée comme beaucoup plus importante que la linguistique qui est un peu le parent pauvre, alors la didactique passe totalement dans une troisième position, donc moi, mon CV... Au Japon, il y a 2 journées pédagogiques importantes, il y en a une à Tokyo et l'autre à Osaka, et à Osaka avec Marie Françoise et avec Georgette KAWAÏ que vous allez voir Jeudi, Georgette est vraiment une pionnière de cette journée pédagogique RPK (Rencontre Pédagogique du Kansai), alors il y en a 2, l'une qui se passe à Tokyo et qui s'appelle la journée pédagogique de Tokyo et c'est une seule journée et dans le Kansai à Osaka, c'est pendant 2 jours fin mars et c'est en général, la dernière semaine de mars et ce sont des rencontres pédagogiques qui se font au niveau national et les gens viennent de tout le Japon et se réunissent en général autour de 2 thèmes, il y a des propositions d'ateliers, les ateliers sont en général originellement animés par des gens du Japon, c'est-à-dire qu'ils connaissent les problématiques au Japon, qu'ils connaissent les questions importantes, c'est-à-dire qu'ils vont réfléchir au travers de leur expérience et de leur pratique pédagogique pour proposer des pistes de travail aux collègues japonais.

Je dois dire que depuis quelques années et sous ma « présidence », je trouvais que l'on tournait toujours un peu en rond : les problèmes de motivation, je me suis dit qu'il fallait absolument ouvrir à des intervenants étrangers si on avait la chance d'avoir des gens qui passaient et c'est ce qui s'est passé, on a eu la chance de profiter du passage de Casténoti, de Besse etc. bref, dès qu'il y avait quelqu'un, je faisais des pieds et des mains pour l'avoir et on finissait par l'avoir et donc pour élargir et élargir même au niveau des propositions de l'ambassade, on voulait que le monde didactique soit ouvert, que l'on puisse avoir accès à des informations plus fraîches surtout avec l'arrivée du CECR (cadre Européen Commun de Référence) qu'il nous fallait faire connaître, donc il nous fallait des gens de l'extérieur qui commençaient à le pratiquer.

Dans mon CV, il faut voir qu'un CV est étudié au poids du nombre de pages publiées, les interventions que l'on fait au Japon, dans les congrès, c'est vraiment au nombre de pages écrites et moi, j'étais surtout intervenue, parce que j'avais surtout travaillé dans le FLE, presque exclusivement en dehors d'ici où j'avais eu des cours un

peu plus pointus en littérature et autre , j'avais surtout travaillé en pédagogie, donc j'avais surtout publié en pédagogie, donc on me fait savoir qu'il y a un poste dans une université du Kansai, dans une section de français, ce qui est une chance, il peut y en avoir dans des sections de droit, je me suis focalisée sur le fait que c'était une section de français, j'ai donc postulé, il fallait remplir un CV très très détaillé, (dans mon ancien poste, on m'a même demandé mes notes de maternelle), on est suivi à la trace, pour obtenir un poste au Japon, il faut pouvoir justifier toutes les années de sa vie, même depuis la maternelle, c'est incroyable, j'ai réussi, je ne sais pas comment à retrouver mes dessins de maternelle sur mes cahiers et pour le lycée, les archives ont été inondées, donc pas moyen de les avoir et puis en France pour avoir un papier, c'est difficile, mes sœurs ont déballé des cartons, trouver des bulletins de chaque année pour justifier, donc j'ai fait un dossier énorme, j'ai mis mes publications, qui dit publications dit académiques, bien sûr, des publications de livres, de manuels, j'ai envoyé tout ça et en plus on m'avait demandé d'écrire un papier sur « comment je voyais un cours de civilisation », je n'ai pas bien lu l'annonce car elle était en japonais, je lis le japonais, je l'écris mais j'étais juste focalisée sur le fait que c'était un prof de français et je m'attendais à faire du FLE et donc, très sérieusement, j'ai écrit un papier sur ma conception des cours et des cours de civilisations, comment je le ferai, j'ai écrit très sérieusement ce papier parce que ça me tenait à cœur et en fait j'ai été retenue pour passer une deuxième session qui était une interview où on m'a demandé cette fois de faire une simulation de cours, j'adore faire des cours, mais là, c'était une simulation de cours devant un parterre de profs qui n'étaient pas francophones, c'est-à-dire, faire un cours de civilisation en japonais et moi je refuse de faire des cours magistraux, il me faut un feedback, mes cours reposent sur le feedback et faire comme si j'avais des gars de 18 ans en face de moi, faire ce cours de civilisation et faire comme si je fonctionnais en cours, faire travailler 2 par 2, trouver des réponses à des questions, assez affreux je dois dire et j'ai eu l'impression de me planter, je suis sortie de là, rouge, les cheveux dressés sur la tête, essayer de mettre mes vidéos, c'était absolument épouvantable, je me sentais complètement ridicule et je suis partie en me disant « bon, eh bien c'est fichu » parce que on était beaucoup, beaucoup sur les rangs, les postes pour les français ou les étrangers sont extrêmement limités, il y en a déjà peu pour les japonais, alors pour les étrangers, d'autant que dans mon université qui existe depuis 150 ans, je suis la première femme et la première étrangère et puis 15 jours ou 1 mois après, ils m'ont appelée pour me dire que j'avais été sélectionnée, ce qui était pour moi une grande chose, car du point de vue de la précarité, c'est fini à moins d'étrangler ou de violer un étudiant, ce qui ne risque pas de m'arriver, je dois pouvoir travailler jusqu'à la retraite.

Madame MOLINIE :

Je suppose que tout le monde a envie de vous demander ce qui a fait que vous avez été choisie

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Je ne pense pas que ce soit ma simulation de cours, même si j'ai essayé de montrer, je parle le japonais, mais je parle un japonais pas précis, je me débrouille dans la vie de tous les jours, mais parler politique ou de francophonie ou de la colonisation ou de thèmes qui demandent un vocabulaire plus spécifique, c'est quand même assez difficile, je ne sais pas quel était le niveau des autres candidats, personne ne savait qui postulait, parce que c'est extrêmement caché, je ne pouvais même pas parlé à mes parents que je postulais, c'est presque un secret d'état, quand on postule, personne ne

sait, mon mari m' a dit « tu n'ouvres pas la bouche » et c'est très difficile parce que l'on a des amis et que l'on a envie de partager, mais c'est impossible, je me suis rendue compte que leur priorité était quelqu'un qui parle japonais parce que toutes les réunions sont en japonais, les mails dont on est inondé sont tous en japonais, il faut pouvoir faire des interventions dans des lycées, donc, il y a plein de choses où il faut pouvoir parler en japonais, je pense qu'avec mes activités, j'étais un petit peu connue, à travers les manuels, à travers les RPK (les Rencontres Pédagogiques du Kansai) et aussi parce que j'ai animé des émissions de radios nationales qui sont très connues au Japon, ce sont les émissions de la NHK et pendant quelques années, de façon ponctuelle, pendant 3 mois ou 6 mois, j'animais ces émissions, donc j'avais une certaine notoriété et mon mari qui était directeur de ce centre mais qui ne l'est plus, il est maintenant en France continue à organiser un grand nombre de concours, de récitations, de concours de sketches pour les lycéens qui sont ouverts aux universités et donc les universités, moi, je suis toujours jury et je fais toujours partie du comité d'organisation donc j'entraîne des étudiants.

Madame MOLINIE :

Vous êtes quand même déjà une figure du monde éducatif et culturel, presque un personnage public dans le Kansai.

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Oui, surtout avec les émissions de radio, quand il y a une conférence et que ça m'intéresse, je me déplace toujours, je crois qu'il y a plusieurs choses qui ont joué et sur mon CV je crois que ce sont toutes les publications que j'ai faites qui n'étaient pas du domaine de la didactique qui ont intéressé, bizarrement, j'avais publié une partie de mon DEA, j'avais publié les premiers chapitres de ma thèse inachevée, les questions qui m'ont été posées après ce cours affreux de simulation, j'ai eu beaucoup de questions assez pointues sur ce que j'avais écrit donc une dimension plus scientifique de recherche, au Japon, un professeur de recherche doit travailler pour le renom de son université, donc doit publier, se faire voir et je crois que je m'étais fait voir, c'est cela qui a dû jouer, il faut toujours que mon nom soit suivi « d'université Kansai » et tous les 3 ans, je dois publier tout ce que j'ai fait partout et puis, il y a aussi quelque chose qui a dû jouer, à l'université d'Osaka, qui est une université nationale, ce sont des postes très prisés, le poste que j'ai eu, même si c'est limité dans le temps, ça a été excellent pour mon CV et un de mes collègues actuels de l'université de Kansai, est un ancien étudiant d'un de mes collègues d'Osaka, et donc, j'avais une bonne image à l'université d'Osaka, ils m'ont renouvelé 2 fois, ce qui en général ne se fait pas au Japon, car ce sont des postes très prisés, en général quand on travaille trois ans, l'université au Japon, n'a pas d'obligation à vous prolonger, mais à partir de 6 ans, j'aurais pu dire « maintenant je suis à vie ici » et en plus j'avais encore été prolongée de 3 ans, c'était peut-être aussi une garantie pour mon université que » je ne faisais pas de problèmes », je pense qu'ils ont envie d'avoir des collègues qui assurent et ne font pas de problèmes, qui sont un peu lisses

Madame MOLINIE :

Je crois que vous dévalorisez, vous étiez quelqu'un sur qui on peut compter.

Adriana RICO-YOKOYAMA

Oui, mais pardon pour la caméra, mais j'étais quelqu'un qui « n'emmerde » pas les autres et je crois que ça, ça joue mais ça c'est un des critères, savoir travailler avec les autres.

Madame MOLINIE : Je pense que vous aviez déjà fait vos preuves.

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Je le pense aussi, surtout au niveau didactique, mais je n'ai pas été recrutée pour la didactique, ma grande surprise en arrivant à l'université, mon choc en fait, j'ai été un peu choquée par le fait que l'enseignement de la langue n'était pas une priorité dans le département français, c'est-à-dire et je pense que c'est quelque chose de général au Japon, l'enseignement de la langue est secondaire et ce n'est pas une activité noble. Qu'un étudiant parle ou non le français, cela n'a pas d'importance, l'important est qu'il ait pu étudier les belles lettres, qu'il ait des connaissances en linguistique, j'ai été assez étonnée car par exemple à l'université KANGAKOO ici, avec Olivier Birman qui travaille ici le lundi soir, moi, j'avais travaillé là bas et j'avais une image très positive de l'enseignement du français, c'est pour cela que je voulais travailler dans une section de français, dès la première année, ils ont 8 unités de français dans la semaine, et plus s'ils le veulent, dès la deuxième année, ils ont acquis un petit niveau qui ne peut que se développer de très bonne manière et ainsi de suite et dans mon université, les étudiants ne choisissent leur spécialité qu'à partir de la deuxième année, c'est-à-dire, les étudiants entrent par exemple dans une section, la section où je travaille : les lettres mais la première année, ils n'auront qu'un enseignement général avec des quantités de cours sur la religion, sur la littérature américaine, sur le cinéma etc. une quantité de cours leurs sont proposés dans différents domaines de façon à ce qu'ils puissent, s'ils ne sont pas très sûrs de ce qu'ils veulent faire, qu'ils aient une année pour se faire une idée, se dire, ça c'était intéressant et j'aimerais bien me spécialiser en Allemand, en philo, en français, en histoire, en littérature américaine, ce qui a priori, pourquoi pas, même en France, quand on arrive à l'université, on ne sait pas toujours exactement ce que l'on veut faire, donc ça peut être utile d'avoir une année de flottement, maintenant, quand on travaille en langue, perdre une première année, qui est pour moi, l'année la plus importante parce que c'est le passage du lycée à l'université, au lycée, ils sont tenus, ils ont quand même acquis une certaine discipline et à l'université, la première année de fac, c'est l'année où on peut faire des miracles, où en tenant bien un programme, on peut arriver à quelque chose de vraiment bien, or cette première année, elle va être consacrée à des généralités, spécialités en seconde année où la motivation s'est bien émoussée, où il y a des retards dans les cours etc. je trouve que l'on perd énormément, ils sont la possibilité de prendre quelques cours de français, il n'y a pas une concertation, il n'y a pas une organisation suffisamment ciblée pour savoir ce que fait le collègue, il n'y a pas d'organisation.

Madame MOLINIE :

On va suspendre un peu ce panorama de l'éducation et des problèmes que ça pose ici en première année, peut être pour ouvrir sur un questionnement du groupe .

E : Ma question est : quelle est la différence de travail entre celui que vous effectuez à l'université d'Osaka et celui que vous exercez à l'université du Kansai ?

Adriana RICO-YOKOYAMA :

A l'université d'Osaka, j'étais professeur étrangère, invitée, donc je n'avais aucune responsabilité administrative, je ne faisais que mes cours et de la recherche et publier, c'est tout ce que l'on me demandait, mes cours c'était des cours de FLE donc ça roulait tout seul, c'était très simple et je pouvais vraiment me consacrer à mes étudiants et aux autres activités (concours).

A l'université de Kansai, je suis en poste, je suis titulaire, c'est-à-dire que j'ai les mêmes responsabilités que mes collègues japonais, il y a énormément de tâches administratives, il faut appartenir à plusieurs comités, j'ai été épargnée cette année, mais l'année dernière j'étais dans le syndicat, donc, en dehors du travail, il y a beaucoup de choses et la grande nouveauté, c'est que je donne peu de cours de langues, je donne des cours de civilisations, j'ai mes séminaires, j'ai mes étudiants qui travaillent avec moi et que je garde pendant 2 ou 3 ans, ils vont faire des mémoires avec moi, donc une part de stress assez importante, car les mémoires sont tous écrits en japonais, les séminaires sont tout en japonais et quand un étudiant me présente ses recherches chaque semaine en japonais, il y a énormément de stress qui est lié au fait que je ne comprends pas forcément toujours ce qu'ils me racontent et ça c'est terrible, car les pauvres n'y sont pour rien et que je dois quand même faire comme si ... et donc ça va aller en s'améliorant j'espère, donc je leur demande de m'envoyer les documents un peu en avance, mais en général c'est à 3H du matin la veille, pour que j'ai le temps de les lire, de pouvoir les conseiller, donc ce n'est pas pareil.

E : Et pour votre statut ? Avez-vous le même statut qu'un enseignant japonais ?

Adriana RICO-YOKOYAMA : Tout à fait, j'ai les mêmes droits, j'ai les mêmes devoirs

E : Que pensez vous avoir apporté en tant que première femme et première étrangère dans ce genre de poste sur tout, bien sûr, ce qui est lié à votre personnalité, mais est ce que ça a ouvert aussi des choses dans les esprits ?

Adriana RICO-YOKOYAMA :

C'est assez difficile à dire, je crois que j'ai quand même un petit traitement spécial, ce n'est pas ce que j'ai amené moi, mais c'est ce que je reçois moi, je crois qu'ils sont quand même indulgents avec moi et qu'ils me chouchoutent un petit peu, en première année, j'ai été obligée de faire partie d'un comité de lecture d'un syndicat, il y avait des réunions tous les mercredis APM, mais cette année, ils m'ont permis de ne pas faire partie d'un comité, mais l'année prochaine, j'en aurai peut être 3 ou 4, en tout cas, je ne sais pas ce que j'ai pu apporter à mes étudiants, mais en tout cas, je leur raconte, je leur dis que je suis la première femme, je leur dis que sur tout le staff du département de littérature, il y a 126 professeurs et nous sommes 13 femmes donc je pense qu'il y a quelque chose au niveau de la femme, donc je pense que ce que j'ai apporté, c'est que la grande majorité de mes étudiants en séminaire me partent des problèmes de femmes, abordent des problèmes de femmes : la femme française, la femme japonaise etc.

Cette année, ce que j'ai apporté également, c'est que d'habitude, il y a 30 étudiants et cette année, il y en a eu 45 d'inscrits dans le département, il y a quelques garçons mais il y a une majorité de filles, je pense que c'est quelque chose qui est lié, même en France, dans les sciences humaines, en littérature, il y a plus de femmes que d'hommes.

Madame MOLINIE :

Donc une augmentation significative des inscriptions, c'est intéressant à noter.

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Oui, mais, je ne sais pas si j'en suis responsable, mais en tout cas, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Madame MOLINIE : c'est cohérent avec la première partie de l'interview sur la notoriété.

E : J'ai 2 petites questions, tout d'abord vous avez utilisé le mot « harponner » en quoi vous êtes vous sentie « harponnée » par la langue japonaise, et également le sentiment linguistique qui vous habite si vous aviez quelques mots clefs pour déterminer ?

Adriana RICO-YOKOYAMA :

« Harponner » c'est quand j'ai commencé à étudier le japonais, ça a été une fièvre totale c'est-à-dire que c'était à Paris, à Jussieu et je passais quelquefois des heures à écrire le même caractère, je noircissais des cahiers de caractères, la liaison d'un caractère avec l'autre, la construction de la langue, il faut dire que je parle espagnol, c'est ma langue maternelle même si je ne sais plus très bien qu'elle est ma langue maternelle, si c'est le français ou l'espagnol, j'ai étudié l'anglais, j'ai été bilingue à une époque en italien maintenant je ne parle plus du tout l'italien, le japonais a pris la place de l'italien donc il doit y avoir le français et l'espagnol : langues maternelles d'un côté et de l'autre les autres langues. Mais l'italien maintenant, c'est impossible : quand je vais en Italie, il n'y a que le japonais qui sort, je pense que j'ai été passionnée par l'étude de la langue, par son fonctionnement.

Pourquoi je parlais de mes facilités en langues qui finalement n'en sont pas, je pensais que j'aurais des facilités en langues à cause de mon bi linguisme mais je n'étais pas extraordinairement forte en anglais et le japonais, j'ai mis un temps fou à avoir le déclic et ça, ça vient des méthodes d'enseignement en France, à l'université qui sont comme celles du Japon : traductions, thèmes-versions, grammaire etc., je suis donc arrivée au Japon, avec une maîtrise de japonais et je ne parlais pas un traitre mot de japonais, je lisais le journal avec mon dictionnaire, je lisais de la littérature avec mon dictionnaire et ça c'est dur, en fait la première fois, je suis arrivée avec une licence, on me demandait mon nom, vous habitez où ? je ne répondais pas et c'est terrible comme impression parce que l'on se sent très isolée, mais la langue en elle-même, son fonctionnement : le japonais a le verbe à la fin donc il faut construire, il faut réfléchir, c'est comme les mathématiques, pour moi, c'est presque scientifique comme langue, il y a des gens qui sont beaucoup plus à l'aise, cela dépend en fait de la langue d'origine, les hongrois par exemple ont plus de facilité, donc je crois que j'ai été vraiment attirée, passionnée par la langue, j'ai vraiment beaucoup travaillé, au début, j'avais des résultats assez médiocres en dépit de tous les efforts que je faisais, ce n'était pas de la mauvaise volonté mais je pense que si j'avais eu un enseignement plus adapté, plus communicatif, cela ne se serait pas passé comme cela, on m'a, je trouve, fait perdre beaucoup d'années et j'en ai voulu à mes professeurs, d'ailleurs mon premier mémoire s'intitulait « je vais vous apprendre à enseigner » ça a été refusé bien entendu mais moi, je trouvais ça aberrant surtout qu'en Colombie, j'avais eu une petite expérience de l'enseignement, c'était de l'espagnol et du français mais je trouvais qu'il y avait d'autres choses à faire, je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question mais je n'arrivais plus à lâcher.

E : Il n'y a pas trop d'explications rationnelles à cela ?

Adriana RICO-YOKOYAMA :

Non, je crois que c'était le fonctionnement de la langue, apprendre du vocabulaire, c'est vraiment bizarre, je n'avais en France aucun ami japonais, on me disait : non, non surtout ne prends pas le japonais, personne ne m'a encouragée et je n'avais pas moyen de le pratiquer, c'était donc purement intellectuel, j'ai appris également le Hongrois et j'ai adoré le hongrois, je ne me souviens de rien en dehors des salutations, ce qui me plaisait, c'est comment fonctionne la langue mais c'est le japonais qui m'a permis d'être diplômée en fait parce que j'étais touchée à tout, j'aimais l'histoire, j'aimais la philo, et le japonais m'a obligée à m'asseoir, à le travailler tous les jours, tous les jours, tous les jours, c'est en ça que ça m'a harponnée.

E : La seconde question c'était les mots clefs qui caractérise le japonais, mais vous en avez déjà dit un : le côté mathématique, le côté scientifique de la langue japonaise. J'aimerais avoir votre sentiment linguistique au sein du japonais, On pense toujours à des images, à des couleurs, des sensations quand on parle une langue.

Adriana RICO-YOKOYAMA :

C'est grisant mais en même temps, c'est dur, ce qui est le plus dur pour moi, je le sens depuis 2 ans en fait, maintenant, je suis vraiment mise au pied du mur, je dois assurer mes cours en japonais, et ce n'est pas raconter n'importe quoi, vous avez déjà vu le public japonais, mais un public japonais qui s'ennuie, il **dort** devant vous, la bouche ouverte, c'est admis... moi, j'ai travaillé dans un lycée, j'étais atterrée de voir, que le prof, tout seul à son bureau et la moitié des étudiants qui lisaient, qui dormaient, d'autres qui écrivaient des mails avec leur téléphone, c'est assez effrayant et si au Japon, vous ne captivez pas votre public, eh bien, il dort ! Il s'ennuie et il baille devant vous etc. Donc pour moi, ce qui était important c'est de faire correctement mon boulot, leur faire partager ce que peut être la culture française et pas seulement la culture française dans son sens large mais la société française avec tout ce que ça englobe et pouvoir assurer un cours et là, cela a été terrible car j'ai senti mes lacunes en langue, à essayer de se faire comprendre et vivre tout le temps en langue étrangère est extrêmement fatigant, c'est très très dur, avec mon mari, (mon mari parle français) mais il ne parle pas parfaitement le français et moi, je ne parle pas parfaitement le japonais, et donc parfois, on ne se comprend pas et c'est épuisant.

Donc c'est agréable parce que cela permet de communiquer avec les gens mais en même temps, c'est aussi à la fois douloureux car je suis en permanence en langue étrangère.

Madame MOLINIE :

Est-ce que vous pourriez nous parler de votre parcours, comment vous êtes devenu directeur de ce lieu dans lequel vous nous avez accueillis si gentiment, **le centre Franco- Japonais, Alliance Française d'Osaka ?**

Laurent Vergain :

Je ne vais peut être pas reprendre depuis l'école maternelle, mais vers la fin du lycée, j'avais peut être déjà des idées de partir à l'étranger parce que j'avais envie de faire des études dans le tourisme et dans l'hôtellerie et puis finalement, on m'a proposé de faire une classe préparatoire HEC, j'ai tenté et puis au bout d'un an, j'ai arrêté, me disant que ce n'était peut être pas la voie qu'il fallait que je suive, j'ai passé à l'époque le concours de l'Ecole Normale pour devenir instituteur, ça se passait après le baccalauréat, à l'époque on faisait une formation en 3 ans, on passait un DEUG enseignement premier degré et je me suis retrouvé à un âge où il fallait que je fasse mon service militaire, à l'époque c'était obligatoire et j'ai demandé à partir en coopération pensant que l'on m'affecterait dans une école française à l'étranger comme instituteur et quand j'ai reçu les documents du ministère des affaires étrangères et de l'armée, on m'a proposé d'aller travailler à l'alliance française De Lusaka en Zambie, à l'époque, je n'avais aucune idée de ce qu'était l'alliance française, c'était en 1985 et je n'avais pas non plus d'idée de ce que c'était que l'enseignement du français Langue Etrangère, donc je suis parti et j'ai travaillé dans cette alliance française en Afrique pendant 2 ans et j'ai découvert l'enseignement du Français Langue Etrangère (FLE) avec les méthodes que l'on utilisait à l'époque, nous avions à la fois des contrats avec des écoles internationales et je donnais des cours aux enfants soit d'expatriés, soit des enfants de diplomates ou de locaux mais qui étaient de familles très aisées, donc à l'issue de ces 2 années, je suis rentré en France, j'ai retrouvé mon travail d'enseignant et je me suis retrouvé en classe en Seine Saint Denis puisque j'avais passé le concours de l'Ecole Normale en Seine Saint Denis et avec quand même une envie assez forte de repartir à l'étranger, j'ai donc repris mes études tout en travaillant, j'ai d'abord passé une licence de science de l'éducation ensuite un certificat didactique du Français Langue étrangère et ces 2 diplômes m'ont permis d'accéder, de rentrer en maîtrise du Français Langue Etrangère et donc quand j'ai eu ma maîtrise, j'ai commencé à postuler, à l'époque, il suffisait d'acheter le Bulletin Officiel, de regarder les postes qui passaient au mouvement et de déposer un dossier et j'ai été nommé à l'alliance française de Cap Haïtien, une petite ville au nord d'Haïti, en 1991, j'étais content, je suis parti et 4 jours après, il y a eu un coup d'état donc un mois après je suis rentré en France, dans ces cas là, quand on a un contrat avec le ministère des affaires étrangères, il y a une période de congé exceptionnel et on attend une réintégration si on ne trouve pas de poste, j'ai repris aussi mes études, je me suis inscrit en DEA puisque je n'avais rien à faire et que j'étais à Paris, et finalement au bout de 3 mois, on m'a proposé à nouveau un poste à Madagascar qui était un pays qui à l'époque avait aussi quelques soucis au niveau de la situation politique, mais bon, j'ai pu partir à Madagascar et je suis resté 6 ans directeur de l'Alliance française de TULEAR, c'est la 5^{ème} ville du pays, mais ça reste une petite ville au S-O de Madagascar, j'ai pas fini mon DEA comme Adriana vous l'a dit pour elle aussi, car seul au fin fond de Madagascar, je n'avais pas trop la motivation suffisante pour finir mon mémoire sur la « gestuelle », ce

n'était pas vraiment un sujet que j'avais choisi, j'étais revenu un peu en catastrophe à Paris en novembre et ce n'était pas très facile de retrouver un directeur de recherche libre au mois de novembre pour continuer le DEA, le directeur s'appelait Geneviève CALBRIS et l'université était Paris III qui était l'université dans laquelle j'avais fait ma maîtrise et donc, 6 années à Madagascar d'expérience de gestion, c'est une petite alliance mais c'était quand même un gros centre au niveau des échanges culturels et de la bibliothèque parce que c'était pratiquement la seule bibliothèque en Français de la ville et on était à une période où Madagascar se tournait à nouveau vers le Français au moins comme langue d'enseignement pas comme langue officielle donc un retour vers le Français comme langue d'enseignement donc il y avait beaucoup de formation de professeurs, de instituteurs de mise à niveau donc beaucoup de travail dans le domaine pédagogique, dans le domaine de l'éducation mais aussi dans le domaine culturel au sens très large et à l'issue de mon poste à Madagascar, j'avais le droit de demander un autre poste au ministère des affaires étrangères et donc j'ai obtenu le poste de l'alliance française de SAPPORO, à HOKKAIDO, déjà au Japon, c'est dans le nord du Japon, et j'y suis resté 4 ans et la règle du ministère des affaires étrangères lorsque l'on vient d'un autre ministère, comme moi, qui vient de l'éducation nationale, après 2 séjours à l'étranger, on est obligé de réintégrer son ministère d'origine ou au moins la France, ça peut s'arranger dans d'autres structures mais normalement c'est plutôt le ministère d'origine et de toutes façons, la France après 2 séjours donc après 4 ans passés à l'alliance française de SAPPORO, j'ai réintégré la France et mon département d'origine : la Seine St Denis, j'en ai profité pour passer le concours interne de professeur des Ecoles puisque j'étais instituteur à l'époque, je l'ai passé dans l'académie de Paris pour pouvoir aussi changer de département, j'ai travaillé la première année sur un cours préparatoire en Seine St Denis, en suite après mon concours j'ai travaillé sur une classe de SEGPA (Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté) dans un collège du 12^{ème} arrondissement et la 3^{ème} année, j'ai travaillé comme coordinateur de réseau d'éducation prioritaire dans le 10^{ème} arrondissement et au bout de 3 ans, quand on a réintégré notre administration d'origine, on a, à nouveau, le droit de postuler pour des postes au ministère des affaires étrangères, maintenant, c'est une procédure qui est assez simple, ça se fait en ligne, il y a ce que l'on appelle une « transparence », c'est-à-dire la liste de tous les postes qui sont disponibles, on envoie un CV, on remplit un dossier, on a le droit de demander 4 postes, on en obtient ou on en obtient pas, si on obtient pas un des 4 postes que l'on a demandé, on peut nous faire des propositions, et après ces 3 années en France, on m'a proposé un poste de directeur de centre culturel à Bandung en Indonésie, Bandung étant à 120/130 km de Djakarta, j'ai accepté ce poste et j'ai donc passé 4 années en Indonésie puisque maintenant la limite des contrats dans un pays, c'est 4 ans, à Madagascar j'avais fait 6 ans parce qu'à l'époque c'était encore 6 ans et maintenant ce sont des contrats, des missions qui sont limités à 4 ans, ça peut être 3+1, maintenant c'est à nouveau 2X2, on a un premier contrat de 2 ans que l'on renouvelle si tout se passe bien des 2 côtés, à la fois du ministère et du côté de l'agent et donc après l'Indonésie, j'ai postulé à nouveau puisque c'était mon premier poste à nouveau à l'étranger, j'ai postulé sur la Grèce, le Canada, l'Australie et le Japon et j'ai obtenu le poste de directeur de l'Alliance Française à Osaka et j'y suis depuis 1 an.

E : Est ce que le Japon favorise l'essor du français et quelle est la place de l'alliance française dans le réseau des alliances françaises ?

LAURENT VERGAIN :

Je vais commencer à répondre au niveau réseau, l'alliance Française est une association loi de 1901 qui a été créée en 1883/1884 à Paris, qui propose à ceux qui le demandent d'avoir ce statut d'alliance, donc on doit déposer des statuts, donc être reconnu. Au Japon, il y en a 5, il y a une alliance française à Sapporo, une alliance Française à Sendai, une alliance française à Nagoya, une alliance française à Osaka et une alliance française dans une petite ville qui s'appelle Togo Chima, donc de toutes façons, on fait partie d'un réseau et on peut communiquer assez facilement, avoir un certain nombre de ressources et d'échanges avec ce que l'on appelle la « maison mère » à Paris, après, il y a un double réseau aussi, c'est que effectivement, localement, on essaie, comme le prouve la formation que l'on va avoir ce samedi là à Osaka, on essaie, lorsque l'on met en place des choses, de les mettre en place en commun, donc là, on avait besoin d'une aide pour mettre en place une formation localement, on a demandé à la « fondation alliance française à Paris » de nous octroyer une subvention et cette subvention nous a permis d'organiser la venue d'une enseignante du CLA (centre de linguistique appliquée) de Besançon, non de Grenoble, du QF de Grenoble, pardon qui va venir et qui va passer dans 4 alliances pour faire la formation de nos professeurs, donc on a un travail en commun, ensuite, de part la façon dont je suis nommé ici, je n'ai pas, ici, été recruté localement par le président de l'Alliance Française mais c'est le ministère des Affaires étrangères qui a proposé ma candidature au comité de l'alliance française d'Osaka, ça veut dire que c'est le ministère des Affaires étrangères qui prend en charge mon salaire, qui prend en charge le salaire de la volontaire internationale qui travaille à l'Alliance Française d'Osaka et donc qui apporte une aide substantielle au fonctionnement de l'établissement, ensuite, suivant les pays et maintenant de plus en plus sur projets, le gouvernement français peut nous octroyer des subventions, avant c'était souvent des subventions globales, on nous disait : vous avez tant par an et vous en faites ce que vous voulez, vous l'utilisez pour fonctionner, on est actuellement dans une politique qui est différente, on doit être demandeur des subventions en déposant un projet et ensuite c'est géré au niveau de l'ambassade en fonction des crédits qui sont disponibles, on octroie à tel établissement : alliance Française ou institut, une certaine somme ou on ne lui octroie pas, c'est ce qui se passe de plus en plus quand les crédits sont réduits et sinon, le fait que nous soyons une école de langues nous permet d'avoir des ressources propres qui sont ce que paient nos étudiants quand ils viennent en cours et pour l'ensemble des alliances françaises au Japon, c'est 98 à 99% de nos ressources qui sont des fonds propres, après rien ne nous empêche de solliciter les structures locales que ce soient des administrations locales ou des entreprises privées, on nous incite depuis de nombreuses années à solliciter beaucoup les entreprises privées quelles soient françaises ou japonaises pour nous sponsoriser, pour nous aider à monter des projets, c'est plus ou moins facile, on est plus ou moins bien formés pour faire du démarchage commercial auprès des entreprises, on est aussi, suivant les lieux où l'on se trouve, les conditions sont alors complètement différentes, souvent, dans une capitale, les entreprises françaises qui sont là, ont vraiment besoin de rayonner et peuvent être plus aidantes au niveau des projets que dans des villes de province où la visibilité de la France a moins d'importance, il y a aussi souvent à l'étranger, beaucoup moins d'entreprises françaises dans les villes de province que dans les capitales, j'espère avoir répondu à votre question.

E : Vous sollicitez des aides auprès de sociétés japonaises mais inversement, est ce que les sociétés japonaises sollicitent vos services ?

LAURENT VERGAIN :

Le service que l'on met en place, c'est l'enseignement du Français, je pense que comme dans beaucoup de pays, c'est plutôt à celui qui vend quelque chose d'aller vers le client potentiel plutôt que le client qui cherche surtout qu'au Japon, l'utilisation du Français n'est pas vital et puis un japonais qui a absolument besoin du français et avoir un excellent niveau pour des raisons professionnelles, soit par l'intermédiaire de son entreprise, soit personnellement peut assez facilement partir en France 3 mois, s'inscrire dans une école de langues en cours intensif, donc la demande, dans le cadre du Japon est plutôt de notre côté : nous sommes à la recherche de clients, après, ça peut arriver que quelqu'un vienne me voir et me dise « j'ai besoin de former mes cadres en français » mais c'est plutôt extrêmement rare, car il y a beaucoup de concurrences

Madame MOLINIE :

On peut résumer cela ainsi : la demande s'organise autour de l'offre, c'est grâce à l'offre que vous construisez, qu'il peut y avoir un intérêt à porter sur le français et puis la dimension culturelle mais il n'y a pas à priori de demande

E : Vous avez dit tout à l'heure : « La fusion a entraîné un lien du pédagogique vers le culturel » depuis, avez-vous fait des liens entre le pédagogique et le culturel ?

LAURENT VERGAIN :

J'essaie mais on y va à doses homéopathiques, je pense que la volonté stricte de bien séparer les choses est venue d'une situation difficile et c'est clair de toutes façons que c'est très difficile de rendre le culturel commercialement rentable, donc ce qu'il faut petit à petit, c'est convaincre les gens, qu'avoir une présence culturelle, c'est important, ça peut apporter des étudiants mais on se rend compte aussi et j'ai pas mal d'expérience dans pas mal de pays du monde que beaucoup de gens peuvent s'intéresser à ce qui se passe culturellement en France mais sans devenir potentiellement un client des cours de langues donc la passerelle entre les deux, j'essaie de continuer à y croire mais je me rends compte que ce n'est pas quelque chose qui marche vraiment.

Madame MOLINIE : La dimension enseignement de la langue française est vocation du centre franco japonais alliance Française à développer la dimension culturelle, c'est une passerelle. Est-ce que Laurent a répondu à votre question?

E : Oui, ... la réflexion ...continue ! Mais.....

LAURENT VERGAIN : De toutes façons, on ne pourra pas mettre un point final à ce type de..... en plus, je crois que c'est très...comment dire, c'est des questions qui sont très liées à l'individu, c'est très difficile, je peux avoir une réponse de manière collective mais ça ne pourra pas s'appliquer à chaque personne, je pense qu'en fonction des goûts et de l'état d'esprit de chaque enseignant, l'ouverture vers le culturel va être complètement différente

E : Est que vous, vous enseignez le français ?

LAURENT VERGAIN : Est-ce que moi j'enseigne ?

Actuellement non, pas en ce moment mais par exemple, les trimestres précédents, cela faisait plusieurs trimestres qu'on avait dans notre plaquette un cours de phonétique mais j'avais personne qui voulait faire le cours de phonétique, donc, je m'y suis mis, mais ce n'est pas trop trop mon truc mais j'ai fait pendant 2 trimestres des cours de phonétique, j'ai eu la chance de choisir une volontaire internationale qui sur son CV avait mis cours de phonétique donc je l'ai accueillie les bras ouverts et elle a récupéré les cours donc je peux, je le fais, je l'ai fait dans beaucoup d'autres centres avant, c'est aussi en fonction de l'ampleur du centre et c'est vrai que c'est pas toujours évident : être enseignant ça veut dire être là : si on a cours le lundi, tous les lundis à la même heure, de telle heure à telle heure, on peut pas se permettre de s'absenter, or quand on a des fonctions de directeur, on peut parfois on peut être invité à des choses très agréables genre un cocktail, on peut être invité à l'inauguration d'un événement culturel, on peut être invité à une réunion dans la ville même, on peut être amené à se déplacer pour des réunions à l'ambassade et c'est vrai c'est pas toujours évident d'associer l'emploi du temps d'un professeur régulier avec des responsabilités dans des domaines divers mais bon, sinon, je continue à le faire de manière assez régulière

E : Par rapport à la barrière de la langue, vu que vous ne parlez pas japonais, ça ne vous a pas gêné en fait pour expliquer, pour expliciter ?

LAURENT VERGAIN :

Je suis d'une génération où on avait tendance à développer l'idée que l'apprentissage d'une langue étrangère était d'autant plus efficace qu'on utilisait essentiellement cette langue étrangère dans la classe, donc ça ne pose aucun problème, j'ai un peu évolué, j'ai vieilli, j'ai un peu évolué, et j'ai beaucoup évolué effectivement lors de mon premier séjour au japon, parce qu'il y a des choses que j'aurais difficilement accepté avant, que j'accepte, que je conçois mieux actuellement même si je n'en suis pas encore convaincu, on a d'ailleurs ici par exemple, parmi nos cours, on a certains cours de débutants qu'on propose dans la journée avec un professeur japonais justement pour que le professeur apporte une aide en langue maternelle, à certains moments, je pense que ça peut très très bien marcher avec certains professeurs qui sont japonais mais qui font très attention à quel moment ils utilisent la langue maternelle et qui sont tout à fait capables de le doser, je pense que ça peut être catastrophique même parfois avec des professeurs français qui eux ont un excellent niveau en japonais et qui se font prendre parfois sans faire exprès dans un système où beaucoup de choses sont expliquées en japonais et on s'est retrouvé dans certains cas avec des professeurs qui ne se rendaient pas compte mais qui parlaient beaucoup en japonais et une fois qu'ils ont été partis et qu'il a fallu les remplacer par un autre professeur, les étudiants qui étudiaient depuis un an chez nous étaient complètement perdus et ne comprenaient pas des consignes aussi simples que « ouvrez votre livre », « regardez l'exercice page tant » donc je suis persuadé que ça ne pose aucun problème même si parfois effectivement ça peut être un plus d'expliquer les choses, on fait par exemple très souvent ici à l'inter trimestre : « Youki » qui est le professeur japonaise que vous avez croisé tout à l'heure propose souvent à l'inter trimestres des petites sessions de 12 ou 15 H pour faire des révisions grammaticales en japonais sur, par exemple toutes les règles qui ont été vues sur le niveau A1, les étudiants par exemple qui ont fini pratiquement un niveau A1 avec la méthode de français langue étrangère que ce soit « Taxi ou Festival », ils s'inscrivent pendant l'inter trimestre à ce petit module de cours, ça leur permet de les mettre en confiance et puis

peut être de réparer quelques petites choses ou de compléter des choses sur lesquelles ils étaient passés.

Madame MOLINIE :

Moi, j'ai une question en revenant un peu sur votre parcours donc vous avez fait une licence, je crois me souvenir en communication et un certificat en didactique droit et vous avez également auparavant vous êtes passé par l'Essec.

LAURENT VERGAIN :

Non je ne suis pas passé à HEC, j'ai fait la prépa simplement et ensuite j'ai arrêté.

Madame MOLINIE : Vous avez fait la prépa à HEC ?

LAURENT VERGAIN : Puis après j'ai arrêté.

Madame MOLINIE :

Alors moi, j'aimerais bien revenir un peu sur la question de vos compétences, puisque finalement maintenant que vous regardez votre parcours avec un peu de distance...

Ma question est la suivante : à quel moment dans votre parcours de formation au sens universitaire, ou d'ailleurs à l'école normale, vous avez eu le sentiment d'avoir forgé des compétences qui vous sont utiles aujourd'hui ? Est-ce que vous avez forgé des compétences à l'époque qui vous sont utiles aujourd'hui ? Puis le deuxième volet de ma question c'est finalement comment avez-vous forgé vos compétences est-ce que c'est dans la pratique (c'est-à-dire dans l'exercice de la fonction) ? Est-ce que c'est en formant ponctuellement à d'autres moments de votre vie sur les compétences que vous êtes à même de construire au fur et à mesure ? Bref comment avez-vous construit votre compétence professionnelle : dans le cadre de votre formation universitaire ? dans le cadre de l'exercice de votre fonction sur le terrain ? Dans le cadre de l'international ?

LAURENT VERGAIN :

Alors au niveau des formations, j'ai passé toute une série de stages qui sont quand même assez nombreux, j'ai passé un grand nombre de stages courts : stage court du CREDIF, stage court du BELC ou d'autres stages en FLE avant ceux là, stage de la CCIP (Chambre de Commerce et de l'Industrie de Paris) qui s'appelle, je sais pas si ça existe encore « Gérer le culturel », donc, il y a ces petites choses là que je n'ai pas citées parce que ça aurait été un petit peu long mais je pense que ce qui compte dans ce que je vais dire après et qui va l'illustrer. Je n'ai pas eu l'impression à un moment donné de suivre une formation qui me permettait d'acquérir des compétences, j'ai l'impression de passer et même de continuer aujourd'hui à faire des allers et retours entre la pratique et des acquisitions de compétences dans un cadre plus institutionnel de manière à encadrer un certain nombre de choses à compléter et une autre chose aussi. C'est que compte tenu du parcours du « combattant » qu'il faut suivre pour arriver aux différentes étapes que j'ai décrites tout à l'heure, il y a des fois où j'avais l'impression que les choses ne se faisaient pas dans l'ordre idéal. Je vais prendre par exemple l'exemple du stage « gérer le culturel » de la CCIP, j'avais besoin de faire cette formation parce que j'avais besoin de postuler sur des postes à l'étranger, sur des directions d'établissements culturels où j'aurais des responsabilités de gestion et il fallait que je prouve que j'avais un certain nombre de compétences en gestion. Or compte tenu de mon parcours d'enseignant dans

l'éducation nationale, faire 1 formation pour avoir des compétences en gestion (à moins d'être carrément dans le secteur administratif), c'est quasiment impossible de trouver ce type de choses. Mais j'ai eu l'impression un peu de faire ce stage pour l'avoir dans mon CV mais pas à un moment où j'en aurais eu plus besoin car à l'époque j'étais pas encore en poste et quant j'ai été en poste 2 ou 3 ans après, je pense que j'avais perdu quand même une certaine partie des contenus que j'avais pu engranger 3 ans avant... Alors je pense que c'était pas complètement perdu. Mais après je me suis trouvé à un moment par rapport à des problèmes de gestion comptable, peut être de la même façon que si je n'avais pas fait cette formation. Sinon par rapport au reste, par exemple avant de venir au Japon, je travaillais en centre culturel. Je ne sais pas si vous connaissez la différence entre les 2, mais pour moi, la mission est à peu près la même entre un directeur de centre culturel et un directeur d'Alliance c'est à peu près la même mission. Par contre quand on est dans un institut ou un centre culturel, on est dans une structure d'administration française avec une comptabilité française qui est vérifiée par le trésor public français et on doit utiliser des logiciels qui sont fournis par le ministère des affaires étrangères et donc il y a tout un tas de choses à faire d'un point de vue administratif qui sont assez lourdes, assez carrées et il a fallu que je m'y mette parce que je suis parti en poste, j'ai eu un centre culturel, j'ai allumé l'ordinateur et puis j'ai eu des collègues qui ont eu la gentillesse de m'aider par téléphone parce que c'était aussi leur travail : ils étaient agents comptables dans le réseau et donc ils devaient aussi s'assurer que j'étais capable de faire mon budget et tout ça, beaucoup de choses quand même sont des choses acquises sur le terrain par de l'entraide, par aussi car on travaille dans des structures où il y a du personnel qui est beaucoup plus stable que nous et qui la plupart du temps aussi assurent un suivi, après on peut aussi solliciter le gouvernement français pour des formations sauf que, effectivement c'est assez difficile quand on est en poste, comme souvent on est seul comme expatrié. C'est assez difficile de dire : je vais partir 15 jours ou 3 semaines pour faire un stage et apprendre à utiliser le logiciel de gestion. Parce que quand on arrive souvent on a le budget à faire pour l'année suivante, donc pour moi, j'ai vraiment eu l'impression de par ma formation initiale aussi de faire des allers et retours et d'avoir encore besoin de continuer à en faire car je ne sais pas si j'en aurais le courage et si j'en aurais le temps et l'envie mais je suis tout à fait conscient que lors d'un prochain séjour en France, si je pouvais à nouveau reprendre une formation, dans mon parcours, ce serait bien

Madame MOLINIE : « dans quel domaine vous aimeriez développer plus d'activités ? »

LAURENT VERGAIN :

Soit dans le domaine linguistique, soit dans le domaine de la gestion du culturel, travailler dans le culturel, travailler en art, avec des artistes contemporains quand on n'a aucune formation artistique et quelquefois on a l'impression d'être un petit peu loin des concepts qu'on maîtrise, donc on fait confiance, on a tout un tas de moyens : on a des attachés culturels qui peuvent être des relais et nous conseiller un certain nombre de choses mais ça pourrait aussi être intéressant d'approfondir ce domaine-là, d'approfondir le domaine de la gestion, approfondir le domaine de l'informatique, les nouvelles technologies, c'est pareil, ça fait rire beaucoup de mes collègues mais quand j'ai fini ma maîtrise, j'ai pas tapé sur un ordinateur, j'ai tapé sur une machine à écrire électronique certes mais une machine à écrire donc c'est vrai aussi que par rapport aux étudiants, ou aux jeunes collègues qui prennent maintenant des fonctions, je me trouve parfois un petit peu démunie face aux nouvelles technologies pour mettre en place un

site, même si tout le monde me dit que c'est très facile, que n'importe qui peut le faire, gérer un certain nombre de choses donc je pense que si j'ai envie de reprendre des études je ne manquerai pas d'idée et de domaines dans lesquels je peux me perfectionner parce qu'on a quand même des tâches quand on est responsable d'un établissement culturel, on a des tâches qui sont extrêmement variées, ça va de la gestion des ressources humaines, au travail administratif, à la comptabilité, au pédagogique, à la formation de formateurs, je veux dire c'est vraiment très large et je pense que je ne pourrai pas être compétent dans tous les domaines dans lesquels je peux être sollicité en tant que responsable d'établissement culturel.

Madame MOLINIE :

Si vous deviez définir 3 ou 4 des compétences finalement qui caractérisent le mieux cette compétence de manager, de directeur, qu'est-ce que vous diriez ?

LAURENT VERGAIN :

Je dirais l'ouverture, je ne suis peut-être pas toujours très ouvert mais je pense que quelque part, de toutes façons, par obligation, il faut qu'il y ait une ouverture dans tous les sens du terme, être ouvert aux différents courants pédagogiques, aux différentes mentalités, aux différents types de culture, d'activité culturelle etc. donc l'ouverture....
Quoi d'autre...C'est un peu compliqué

Madame Molinié : C'est un peu compliqué, on vous laisse réfléchir

LAURENT VERGAIN :

La disponibilité, ça rejoint aussi un peu l'ouverture, déjà ne pas compter son temps, c'est pas toujours évident. Ça existe dans n'importe quel métier, mais on peut quand même être sollicité sans arrêt, surtout au Japon, donc être disponible du matin au soir, c'est-à-dire, ne pas hésiter à se dire qu'il n'y a pas forcément de samedi ou de dimanche, car par rapport au Japon, le DELF, c'est le dimanche donc on a 10 dimanches par an où de toutes façons on organise le DELF, on a 10 dimanches par an où on travaille, et puis les événements culturels, si c'est un samedi c'est mieux qu'un autre jour, donc ça, je pense que c'est dans ce sens-là que je parle de disponibilité, c'est dans ce sens-là, si je prends par exemple, l'exemple de la Volontaire Internationale, c'est aussi disponibilité pour aider dans la mesure où on est envoyé dans une structure mise à la disposition d'une structure, aider, presque être capable de tout faire, par exemple, le directeur, s'il se débrouille très mal sur internet, celui qui a les compétences sur internet va aider sur ce point-là, en langues aussi, donc ça va, j'ai suffisamment causé !

E : Sur l'idée des compétences, est ce que vous avez réfléchi à vos compétences dans le domaine culturel, pas dans la gestion, puisque vous êtes souvent sur 2 cultures soit avec les Japonais, soit avec les étudiants ou des artistes ?

LAURENT VERGAIN :

Il vous que je comprenne bien votre question, réfléchir à mes compétences, je pense que les 2 mots que je vous ai donnés : disponibilité et ouverture, ce sont 2 mots qui sont scotchés, si je les ai cités, c'est que ce sont 2 mots par forcément importants sur ce poste là mais au fait de bouger d'un pays à l'autre

E : Est-ce que vous bougez beaucoup ? Qu'est-ce qui vous plait entre ces 2 cultures ?

Madame MOLINIE : Vous travaillez toujours à l'entre deux des cultures ?

LAURENT VERGAIN :

C'est probablement plus difficile de concevoir ça en France qu'à l'étranger, peut-être est-ce que parce que je ne m'en rends pas compte et que je commence à baigner dedans, les gens qu'on a l'occasion de rencontrer quand on est à l'étranger, des gens qui sont complètement fermés à l'autre, en général, de toutes façons, ils ne viennent pas vers nous, mais comme on a forcément un minimum de difficultés de communication quand on arrive dans un pays, on ne va pas non plus vers eux et donc finalement on ne les rencontre pas et je pense que très vite, on finit par rencontrer forcément des gens qui ont envie de nous rencontrer et que nous, on a envie de rencontrer, ce n'est pas une très belle définition de l'inter culturel, c'est un petit peu sectaire, mais je pense que naturellement les choses se font un peu comme ça, en plus peut être aussi que c'est lié, j'ai été dans beaucoup d'endroits, je ne suis pas allé partout mais je pense que je vivrais pas du tout les mêmes choses, par exemple, si j'allais en Europe, j'aimerais bien d'ailleurs aller travailler en Europe, je n'ai pas encore eu cette occasion mais je pense que les choses sont complètement différentes, si on est en Allemagne ou même en Hongrie ou en Ecosse, les écossais n'en ont rien à faire de rencontrer un Français, ils en rencontrent autant qu'ils veulent, tous les jours, ils peuvent prendre l'avion pour aller en France, par contre moi, j'ai toujours été dans des pays où on était éloigné de la France et même si on aime ou pas les français pour des raisons historiques, pour des raisons politiques etc., on est quand même une curiosité parce qu'on est différent des autres soit parce que comme Madagascar, Haïti ou l'Indonésie, on est riche, donc ça suscite forcément l'intérêt, ce n'est pas forcément très simple ni forcément très agréable, mais il n'y a pas de problèmes pour que les gens viennent vers nous, on a donc forcément l'impression qu'il y a ouverture.

Au Japon, il n'y a pas cet attrait économique mais il y a un attrait quand même pour tout ce qui vient de l'extérieur et actuellement tout ce qui vient de la France en particulier, c'est évident

E : Mais cela n'empêche pas les moments tendus, Comment avez-vous géré les professeurs japonais que vous employez pour les cours qui utilisent trop le japonais ou inversement des professeurs de français qui utilisent trop le français ?

LAURENT VERGAIN :

L'exemple que je vous donnais tout à l'heure sur quelqu'un qui faisait à mon avis trop de Japonais, c'était un français mais ça s'est très bien géré car ça tombait super bien, il avait prévu de rentrer en France, mais ça aurait pu effectivement être très dur à gérer.

C'est pas forcément plus difficile de gérer un professeur japonais qu'un professeur français, c'est de toutes façons très difficile de gérer un enseignant, je peux le dire moi-même, je suis enseignant et quand je rentre en France et que je me trouve dans une école, je peux m'auto critiquer mais je vois aussi ce qui se passe autour de moi, quand j'ai quelqu'un en face de moi, peut-être à tort, mais je ne me prends pas la tête de savoir s'il est français, s'il est japonais, ou même indonésien, pour moi, il travaille dans une structure qui essaie de cadrer la façon dont on souhaite intervenir et à partir de ce moment-là, il peut y avoir des incompréhensions et j'essaie de les expliciter, ça ne veut

pas dire que je vais imposer forcément à chaque professeur de suivre ma façon de voir les choses mais c'est vrai qu'on a eu depuis un an que je suis ici, on a eu avec certains professeurs, je souhaite que les choses qui se déroulent à l'alliance Française, ne se déroulent pas forcément comme se déroulent les choses dans une université japonaise.

J'ai eu des petits heurts à certains moments, parce que justement, les japonais qui viennent ici, je pense qu'ils attendent de voir autre chose que ce qu'ils vivent dans leur université même au niveau de tout ce qui est principes japonais, cérémonies, qui parle, quand et comment, je suis persuadé que les japonais ne sont pas choqués par la façon de faire des Français, à partir du moment où c'est dans un cadre qui n'est pas le cadre 100% japonais, y a plein de gens qui ne sont pas convaincus, ça peut être des français, ça peut être des japonais et puis, il y a des gens qui vivent depuis longtemps au Japon et qui pour survivre psychologiquement et intellectuellement, par exemple Adriana qui doit travailler pour survivre dans un cadre japonais, elle ne peut pas tenir le même discours que moi, mais moi, j'ai le confort d'être dans une structure mixte mais je veux profiter aussi d'être dans cette structure mixte pour permettre aux japonais qui viennent ici de vivre des choses un petit peu différemment que s'ils étaient dans une structure 100% japonaise, et ça, ça peut choquer des gens mais pas plus les français que les japonais, ça dépend, il y a des japonais qui sont super contents justement de se dire « chouette, enfin, c'est un endroit où on est pas obligé de suivre ce qu'on m'assène depuis ma plus tendre enfance » puis, il y a d'autres japonais qui vont être très choqués et puis, il y a des français qui vont dire « vous n'avez rien compris au Japon, c'est pas comme ça qu'on fait au Japon » ou d'autres qui vont dire « chouette, enfin » je crois que je ne vois plus derrière la personne, sa nationalité, j'espère avoir encore une certaine perméabilité par rapport à la culture de l'autre mais je ne focalise pas forcément parce que je me suis rendu compte que tout ce qu'on dit sur les japonais c'est vrai et c'est complètement faux, tout ce qu'on dit sur les français c'est vrai et c'est complètement faux, il y a certaines choses qui se font, d'autres qui ne se font pas, c'est bien de faire quelquefois des choses qui ne se font pas mais il faut quand même rester dans un certain cadre, dans le respect de l'autre

E : En une phrase, comment définiriez-vous la mission de la structure que vous dirigez à l'alliance française ?

LAURENT VERGAIN :

La mission, en quelques mots, c'est une mission d'échanges culturels au sens large c'est à dire en intégrant la langue, les pratiques, et puis il y a la mission qui nous permet de survivre, c'est quand même développer effectivement ou maintenir un bon niveau d'enseignement de la langue française et garder un pôle dynamique d'enseignement du français et en même temps effectivement, essayer de faciliter les échanges et en même temps de développer les contacts le plus dur actuellement avec de nouveaux partenaires japonais, on s'aperçoit, je suis venu au Japon à 10 ans d'écart, on s'aperçoit dans nos établissements, que l'on a un public qui a toujours un peu le même profil et qui commence à ne plus être tout jeune et vous verrez dans les classes et après ça dépend aussi des horaires où on vient, si on assiste à des cours dans la journée on a beaucoup plus de femmes au foyer et de personnes retraitées que dans les cours du soir

E : C'est intéressant aussi de savoir à quoi sert le Français au Japon pour ceux qui viennent apprendre à l'alliance ? Quelles sont les activités culturelles françaises ? Quelles sont les motivations à l'utilisation du Français ?

LAURENT VERGAIN :

C'est très difficile comme question car quelquefois, comme je viens de le dire tout à l'heure, on peut être influencé suivant l'heure à laquelle on se trouve dans l'établissement, on peut avoir des publics complètement différents c'est-à-dire qu'on a une grosse masse du public qui vient parce qu'il aime la France, parce qu'il a fait du Français à un moment donné et que le français c'est un peu un loisir, c'est un peu venir en cours de français à l'alliance, c'est un peu se retrouver dans une ambiance différente, c'est se retrouver dans un groupe qui fonctionne socialement d'une façon un peu différente de la société ici.

Moi, j'ai vraiment l'impression qu'une grosse partie de notre public recherche un peu ça en venant prendre des cours ici, après il y a les gens qui ont un objectif très précis, c'est-à-dire « je vais partir en France l'année prochaine pour apprendre la pâtisserie dans une école de pâtisserie à Lyon, et mon projet est d'arriver en France avec un bon niveau, on en a quelques-uns mais ce n'est pas la majorité, on a aussi quelques jeunes filles qui se disent : « j'aimerais bien épouser un français » et donc, je vais prendre des cours de français soit le professeur sera célibataire et j'épouserai le professeur, je caricature mais il y a cette idée que l'on retrouve dans beaucoup de pays du monde aussi où l'apprentissage d'une langue étrangère (ça peut être le français, ça peut être l'italien si on a été déçu par le prof de français, ça peut être l'anglais si l'Australie est plus proche et on veut aller en Australie et si on se dit que le voyage sera moins cher mais apprendre la langue c'est se dire qu'on va peut-être partir ailleurs, se faire une vie différente dans un cadre différent du cadre japonais, je ne connais pas suffisamment bien la société japonaise, je n'aime pas trop dire ce genre de choses, mais on entend dire et pas mal de gens sérieux ont fait des enquêtes qu'effectivement pour une femme japonaise célibataire à 30 ans, rencontrer un homme et fonder un foyer, ça commence à devenir très difficile, alors, je pense que c'est de moins en moins vrai, il y a des études qui montrent que c'est en train de changer mais je pense aussi que c'est quelque chose qui peut être encore vrai et ça peut être aussi une motivation en se disant, voilà, j'ai eu envie de rester indépendante et célibataire jusque-là et j'ai envie de fonder une famille, je vais avoir du mal à fonder une famille avec un japonais ou simplement une fille japonaise qui a une ouverture d'esprit un peu différente et qui s'aperçoit que parmi les hommes japonais de son âge, elle va tomber dans un système de relation de couples qui ne lui conviendra pas, je peux pas vous dire que c'est majoritairement mais ce sont des petites choses qui existent

E : Vous auriez des idées du public que vous auriez aimé toucher ?

LAURENT VERGAIN :

Ce serait bien effectivement de toucher un public plus jeune et moins féminin, ce sont des problèmes que l'on a dans tous les pays du monde même en France d'ailleurs, la preuve en Français Langue Etrangère (FLE) on touche aussi bien au niveau des enseignants, et des apprenants, on touche souvent un public à 70% féminin et on le retrouve nous aussi au niveau de nos étudiants, c'est aussi le pourcentage de femmes que l'on a, et des gens qui ne sont pas forcément très très jeunes, par exemple, des étudiants en science, il n'y en a pas énormément, il y en a quand même quelques uns parce qu'effectivement, il y a un projet entre Cergy et l'université préfectorale d'Osaka donc il y a quelques garçons qui s'y mettent mais ils sont quand même assez peu

nombreux, ce qui est assez bizarre, c'est que quand on organise les examens du DELF (Diplôme d'Etude en Langue Française) ici, on a un peu plus en pourcentage de garçons qui se présentent à l'examen du DELF qu'on a de garçons dans les cours, donc quand des garçons suivent des études en Français, souvent, ils ont une idée plus professionnelle de l'utilisation du français, ils se disent qu'ils vont peut-être faire un doctorat ou une spécialisation professionnelle en France, plus souvent que les filles, mais ils restent quand même assez peu nombreux mais c'est aussi un public qui est plus attiré par tout ce qui est Anglo saxon

Madame MOLINIE : Est-ce que cette relation CERGY/OSAKA, vous l'avez ressenti ici ?

LAURENT VERGAIN :

En un an ce n'est pas évident, c'est assez difficile parce que je ne suis pas dans tous les cours, les gens qui viennent ici aiment bien venir ici de manière anonyme, donc ils ne viennent pas forcément en disant « je suis dans telle université », c'est souvent quand je suis jury au DELF et que je fais passer la première partie pendant laquelle il y a un petit entretien avec le candidat, on commence à lui poser des questions un peu pointues qui sont au-delà de son milieu proche, on leur demande de parler de leur avenir et c'est souvent dans les entretiens du DELF que je m'aperçois « tiens, celui-là est à l'université »

J'avais proposé à Marie Françoise, parce qu'elle cherchait un enseignant l'année dernière que ce soit, soit moi, soit le VI qui aille faire cours dans son université, justement pour que nous soyons plus présents à l'extérieur de façon à ce que l'on se rende davantage compte des passerelles qui existent, sinon, les gens ne les mettent pas forcément en avant et nos cours ici représentent financièrement un investissement pour certains étudiants, on en a quelques-uns mais probablement pas autant que cela, ce n'est pas excessivement cher, mais pour un trimestre, l'étudiant doit payer 28000 yens, ce qui fait 200 € pour 20 H de cours, ce n'est pas cher, c'est par exemple moins cher que des boîtes comme Berlitz, mais ça reste quand même un investissement financier pour les étudiants et actuellement ce n'est pas forcément facile

Madame MOLINIE :

Peut-être une question sur vos projets, peut-être déjà pour l'Alliance puisque vous êtes là depuis 1 an, donc si j'ai bien compris, vous allez y rester encore au moins 3 ans ?

LAURENT VERGAIN :

Oui, encore 3 ans, si je ne me fais pas virer avant, normalement, l'ambassade a accepté et le ministère aussi de renouveler mon contrat pour 2 années supplémentaires, normalement, je dois rester jusqu'en 2012, globalement les projets, c'est de continuer à développer un certain nombre de choses, essayer de voir justement comment on peut améliorer la communication, à la fois pour voir comment on peut faire pour avoir plus d'étudiants mais aussi de renouveler les étudiants, c'est-à-dire en faire venir de nouveaux, j'aimerais bien aussi, mais je ne me fais pas trop d'illusions, j'aimerais bien développer des projets avec les universités pour arriver à fonctionner un peu plus avec les enseignants qui sont dans les universités, c'est très compartimenté. Adriana, c'est un petit peu spécifique, car compte tenu de son profil personnel, il y a des liens avec la structure et c'est vrai que les universités sont assez loin et que les gens qui bossent dans

les universités ne viennent pas forcément sauf quand ce sont des profs qui sont aussi vacataires ici, donc j'aimerais bien que l'on essaie de mieux fonctionner là-dessus.

J'ai un projet que j'ai en tête, mais on verra si ça peut se mettre en place, j'ai un nouveau collègue qui vient d'arriver à Kyoto et qui est à l'institut franco-japonais, qui a à peu près 500 étudiants par trimestre, je pense que ce pourrait être intéressant de développer une sorte de pôle pédagogique sur le Kansai, de formateurs à formateurs et de travailler plus sur la formation des enseignants. La plupart des très bons formateurs de formateurs en FLE sont souvent à Tokyo parce que les conditions qui leur sont proposées par la structure à l'institut de Tokyo sont beaucoup plus confortables que ce que l'on peut leur proposer et je serai intéressé je pense de voir entre les universités qui sont quand même très nombreuses sur le Kansai, les profs français et les profs japonais qui sont très nombreux sur le Kansai et nos 2 institutions, s'il n'y a pas moyen d'essayer de mettre quelque chose en place, ceci dit, je pense que je ne suis pas le premier à avoir cette idée-là : les structures sont ce qu'elles sont depuis pas mal de décennies, et c'est peut-être un peu prétentieux de ma part d'espérer en trois années de travailler dans ce sens-là, je pense que l'on aurait beaucoup à y gagner, après, améliorer ici : je pense par exemple qu'il faut faire une véritable bibliothèque, un véritable pôle multimédia pour nos étudiants et ce qu'on disait un peu tout à l'heure, voir de quelle manière, petit à petit, on peut essayer d'intégrer un peu plus d'activités culturelles et voir de quelle manière on peut faire le lien à la fois avec les cours, avec les étudiants sans non plus trop rêver car je sais par expérience que même dans des endroits où les choses auraient été plus faciles, ce n'était pas évident que ça se fasse, les gens viennent par exemple pour consommer un cours, parmi les étudiants et le reste à côté, si on leur offre du fromage, du vin et des crêpes, ça ira, au contraire, ils viendront mais si on leur offre Pål Frenàk ou du cinéma expérimental qui est quelque chose de plus ardu, qui n'attirent pas forcément le commun des mortels, ce sera plus difficile et on ne peut pas les forcer à venir forcément à ce genre de choses, par contre, il y a un travail intéressant que l'on va faire ce trimestre, tous les ans à la même époque, il existe un concours qui s'appelle « concours de récitation » mais j'ai changé le nom cette année car j'ai un peu de mal avec la « récitation » c'est normal, je suis du premier degré, on l'a donc appelé « concours d'automne » parce qu'il se passe en automne et cette année le sous-titre du concours d'automne, c'est « dire un conte » : pourquoi dire un conte ? c'est pas forcément pour casser avec la tradition mais c'est parce qu'on a actuellement à la résidence, un conteur français et sa conjointe qui est metteur en scène, ils travaillent sur le RAKUGO qui est un art du conte japonais de la région d'Osaka, on va donc un peu travailler avec lui, il va venir faire un spectacle de contes traditionnels français et tous les participants pourront venir se faire une idée de ce que c'est que dire un conte et qui n'est pas à donner un texte que l'on a appris en français, ils se sont même proposés pour les 15 finalistes de faire tout un après-midi, un atelier, à la fois sur la diction mais aussi sur le positionnement du corps pendant la diction. Donc c'est pour ça qu'on a choisi ce thème parce qu'on a la chance d'avoir 2 résidents qui bénévolement nous aident dans ce truc, et l'année prochaine, il faudra que l'on trouve une autre idée, on reviendra peut-être sur la poésie comme les années précédentes, je ne sais pas.

On a organisé avec d'autres centres européens au mois de mai, des ateliers, une soirée SLAM, on a fait venir une Slameuse de France qui s'appelle DONNA VICKXY qui a gagné le grand Slam de Paname, l'an dernier et pour revenir à ce que l'on disait tout à l'heure sur les liens :

Sur une équipe pédagogique de 23 professeurs, je n'en ai qu'un seul qui est venu à la soirée SLAM, je peux comprendre, on n'est pas marié avec l'alliance française,

on a sa vie, quand je le dis comme ça, ce n'est pas un reproche mais c'est pour montrer que le lien qui dans ma tête est évident « le Slam, ça va intéresser tout le monde » ça n'a pas marché. Peut-être que je n'avais pas bien présenté l'idée, je l'avais présenté comme mon idée et ce n'était peut-être pas comme cela qu'il aurait fallu le présenter, c'est vrai aussi que quand on a su qu'on pouvait la faire venir ici et que ça ne nous coûterait rien, et qu'on pourrait peut-être la faire rester ici quelques jours, j'ai envoyé à tous les profs d'université que je connaissais, à tous les profs qui travaillent ici et qui sont de l'université, voilà la Slameuse, elle est à votre disposition, si vous voulez la faire venir pour faire un atelier Slam dans votre fac, allez-y, aucune réponse ! mais je comprends là aussi, eux travaillent dans un contexte japonais et je ne suis pas certain qu'ils aient à la fois un moment pour intégrer dans leur cursus l'atelier Slam sans leur université et peut être aussi de justifier cela auprès de leur institution, donc il y a eu un atelier ouvert l'après-midi et quelques étudiants, une vingtaine y ont assisté : il y avait un slameur anglais, un slameur catalan, un slameur espagnol, un slameur français, une slameuse allemande, hollandais, flamand, il y avait dans l'après-midi, 7 ateliers dans la maison internationale, et chaque slameur faisait un atelier dans sa langue et le soir, (le slam en japonais n'existe pas vraiment), des jeunes poètes contemporains japonais qui déclament plus ou moins à la mode Slam, donc on l'a fait plus ou moins façon compétition Slam et ce qui est amusant, justement pour revenir à ce que vous disiez tout à l'heure des langues étrangères, comment les gens comprennent, le gagnant a été le slameur catalan, qui n'était pas forcément le plus beau, et je crois que dans la salle, à part la directrice de l'institut catalan, personne ne comprenait le catalan, il y avait environ une cinquantaine de personnes et c'est lui qui a eu le plus de votes, donc j'étais très content, parce que quelquefois, je suis obligé de me battre même quelquefois contre des profs de FLE français, pour dire que l'on peut comprendre plein de choses, même si on ne comprend pas et là ils ont choisi le slameur catalan, même si c'est là qu'ils ont compris le moins le texte mais ils ont voté pour sa prestation sur scène, sa sonorité.

Pour moi, l'avenir est incertain, l'avenir, comme j'ai enchaîné 2 postes à l'étranger, ça veut dire forcément un retour en France et ce retour en France se fera, soit selon la règle la plus normale, un retour vers l'éducation nationale, c'est-à-dire, professeur des écoles dans l'académie de Paris, après, dans l'éducation nationale, ce sera très difficile, tout de suite, en rentrant, de faire autre chose parce que pour postuler sur n'importe quel autre poste que ce soit directeur d'école, coordinateur de REP, pour pouvoir postuler, il faut déjà être en poste, on ne peut pas, quand on est en détachement, postuler, on vous dit gentiment : « revenez, prenez une classe et ensuite postulez », donc, si c'est de l'éducation nationale, c'est pratiquement certain que ce sera un poste de professeur des écoles, après, il y a 36000 autres possibilités mais qui ne sont pas évidentes, il y a parfois des gens qui arrivent à revenir au ministère des affaires étrangères sur des postes administratifs, il y a des gens qui arrivent à trouver des postes au CIEP, des CNDP (centre national de documentation pédagogique), au CRDP (centre régional de documentation pédagogique), certaines personnes arrivent aussi parfois à trouver des postes dans des QF parce que justement, ces centres sont intéressés par des gens qui ont eu des expériences à l'étranger parce qu'ils reçoivent régulièrement des étudiants qui viennent de l'étranger et le fait d'avoir quelqu'un qui a eu de l'expérience dans des domaines divers, peuvent considérer cela comme une richesse, donc c'est un avenir très incertain avec quand même par rapport à d'autres collègues qui eux, sont contractuels, avec l'assurance que de toutes façons, dans la mesure où je suis fonctionnaire et je peux retrouver un poste dans l'éducation nationale.

E : L'idée de retourner toute la journée dans une classe toute la semaine, ça ne vous fait pas un peu peur ? Quel est votre lien avec le métier d'enseignant ?

LAURENT VERGAIN :

Avec le métier d'enseignant, c'est évident, moi, franchement, quand on parle de formations, je trouve que quelqu'un qui a une formation (je ne sais pas au niveau des formations actuelles) mais quelqu'un qui a suivi la formation à l'école normale pendant 2 ou 3 ans, je pense qu'il a quand même de façon très proche, le profil de quelqu'un qui a fait FLE, certes, en linguistique, dans plein de domaines, il n'a peut être pas les compétences suffisantes et c'est la raison pour laquelle, je m'étais dirigé après vers une maîtrise, mais je pense que l'approche que l'on a par rapport à l'apprenant, en milieu scolaire primaire, on peut assez facilement la projeter par rapport à l'apprenant en FLE, ça ne veut pas dire qu'il faut le considérer comme un enfant, les compétences qui sont travaillées, le travail sur le Portfolio sont ni plus ni moins un travail qui ressemble à un travail qu'on est censé faire et qu'on ne fait pas forcément en primaire par rapport aux compétences, par rapport aux acquisitions de l'enfant, à son rythme particulier, pour moi, j'ai un peu l'impression, disons, qu'au niveau formation et structure, on reste, je suis dans le même cas.

Après, au niveau motivation, parfois, c'est aussi motivant d'avoir 20 gamins en face de soi et quelquefois plus motivants que d'avoir en face de soi, 20 professeurs aigris, je ne dis pas qu'ils sont tous aigris ici, je caricature, mais franchement, quand je suis rentré du Japon, j'ai pris un CP à Bagnolet, j'ai eu la chance de tomber dans une école avec une directrice avec qui j'avais bossé avant, et on était vraiment en phase, professionnellement, je ne me suis pas ennuyé.

Là où je me suis ennuyé de temps en temps, c'est dans la salle des maitres, pendant les récréations, parce que, il y avait 3 ou 4 collègues à qui j'avais des choses à dire, puis d'autres, moins et effectivement, c'est ce côté-là que je trouvais le moins stimulant

E : Vous avez quand même envie de revenir enseigner ?

LAURENT VERGAIN :

De toutes façons, c'est aussi une protection psychologique, je ne vais pas partir en me disant que je ne veux pas y aller, il y a des collègues qui vivent les choses comme ça maintenant, je n'ai pas envie de les appréhender de cette manière-là parce que, je vous dirai franchement, que j'écrivais un mail à une amie et lui disais que mon prochain dimanche libre serait le 8 novembre, j'ai 2 enfants, quand je suis rentré en France, la première fois, j'avais une petite fille qui avait 15 mois et un bébé qui était à naître et qui est né à Paris, et finalement, j'ai été très content d'être en classe parce que j'étais beaucoup plus présent à la maison, beaucoup plus proche de mes enfants que je ne le suis là, je les croise le matin pour le petit déjeuner et le soir, j'essaie de faire le maximum pour les croiser avant qu'ils aillent se coucher, mais ce n'est pas évident, et là, je sais que jusqu'au 8 novembre, je ne vais pas passer un WE avec eux.

C'est un choix, on est content d'être au Japon, donc, j'essaie, peut être aussi pour me protéger psychologiquement, de me dire que chaque chose a ses avantages et ses inconvénients et si par exemple, j'ai envie de refaire une formation, j'ai l'avantage en étant enseignant, c'est pas facile, je l'ai fait pendant 4 ans, bosser en classe dans la journée et aller en fac le mercredi soir, vous l'avez fait aussi probablement, je l'ai fait,

j'étais célibataire et jeune à l'époque, on a la chance aussi, en étant dans le premier degré qu'on a pas dans d'autres structures comme ici quand je suis directeur, de se faire un peu son propre emploi du temps, le plus dur, effectivement étant, l'ambiance de l'éducation nationale, mais c'est nous qui la faisons et puis, je pense que les ambiances de bureau : j'ai des collègues qui ont été dans des bureaux au ministère des affaires étrangères, ils étaient contents, parce qu'ils étaient les mieux servis lorsqu'il fallait repartir, ils étaient juste à côté de la « transparence », donc, quand ils voulaient demander un poste lorsqu'ils voulaient repartir, c'était quand même plus facile, mais souvent ils ont trouvé l'ambiance dans le ministère, avec des horaires de bureau, détestable et les conditions de travail, pas forcément plus agréable. On verra, peut être que dans 4 ans, vous me ferez un interview à Paris, je serai en pleine dépression parce que je serai dans le 19^{ème}, quoique ce n'est pas forcément dans le 19^{ème} que c'est le plus difficile à vivre au quotidien.

Je ne sais pas quel avenir il y a dans les postes à l'étranger, de plus en plus de postes sont supprimés, le ministère a de plus en plus besoin de placer ses agents, le ministère de la culture commence aussi à se rapprocher de plus en plus du ministère des affaires étrangères, il n'est pas impossible que dans 10 ans, il n'y ait plus de détachement de l'éducation Nationale ou très peu, il y a 5 ans, quand je suis parti en Indonésie, j'ai entendu dire qu'il y avait eu 3000 enseignants qui ont déposé un dossier au ministère de l'éducation nationale pour partir à l'étranger, 500 dossiers ont été retenus par la Direction de l'éducation nationale qui fait la passoire entre l'éducation nationale et le ministère des affaires étrangères et sur les 500 dossiers qui ont été transférés au ministère des affaires étrangères, ils ont reçus environ 200 personnes en entretien, à la fin, il restait, quelque chose comme 120 postes, il y aura à mon avis de plus en plus de demandes pour partir et de moins en moins de postes disponibles pour les détacher, donc, je ne suis pas certain, qu'une fois que je serai rentré en France et que j'y serai resté 3 ans, il y aura encore des possibilités de fonctionner, l'administration est en train de revoir tous les processus pour réduire les effectifs, les recrutements ;

E : A l'alliance française, quels sont vos critères de recrutement ?

LAURENT VERGAIN :

Pour l'instant, je n'ai pas eu de souci, car l'équipe était au complet lorsque je suis arrivé, un professeur est parti et lorsqu'il est parti, il y avait un VI avec qui ça se passait très bien, qui avait les diplômes nécessaires pour enseigner le FLE et qui en plus souhaitait rester au Japon, donc les choses se sont faites.

Par contre, je reçois, je ne sais pas combien de candidatures spontanées, quotidiennement, moi, j'estime que la priorité est la formation en FLE, ça ne veut pas forcément dire un Master 2, un master 1 peut suffire, Après, l'autre problème qui est plus un problème de législation locale, si possible, je préfère recruter quelqu'un qui est déjà sur place et qui a déjà le visa pour travailler, parce que si la personne n'a pas de visa pour travailler, et que l'on devient son employeur principal, je dois m'engager et lui signer un papier pour lui assurer un minimum d'heures de cours qui lui permettra d'obtenir un visa de travail, à peu près 18 à 20h de cours et donc, même s'il est vacataire et que je me retrouve 6 mois après, je, ou mon successeur : pas forcément moi, perd des étudiants, on est obligé de réduire l'emploi du temps du professeur, à la fois, le professeur peut se retourner contre nous, à la fois les autorités à qui on va demander un visa de travail, peut se retourner contre nous en nous disant « vous aviez promis de l'employer 18H et vous ne lui donnez pas la somme minimale exigée pour avoir un visa,

il y a donc ces 2 choses qui sont prioritaires, après, il y a un critère que je n'évite pas forcément mais qui m'est tout personnel, je reste méfiant sur les gens qui sont « japonisants » parce qu'il y a énormément de jeunes professeurs ou d'étudiants qui viennent finir leur doctorat au Japon, qui sont comme moi, très contents de vivre au Japon, qui ont envie d'y rester et parfois, ils ont fait un module FLE parce que justement, au bon moment, ils ont senti que c'était la seule possibilité mais qui n'ont pas forcément l'esprit que je développais tout à l'heure, par exemple d'un instituteur, quelqu'un qui a une véritable formation en FLE, ils ont fait ça que pour avoir le label FLE par qu'il est nécessaire, mais ce sont des chercheurs en linguistique japonaise, ce sont des gens très intelligents, des gens très pointus mais souvent qui ne sont pas faits pour enseigner le FLE, à mon avis, donc, si j'ai des candidatures comme cela, et on en a beaucoup, j'y vais très prudemment et j'essaie au maximum de proposer à des choses à doses homéopathiques à la personne pour vérifier qu'il a vraiment envie d'enseigner le FLE et qu'il n'a pas besoin de trouver uniquement un moyen de subsistance au Japon, parce qu'il a envie de vivre au Japon, ce que en soit, je comprends tout à fait, je vois par exemple des gens qui débarquent au Japon, me disant « voilà, j'ai un visa « vacances/travail » est ce que vous avez un poste de professeur ? », je leur dis qu'il n'y a pas de poste, je leur demande de déposer un CV, je leur demande s'ils sont enseignants, s'ils ont des expériences en temps qu'enseignants, ils répondent « non », je leur demande s'ils veulent enseigner le français, ils répondent « oui, il n'y a pas de problème, je suis française ! » ou « je suis vendeuse dans un magasin à Osaka depuis 8 ans, j'en ai marre d'être vendeuse, vous n'auriez pas une place de prof ? » quelqu'un qui a une expérience de vendeuse, peut être une excellente prof de FLE mais, il y a des gens qui sont formée en FLE avec des années de formation et qui cherchent du boulot, j'aurais donc tendance à privilégier plutôt ce profil-là.

MADAME MOLINIE :

Qu'est ce qui caractérise pour vous un bon prof de FLE dans ce centre, le prof de FLE idéal pour l'alliance française ?

LAURENT VERGAIN :

Il n'y a pas de prof idéal, il faut qu'il soit ouvert et disponible, il faut effectivement que la personne soit souple car on a des publics très différents, ça peut aller de la petite grand-mère adorable qui fait du français depuis 20 ans, qui n'arrive pas toujours pas à aligner 2 mots mais qui nous aime tellement qu'elle continue à venir et qu'elle aime tellement son professeur et ce public-là, on ne voit pas pourquoi, on s'en déferait, mais quelquefois, on se demande si le prof n'est pas plutôt « assistante sociale » que prof de FLE, donc, il y a ce côté-là, c'est vrai que l'on a des publics tellement différents qu'il faut que les gens s'adaptent, après, pour revenir au fait de travailler en groupe, je suis tout à fait conscient que c'est idéal, je suis conscient aussi qu'une structure qui ne proposent aux gens que des postes de vacataires, on ne peut pas non plus avoir cette exigence, on a l'avantage d'avoir la souplesse, et de pouvoir, d'un trimestre à l'autre, varier les effectifs et les horaires de cours des professeurs, c'est vrai que de leur demander de s'impliquer à fond dans des projets, ça ne peut se faire que si on les finance, et le financement ne peut se faire que si nos classes sont rentables, ça veut dire que, actuellement, on a une moyenne de 7 étudiants par classe, il faudrait qu'il y en ait 8 ou 9 pour dégager suffisamment d'argent pour pouvoir les motiver en payant les gens du travail en collectif.

Ça veut pas dire que les gens ne le font pas, mais ça se fait plus spontanément.

C'est assez difficile pour moi, de solliciter trop de choses, je propose des formations, je propose des réunions, mais c'est assez difficile de l'imposer dans la mesure où le statut proposé est celui d'un vacataire

E : Est que le même élève peut avoir plusieurs professeurs dans son cursus ?

LAURENT VERGAIN :

Alors, je me demandais s'il ne fallait pas changer car les publics japonais sont très fidèles et c'est quelque chose d'assez positif, car on peut les garder pendant des décennies, par contre c'est quelquefois assez compliqué, car certains sont très attachés à leur professeur, on ne le fait pas trop, car les professeurs n'aiment pas trop, les étudiants n'aiment pas trop, mais on s'aperçoit que quand même certains étudiants s'amuse à changer, ils disent alors qu'ils changent parce qu'ils aiment bien voir si les profs font différemment, c'est sur l'initiative des étudiants et ils se comptent sur les doigts d'une main, de toutes façons, on ne pourrait pas le mettre en place, même si j'en avais envie, car on revient toujours sur le même statut, le statut de vacataire, le prof qui travaille : le lundi dans une fac, le mardi dans une association, le jeudi et le vendredi chez nous, si on fait un roulement d'un trimestre à l'autre, on va se retrouver dans une gestion des classes et des professeurs, ça va être infernal, avec un risque peut être pour les habitués, je suis assez content de voir que spontanément, certains étudiants ont ce type d'initiative et c'est plutôt bien.

E : Au niveau de la concurrence, qu'est-ce que vous connaissez de la concurrence des autres établissements ?

LAURENT VERGAIN : L'an dernier, j'avais fait une petite enquête, dans un rayon de 30kms, on a à peu près une dizaine d'écoles de langues.

2) Entretien avec NISHIAMA NORIUKI

Je m'appelle NISHIAMA NORIUKI, je vais parler de mon parcours, je vous ai d'abord préparé quelques documents, de l'université, de la ville

D'abord j'ai fait de la littérature française à l'université et j'ai travaillé sur Baudelaire, j'ai fait mon master à Tokyo et pour ma troisième année de doctorat, je suis parti en France pour continuer mes études à Montpellier.

Au début je me suis intéressé à travailler sur Baudelaire et vous savez très bien que c'est un grand écrivain extrêmement étudié au Japon. Un des professeurs que j'ai rencontré à Montpellier m'a conseillé de manière assez spontanée qu'il vaut mieux trouver un autre auteur que Baudelaire car si je travaille sur Baudelaire, j'aurai moins de chance d'avoir un résultat correspondant à mes efforts, par exemple, il y a d'autres auteurs moins connus mais qui ont une valeur importante.

Lors d'un séminaire, j'ai eu l'occasion de travailler sur Max Jacob qui m'a plu, j'ai changé un peu d'orientation et j'ai fait mon DEA sur Max Jacob à Montpellier, mais peut être avant de vous parler de cette formation littéraire, je crois qu'il vaut mieux que je vous parle également de mon itinéraire spirituel

Je suis un des rares catholiques au Japon. Le Japon est à la fois un pays de Bouddhisme, de Shintoïsme. Le christianisme n'occupe que 1% de la population et le catholicisme n'occupe que 0.4% : c'est une population rarissime et le christianisme a été reconnu depuis la fin du 18^{ème} siècle, du 17^{ème} siècle à la fin du 19^{ème} siècle, c'était hors la loi. Le christianisme s'est implanté au Japon avec les missionnaires français. Par exemple à Kyoto la théologie catholique était gérée de l'origine à la fin de la deuxième guerre mondiale par les missionnaires de Paris donc ce sont les évêques français qui ont travaillé pour le Japon. Je ne suis pas de Kyoto mais de la région de Tokyo et le travail fait par les missionnaires français était tellement important ce qui fait jusqu'à un certain niveau, l'église catholique en particulier était considérée comme une sorte d'espace d'exotisme. D'un autre côté, il existait aussi des protestants qui ont été influencés par le travail des Britanniques. Donc d'un côté, les Français qui travaillent beaucoup pour la diffusion du catholicisme et de l'autre, les Britanniques pour la diffusion du protestantisme et au cours de mes études sur la littérature française, je me suis dit avec des amis qu'il valait mieux connaître le christianisme pour connaître les valeurs occidentales et j'ai rencontré des dominicains, au début des japonais puis j'en ai rencontré d'autres par exemple des québécois pour savoir ce que c'est que le christianisme et au bout de quelques années je me suis converti et la conversion est plus ou moins d'ordre intellectuel, et dans un pays de mission comme le Japon, les chrétiens reçoivent le nom de baptême et c'est comme si les saints protègent la vie des croyants. Donc j'ai un nom français, Jean qui est mon nom de baptême. Comme on peut dire que depuis l'origine, le christianisme s'est implanté au Japon au moyen des occidentaux jusqu'à une certaine époque où le christianisme était considéré comme une sorte d'occident.

Adhérer à une religion occidentale me pose toujours la question de savoir ce que je suis. Est-ce que je fais partie de la civilisation japonaise ou est-ce que je fais partie de la civilisation occidentale ? De plus, le catholicisme comme le christianisme exige le prénom occidental... C'est comme si on m'assimile dans la culture occidentale, par exemple dans la vie quotidienne au Japon, on ne m'appelle pas Jean, ici on appelle plutôt par le nom de famille mais dans la communauté religieuse, dans les monastères, il arrive

que les frères et sœurs s'appellent par le nom de religion. C'est comme si les valeurs chrétiennes ou occidentales vivaient d'une certaine manière au Japon. Je crois que ce phénomène, je ne sais pas si ça se passe en dehors du Japon, en Corée, c'est encore autre chose, en Chine, c'est encore autre chose, mais pour moi, personnellement, cette application au christianisme par l'église du Japon sous l'influence de la civilisation française, m'est très importante.

Donc pour revenir à mon itinéraire plus ou moins intellectuel, après mes études à Montpellier, je me suis mis à enseigner le Français au Japon et au début, l'enseignement du français me plaisait, et je me suis beaucoup intéressé à la pédagogie de la langue, je me suis intéressé plutôt sur comment on enseigne le français parce que jusqu'à un certain moment, beaucoup de professeurs appliquaient la méthode grammaire/traduction et beaucoup de manuels sont basés sur cette méthode qui date d'un siècle. Bien sûr depuis les années 80, un certain nombre de professeurs japonais et français au Japon se sont mis à travailler avec l'approche communicative. Il existait déjà lorsque je me suis mis à enseigner le français, quelques méthodes qui s'appuyaient sur l'approche communicative, j'ai donc essayé de mobiliser cette méthodologie en classe de langue. Je me suis par exemple beaucoup intéressé à l'exploitation pédagogique des chansons françaises, ensuite, j'ai eu la chance d'avoir un autre stage en France au CREDIF de France, je suis parti en stage pendant une année et avec des collègues de pays divers.

Et moi, je suis un des rares à être venu d'un pays plus ou moins développé, certains venaient de l'Afrique noire ou de l'Amérique centrale, j'ai vécu pendant une année avec un collègue Rwandais, j'ai donc rencontré un Rwandais qui est parti lors du génocide et qui a failli être victime du génocide et avec eux, j'ai découvert d'autres aspects du français. Avant le français était représenté par la haute culture comme la littérature et les beaux-arts mais avec la rencontre des gens provenant d'anciennes colonies françaises, le français m'a présenté d'autres aspects plus complexes. Si je suis le stage pour me perfectionner dans l'enseignement des langues, au début, j'ai été très content d'être sélectionné, d'avoir la chance de travailler au CREDIF mais pour d'autres collègues qui sont venus d'autres horizons, le français n'était pas la langue choisie. C'est complexe, parce que pour les uns, il n'y avait pas d'autres choix que d'enseigner le français pour avoir une promotion sociale, mais pour moi, c'était mon choix de préférence et j'ai eu heureusement la représentation plus ou moins positive sur le français et sur les Français également. Et je crois que c'est là le rôle par exemple de mon expérience religieuse avec l'église, avec l'histoire de l'église, du Japon aidé par les Français. Donc la représentation du français et de la France était très positive pour moi mais à travers la rencontre des gens d'autres horizons, j'ai découvert d'autres visages et au cours de mon stage, j'ai découvert un autre aspect, celui du problème de la politique linguistique. Et au début, j'étais très heureux d'avoir la chance de travailler au CREDIF, mais d'autre part, lors de la première séance un des responsables me disait qu'il ne fallait pas s'absenter parce que vous êtes payés par le gouvernement.. Je me suis demandé pourquoi mais je n'ai pas tellement approfondi. Au bout d'un certain temps avec la discussion avec des collègues, j'ai été obligé d'être sensible à la présence, au rôle de la politique linguistique éducative extérieure de la France qui exerce et qui a exercé à tort le poids sur l'enseignement du français en dehors de la France et je me suis dit que le CREDIF était lui-même le résultat plus ou moins positif de cette politique extérieure. Jusqu'ici le gouvernement japonais n'avait pas tellement de politique pour la diffusion de la langue en dehors du Japon, au moins à l'époque où j'ai fait mon stage au CREDIF.

Maintenant, depuis 2 ou 3 ans, ça change un petit peu.

La politique linguistique extérieure du Japonais pour moi à l'époque était en dehors de ma conscience, c'est parce que, comme le Japon a vécu l'époque militaire et que le Japon a vécu également le colonialisme, le colonialisme japonais a accompagné la diffusion du japonais dans les colonies de manière assez violente et ce genre de discours, disons, très négatif, se répète à chaque fois qu'il s'agit de diffusion de langue.

C'est très complexe de comparer le Japon avec la France à ce niveau-là, au moins depuis la fin de la guerre jusqu'à nos jours, la diffusion du japonais en dehors du Japon n'était pas tellement acceptée dans le milieu intellectuel, d'ailleurs chaque fois qu'il y a des professeurs japonais en langue étrangère, d'autres critiquent l'attitude trop innocente et c'est toujours des critiques trop naïves sur l'attitude des profs de japonais. Pour moi, il m'était difficile d'imaginer une telle politique de langue qui subsiste et qui persiste d'une manière tout à fait correcte et à ce moment-là, je me suis rendu compte que je suis très bien impliqué dans cette affaire et les autres collègues qui viennent d'anciennes colonies françaises étaient très conscients dès le début alors que moi, j'étais très "innocent". Mais à ce moment-là, j'ai un peu honte vis-à-vis de mon collègue Rwandais qui était obligé à vivre ce français, ce fardeau de l'ex-politique française, mais eux n'avaient pas le choix. Moi j'avais choisi ma préférence d'apprendre et d'enseigner le français sans rien savoir au fond ce que ça représente.

A partir de cette réflexion, je me suis mis à travailler sur l'histoire de la politique linguistique de la France. Au début c'était commode, le CREDIF a été créé puis je me suis dit qu'il fallait aller jusqu'au bout, jusqu'à l'horizon. Comment le français a été diffusé en dehors de la France et à ce moment-là, je récupère l'histoire de l'Alliance Française, je suis obligé de voir de près la politique linguistique coloniale, à l'époque au 19^{ème} siècle et à partir de ce moment-là, je me suis mis à travailler. Vous avez ici quelques résultats de mes recherches, « Quelle était l'origine de l'Alliance Française ? »

Presque à la fin de mon séjour en France, je suis allé en Guinée avec des amis Guinéens. C'était aussi une découverte, la Guinée est une ancienne colonie française qui s'est révoltée contre De Gaulle, qui a dit non à De Gaulle et le résultat a été catastrophique et donc pendant mon séjour en Guinée, des amis m'ont parlé, ont témoigné de ce qu'ils ont vécu avec la France, pourquoi, ils parlent le français et pourquoi, ils veulent pas, pourquoi, ils n'aiment pas la France. Cette expérience m'a bouleversé en quelque sorte parce que ce genre de choses n'est pas écrit, ce genre de témoignage n'est pas réalisé sous forme scientifique.

A partir de ce moment-là, mon intérêt est plutôt, au lieu de me poser la question : comment accéder au français ? mais pourquoi j'enseigne le français et pourquoi les japonais apprennent le français ? Si le Japon n'a pas été colonisé par la France et si le Japon n'est pas côtoyé par l'espace francophone, pourquoi, j'enseigne le français ? Je ne fais pas partie de la République, je suis indépendant, je suis fonctionnaire, je fais partie en quelque sorte du gouvernement japonais. Si les Français enseignent ici au Japon, à ce moment-là, on peut dire alors : je suis Français, je suis fier d'être français, ce genre de discours était vraiment actif à l'époque coloniale, c'est comme si les instituteurs se croyaient les hussards de la république, c'est une expression très curieuse mais ils se croyaient des petits soldats pour diffuser la république avec des idéaux etc. Mais malheureusement ou heureusement, je ne suis pas français, donc je me pose toujours la question : pourquoi, j'enseigne le français ? J'ai posé ce genre de question aux étudiants : pourquoi ils apprennent le français ? C'est une question importante par rapport à l'anglais, si les japonais apprennent l'anglais, c'est parce qu'il y a un concours d'entrée, c'est tout et eux ne posent jamais la question et beaucoup pensent que l'anglais est une

langue internationale, je dis, c'est vrai et c'est non, c'est vrai dans une certaine mesure, mais pas tout à fait vrai dans une autre mesure.

Mais heureusement ou malheureusement, les Japonais ne se posent pas de questions sur l'argument nécessaire pour l'apprentissage de la langue. C'est comme si les Japonais étaient nés avec le japonais de manière spontanée sans aucune réflexion et comme si seulement les japonais disposent, sont les dépositaires de la langue japonaise. Apparemment la société japonaise vit jusqu'ici un mythe du monde linguiste à l'intérieur du pays, ce n'est pas vrai, mais beaucoup pensent qu'au Japon, il n'y a qu'une seule langue et que d'autres langues n'existent pas, de là, on réfléchit beaucoup moins sur l'argument sur l'objectif et la finalité de l'enseignement des langues.

A ce niveau-là, la réflexion des Européens me semble très importante parce que quand il s'agit de l'enseignement de l'anglais, on voit tout de suite qu'il s'agit de l'objectif plus ou moins fonctionnel alors que les Européens, à son origine croyaient qu'il s'agit de la compréhension mutuelle.

Si le Français apprend l'allemand et l'Allemand, le français, c'est pour se comprendre, pour moi, c'est clair, cette compréhension mutuelle c'est pour construire une société démocratique et sociale. Même si ce genre d'idéal n'a pas vu le jour d'une manière concrète, il y a quand même une idée très forte pour la valorisation de l'enseignement des langues en faveur de la construction de la société démocratique donc l'enseignement de la langue n'est pas tout simplement limité au plan fonctionnel

Depuis quelques années, les Japonais se sont intéressés au cadre européen et ça a été très dur, si le cadre intéresse les Japonais, c'est qu'ils veulent bien, c'est qu'ils veulent bien exploiter la grille, la fameuse grille. Le cadre est le fruit idéal des européens et beaucoup ont essayé d'exploiter uniquement ce fruit, ce produit didactique sans réfléchir au fond à la politique linguistique, éducative qui a permis de construire cette grille.

Mais j'essaie toujours de faire l'alarme contre cette tendance, il faut pas tout simplement se laisser séduire par la grille mais voir l'idée du pluralisme et du pluriculturalisme à travers cette grille, ce cadre. J'insiste aussi beaucoup sur le fait qu'il y a encore un rêve européen pour construire un espace européen d'enseignement, même par exemple si ce cadre apparaît comme une sorte d'outil didactique pour les classes de langues, même l'exploitable en dehors de l'espace européen, je ne crois pas que cette attitude est valable au Japon, il faut d'abord voir comment ce projet a été monté dans quelle mesure, dans quel but, dans quel objectif le cadre a été créé et je suis tout à fait convaincu que le cadre est un fruit, c'est un outil très efficace même trop idéal en quelque sorte.

Au moins cet outil didactique a permis au Japon, d'avoir par exemple une réunion de travail avec les professeurs de plusieurs langues, donc jusqu'ici l'enseignement des langues est cloisonné au Japon comme en France mais cet outil de travail a permis d'élargir le champ de travail avec les autres collègues et ça, c'est déjà un résultat très favorable, je trouve, et avec cet outil de travail, nous avons élargi un peu les frontières dans les régions. Je suis allé en Thaïlande pour parler justement de ce genre de problème et les collègues de Corée sont venus à Kyoto pour en discuter. Donc c'était déjà un pas important et j'estime que ce genre d'initiative est pris, en dehors de la politique linguistique extérieure de la France, ce n'est pas la France qui nous a imposé de travailler sur un cadre, c'est nous qui avons pris l'initiative de réfléchir sur la possibilité d'implantation et de conceptualisation de ce cadre dans le pays aussi bien que dans les régions.

Le conseil de l'Europe a au moins à son origine essayé de solliciter les partenaires d'apprendre la langue des voisins.. La France n'est pas là un pays voisin même si sur le plan virtuel il n'est pas si éloigné que cela mais sur le plan géographique on en est très loin. Donc quand il s'agit de l'apprentissage des langues des pays voisins, on est sollicité non pas à apprendre le français mais le chinois, le coréen ou le russe.

Alors, mon problème personnel, c'est, comment réconcilier ce problème de l'apprentissage de la langue des pays voisins avec l'enseignement du français ou de l'allemand ?

D'autres disent qu'à ce moment-là, ce n'est pas la peine d'apprendre le français ou l'allemand. C'est ça le problème

Moi, je partage la même problématique avec les professeurs de japonais, langue étrangère en Europe. Comment les européens arrivent à apprendre le japonais ou le chinois tout en sachant qu'il ne s'agit pas de la langue des voisins, la langue qui ne se véhicule pas dans l'espace public.

Donc, si on calque littéralement la politique européenne, en Asie, on a plus besoin du français, ni de l'allemand. C'est très risqué !

MADAME MOLINIE :

Donc si je pousse ton raisonnement jusqu'au bout, l'intérêt porté à la grille d'évaluation proposé par le cadre européen est d'un intérêt très instrumental et toi, ta démarche, c'est de montrer que derrière cette grille, il y a une vision, il y a une politique il y a l'idéal de la construction de l'Europe pacifique et dans cet idéal , il y a apprendre au moins la langue des voisins et ton raisonnement est, en t'adressant à tes compatriotes d'Asie du NE, c'est de dire, vous prenez la grille mais que faites-vous de la philosophie qui est derrière parce que si on va jusqu'au bout de cette philosophie, on a plus besoin d'apprendre le français puisque les francophones ne sont pas nos voisins

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Moi je vois quand même l'utilité de l'enseignement du français ou de l'allemand, ces 2 langues ont un patrimoine au niveau de la didactique des langues par rapport à l'enseignement du chinois ou du coréen ou du russe, on peut dire que ce sont en quelque sorte des langues en émergence donc ils ont moins de ressource didactique donc quand il s'agit d'histoire de cadre, ça vient par de biais du français ou bien de l'anglais, ça ne vient pas par le coréen ou le chinois donc moi, je crois que le français peut servir à procurer, de présenter des outils de travail. Mais c'est vrai que jusqu'ici, l'enseignement des langues à part l'anglais est plus ou moins dominé par l'allemand, le français et dernièrement le chinois monte mais ces deux langues européennes occupaient une place beaucoup plus importante qu'on en a besoin, donc d'ici quelques années, il faudrait céder certaines places aux collègues de chinois ou bien de coréen certainement !

Madame MOLINIE: Qui prend de la place.

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Par exemple si 50 places pour le français et 50 pour l'allemand, on était obligé de céder la moitié pour l'enseignement du chinois ou du coréen dans les universités et non seulement dans les universités mais dans l'ensemble des systèmes éducatifs

Madame MOLINIE: mais personne ne laisse sa place facilement !

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Quand les baby-boomers vont prendre leur retraite d'ici 10 ans, à ce moment-là, ces postes seront remplacés par des professeurs de chinois, de coréen ou bien d'autres langues.

E : A ce moment-là, il faut une volonté du gouvernement de réserver ces postes.

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

C'est aussi la volonté des profs, parce que moi, je ne suis pas tellement convaincu qu'il faut se laisser faire par la logique du marché, il faut qu'il y ait quand même une politique sociale qui fait qu'il faudrait avoir un certain nombre de professeurs de français, il faut qu'il y ait une politique qui oriente plus ou moins, qui encadre, si on laisse choisir les étudiants et si on recrute tout simplement les professeurs en fonction de la demande, ce que l'on appelle le marché, à ce moment-là, c'est vrai qu'à un certain moment plus de la moitié des places seront occupées par le chinois et à ce moment-là, par exemple, le Russe perd énormément de places depuis l'effondrement de l'Union Soviétique, je ne sais pas si actuellement le Japon établit la relation diplomatique avec la Russie, à ce moment-là, j'estime que le Russe doit peser beaucoup sur la vie au Japon, mais former les gens, les professeurs, ça prend du temps, donc, il ne faut pas se laisser faire par la loi du marché

Je vais commencer par la question dont la réponse est facile.

Pourquoi, les étudiants apprennent le français, c'est parce que dans beaucoup de cas, ils veulent faire un voyage en France. Ils s'intéressent plus ou moins à la culture populaire française, malheureusement, les autres cultures en France attirent moins les étudiants : la littérature ou les beaux-arts, attirent moins, de moins en moins, on parle de populaire, par exemple la gastronomie : les restaurants de Paris, les cinémas etc.

E : Vos étudiants ne sont pas forcément des étudiants en littérature Française ou en culture française, ce sont des cours de langues qui prennent la part de leurs études

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Ici par exemple, dans beaucoup d'universités, l'enseignement autre que l'anglais est obligatoire ou facultatif, donc presque tous les étudiants apprennent d'autres langues que l'anglais, donc ce n'est pas pour devenir spécialistes,

2^{ème} question plus compliquée : comment faire une sorte d'espace dans l'enseignement en Asie ?

(...) C'est comme si il existait une bataille, une guerre : une guerre des langues en Asie. Pour l'instant quand il s'agit de l'initiative prise par les pouvoirs publics, il me semble que la démarche pose des difficultés, je crois qu'il vaut mieux que les chercheurs, les enseignants des langues, travaillent pour avoir un dialogue, pour avoir la confiance à travers l'enseignement des langues et après un consensus pour rétablir un certain calme, mais pour l'instant il y a une rivalité assez importante dans la région

Madame MOLINIE : Et l'initiative a échoué ?

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Non, mais le problème c'est que les responsables ignorent ce genre d'initiative. C'est comme si dans leur esprit, la Japan Fondation de son côté et de l'autre côté la Chine ou la Corée, créaient tour à tour leur propre cadre et qu'on arrivera un jour à avoir une fusion. Je ne crois pas que ce genre de démarche est à envisager.

Madame Molinié :

Toi, tu penses qu'il vaut mieux laisser chaque institution créer ses propres outils et qu'ensuite, par le dialogue...

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Je pense que dans la région, ce qui nous manque, c'est la confiance mutuelle. Donc il faut d'abord établir la confiance pour commencer à discuter sur le cadre mais je ne suis pas sûr que l'on puisse tout de suite monter le cadre pour le Japonais, pour le Chinois, pour le Coréen, de manière séparée.

Madame Molinié :

Donc établir la confiance en créant des dispositifs ou des événements où on puisse se rencontrer, mutualiser ces réflexions, construire des outils, c'est ce que la fondation japon avait tenté là ?

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Non, le Japon, n'a qu'une idée très monolingue, de même que la Chine ou la Corée, loin d'avoir une idée pluriculturelle, ces pays sont coincés dans le mono linguisme.

Madame Molinié : D'accord, donc chacun défendant le rayonnement de sa propre langue.

E : y a-t-il déjà des échanges d'étudiants ?

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Les échanges d'étudiants sont plus importants sur le plan économique mais ce qui nous manque c'est l'échange sur le plan politique. Comme l'Europe qui a commencé par le partage des ressources naturelles : charbon... Ca a fini par l'intégration sur le plan intellectuel, l'Asie a déjà en quelque sorte une base en quelque sorte de l'échange au niveau économique importante.

Madame Molinié : Merci, est ce que tu veux ajouter quelque chose ?

Monsieur NISHIAMA NORIUKI :

Non merci, je passe la parole à Jean François.

Synthèse de l'entretien (par Carole ETHEVE)

Jean Nishiamia interrogé sur son parcours de professeur de FLE au Japon nous raconte. Après des études sur la littérature française, au **Japon** (3^{ème} année doctorat) il **part en France** pour continuer ; là il rencontre **un professeur** qui l'oriente vers l'étude d'auteurs moins connus. Lors d'un **séminaire** il a découvert Max Jacob et **a changé un peu** d'orientation.

On a en quelques lignes la mobilité France Japon source de rencontre, d'occasion qui a abouti à un « petit changement d'orientation ».

Puis spontanément Mr Nishiamia évoque son **itinéraire spirituel**, sa conversion « plus ou moins intellectuelle » en tant que rare catholique au Japon où l'église catholique était considérée comme une sorte **d'espace d'exotisme** et dans lequel il **voulait connaître « la valeur occidentale »**. **Y adhérer et porter le nom de baptême, Jean, lui pose questions « Qui suis-je ? Fais-je partie de la civilisation japonaise ou occidentale ? »** *Importance spontanée accordée au rôle de son identité culturelle dans son parcours ; identité « croisée » pourrions-nous dire, qui l'interroge... et pose la question du sens*

Il commence à enseigner le français, cela lui plait, il s'intéresse surtout aux **pédagogies** utilisées (approche communicative, exploitation pédagogique de chansons), puis, une **chance** dit-il, il **part à nouveau** pour la France, pour stage au CREDIF **d'un an**, parmi des **collègues de pays divers** il **rencontre** un rwandais qui lui **a permis de découvrir** d'autres aspects du français, plus complexes, **posant la question** du choix, de la **politique linguistique et des problèmes de diffusion de la langue**. Il est **difficile de comparer les politiques** du Japon et de la France, il **prend conscience de son innocence d'avoir choisi d'enseigner le français sans savoir ce qu'au fond ça représente**.

A partir de cette réflexion il a travaillé l'histoire de la politique linguistique de la France en se disant qu'il fallait **aller jusqu'au bout**, « **jusqu'à l'horizon** » l'amenant à faire des recherches sur l'origine de l'Alliance française. **Puis il est allé** en Guinée **avec des amis qui ont témoigné de leur histoire** difficile avec la France qu'ils n'aiment pas, ce témoignage que l'on ne trouve pas dans les écrits a **bouleversé** Mr N. qui **s'intéresse alors à pourquoi** il enseigne le français et pourquoi les japonais l'apprennent-ils ? (Japon non colonisé par la France, non voisin et moi japonais qui ne peux me considérer comme un petit « hussard de la République », pourquoi ? Il se pose toujours la question). Il a posé la question aux étudiants de savoir pourquoi ils apprenaient le français (par rapport à l'anglais : concours d'entrée, pensent à langue internationale) mais les japonais ne se posent pas la question sur l'apprentissage des langues et semblent vivre le **mythe du monolinguisme**.

A ce niveau la réflexion des Européens lui semble importante : enseignement de l'anglais avec des objectifs plus ou moins fonctionnels mais croyance en l'apprentissage des langues pour se comprendre, c'est clairement pour **construire une société démocratique et sociale, une idée très forte** pour la valorisation de l'enseignement des langues. Depuis quelques années **les japonais s'intéressent à la grille en voulant exploiter** ce fruit didactique sans **réfléchir à la politique** qui a permis de construire cette grille, Mr N. lutte contre cette tendance, **il faut avoir l'idée du pluralisme, culturalisme**, il rappelle le rêve Européen derrière, l'outil efficace, exploitable est trop idéal en quelque sorte. Mais cet outil, **cet exemple a permis aux Japonais de faire un**

pas important, d'élargir le champ de travail avec les autres, de décroïsonner l'enseignement des langues, d'élargir un peu les frontières, de **prendre l'initiative de réfléchir sur la possibilité d'implantation** de ce cadre en dehors de la France.

Mais la France n'est pas un pays voisin (du moins géographiquement); Mr N. partage la problématique : **comment réconcilier la question de l'apprentissage des langues des pays voisins et l'apprentissage du français ou de l'allemand, ou du Japonais ou chinois en France, d'une langue qui ne se véhicule pas dans l'espace public ?** Car si les japonais calquent la politique européenne, plus besoin de français, d'allemand, cela est très risqué.

(Reformulation MM)

Mr N. voit une utilité dans le **patrimoine didactique** des langues français et allemand que n'ont pas le coréen, le chinois, le russe, ces langues « émergentes ». Cependant ces langues européennes occupaient une **place plus importante que les besoins donc elles devraient céder des places** au chinois, au coréen.

Mr N. n'est pas convaincu qu'il faille se laisser faire par la **logique de marché** : il faut une **politique sociale** avec un nombre de professeurs de français, car former les professeurs cela prend du temps, un **temps** qui n'est pas en correspondance avec l'établissement des relations diplomatiques.

Réponses à des questions :

Les étudiants japonais apprennent le français car souvent ils veulent faire un voyage, ils s'intéressent plus ou moins à la culture populaire française (gastronomie, cinémas..), malheureusement la littérature, les beaux-arts attirent de moins en moins.

Le français est souvent une option, pour non « spécialistes »

Pour l'instant il y a une **rivalité** assez importante dans la région, comme une guerre des langues en Asie où **chacun pense à la diffusion de sa langue**. Mr N. croit que les chercheurs, les enseignants doivent travailler, dialoguer et développer la **confiance** à travers l'enseignement des langues pour rétablir un certain calme.

MM : développer la confiance avec des dispositifs de rencontre ?

Mr N. : non, le Japon, la Chine, la Corée sont **loin d'avoir une idée pluriculturelle, ces pays sont « coincés » dans le monolinguisme**.

Question : y a-t-il des échanges étudiants ?

Mr N. : Plus importants sur le plan économique, mais ce qui nous manque ce sont les échanges sur le plan politique, comme l'Europe qui a commencé par le partage de ses ressources naturelles.

3- Interview de Jean-François GRAZIANI

Bonjour, je m'appelle Jean-François GRAZIANI, **je suis lecteur à l'université de Kyoto**. Le statut légal a un petit peu évolué ces dernières années, il y a eu beaucoup de changements dans l'enseignement supérieur au Japon, mais grosso modo, le métier est toujours le même. J'ai une dizaine de classes ici, principalement des groupes de débutants, ce qui fait une quinzaine d'heures de cours par semaine. Je vais d'abord vous parler de mon parcours en FLE et ensuite si vous avez des questions...

Au départ, je ne suis pas un spécialiste de FLE, j'ai étudié la littérature et ma première expérience en FLE a eu lieu à Barcelone, à l'Université Autonome de Barcelone, dans le cadre d'un échange pédagogique entre l'ENS et cette université. On m'avait demandé d'assurer pendant un semestre des cours sur l'histoire de la langue française et également des cours de français pour les débutants, donc ce fut ma première expérience sans formation théorique préalable. C'était vraiment de l'apprentissage sur le tas mais ça ne s'est pas trop mal passé. Après, dans la foulée si j'ose dire, j'ai fait ma coopération au Japon, le service national était encore obligatoire, donc j'ai été coopérant à Tokyo, dans une école de langues qui s'appelle l'Athénée français, qui est une des plus vieilles écoles de langues au Japon, qui est un peu l'équivalent de l'institut français et qui propose des activités culturelles, des cours de français et aussi quelques cours d'anglais. Donc j'ai fait 2 ans à Tokyo, ensuite je suis rentré en France pour enseigner le français au lycée. Pour préciser ma situation, je suis agrégé de lettres ; j'avais passé mon agrégation avant de partir à Barcelone et, à mon retour du Japon, j'ai terminé ma scolarité à l'ENS, parce que j'avais encore une année à faire, puis j'ai fait mon stage d'agrégation à Marseille et je suis resté 3 ans à Marseille, dont je suis originaire. Ensuite, je suis revenu au Japon et j'ai passé 5 ans à l'université d'Hokkaido et je suis depuis le mois d'avril à Kyoto, voici donc mon parcours en résumé et je vous écoute pour les questions, si vous en avez.

Quand je suis parti à Barcelone, ça ne correspondait pas à un projet professionnel précis, c'était plus pour le plaisir qu'autre chose en étant à l'ENS. Il y avait un certain nombre de propositions pour des échanges pédagogiques, ce qui semblait être une expérience très intéressante, et effectivement, ça a été une excellente expérience. Peut-être que le goût du FLE est venu progressivement, principalement en enseignant à Tokyo, c'est vrai que j'avais des classes en rapport avec ma formation, ce qui m'a permis d'avoir une transition assez facile, puisque les classes que j'avais à Tokyo, c'était tout de même des étudiants avancés voire très avancés. Certains parlaient couramment le français, c'était beaucoup de cours de littérature ou de cours de conversation à un très haut niveau, la transition s'est donc faite très facilement et j'ai pris goût à la fois à la vie au Japon et à l'enseignement du FLE.

Par rapport à ma toute première expérience à Barcelone, c'était très différent : j'avais à la fois un groupe de débutants, de grands débutants en fait et d'un autre côté, j'avais des spécialistes avec qui je faisais un cours d'histoire de la langue française. Le plus difficile a été de travailler avec les débutants, parce que j'étais obligé d'improviser en faisant tout ce qu'il ne faut pas faire au départ mais ça a été une vraie expérience. Le fait de pouvoir comparer les 2 extrêmes a facilité effectivement l'apprentissage du métier et la transition.

MADAME MOLINIE :

A partir de cette expérience, les étudiantes qui sont rassemblées ici ce matin, ont fait le choix de se former en didactique du FLE, c'est un choix coûteux et ce n'est pas un choix facile dans le milieu universitaire actuel. Finalement que leur donneriez-vous comme conseil, vous qui faites une belle carrière au Japon, sans être passé par la case FLE en terme de diplôme ?

Comment peuvent-elles profiter de votre expérience ? Car c'est troublant, il y a des étudiantes qui là... On peut faire le tour : Elodie a fait des études de lettres, elle a une licence et est maintenant en langage N1, N2 en lettres, Marina vient de l'anglais, a été professeur des écoles et elle a découvert la spécialité FLE et enclenche sur un master 2 d'anglais, Manuela après une licence FLE prépare un master littérature, Marion après une spécialité FLE et une licence maîtrise de lettres, passe à un master, je ne peux pas être exhaustive dans mon tour de table mais quels conseils donneriez-vous sur un plan général, non pas en terme de trajectoire d'étude, mais plus sur le fait de construire des compétences pour réussir une carrière d'enseignant ici au Japon ? Qu'est-ce que vous pourriez leur donner comme conseils ? Je ne sais pas si ma question est très facile.

JF GRAZIANI :

La question n'est effectivement pas facile, je pense que d'abord, le fait d'avoir une bonne formation en FLE fait gagner énormément de temps. J'ai gagné, depuis sept années, une certaine assurance, ce qui facilite le contact avec les apprenants dans la mesure où on a déjà une idée assez précise de ce que l'on peut faire. Mais ce que je retiens, surtout de mon expérience avec des classes de débutants, c'est qu'il faut faire preuve de pragmatisme, d'ouverture d'esprit et dans mon cas, il fallait surtout ne pas hésiter à reconnaître mes erreurs, ne pas hésiter à me remettre en cause dès que je sentais des blocages, rester ouvert et avoir aussi beaucoup de patience. Ça s'est fait comme ça, mais sur le plan de la formation, je ne suis pas un très bon exemple, car effectivement une formation en FLE permet de gagner du temps. Par rapport à l'expérience que j'ai pu construire, en tâtonnant sur le terrain, je pense qu'avec une bonne formation en FLE, j'aurais gagné du temps surtout avec les débutants, parce qu'après, à un certain niveau, ça n'a plus tellement d'importance mais au début oui.

Madame Molinié :

Quand vous dites, je me suis formé en faisant des choses, est-ce que vous avez trouvé ici des réseaux, des gens, ou des communautés qui vous ont aidé à développer vos compétences dans le domaine du FLE ou qui vous ont accompagné d'une manière ou d'une autre dans votre découverte ?

JF GRAZIANI :

D'une manière très informelle, oui... disons que dans le cadre du département de français où j'étais à Sapporo, j'avais quelques collègues qui étaient très ouverts, toujours prêts à la discussion, si j'avais un problème, je pouvais toujours leur en parler et ils n'hésitaient pas à me donner quelques conseils. En plus, ce qui était intéressant, c'est qu'ils me donnaient un « retour » assez régulier sur les classes. Comme les cours de français fonctionnaient en binôme avec un professeur français et un professeur japonais, un pour la conversation et un pour la grammaire, je pouvais avoir par mes collègues des retours sur le groupe, sur la classe, savoir ce qui avait marché, ce qui posait vraiment des problèmes aux étudiants, donc il y a eu du soutien, mais c'était fait de façon informelle au sein de l'équipe du département de français.

Madame Molinié :

Et puis après, il y a peut-être des réseaux développés par des gens au niveau de la Société japonaise de didactique du français ou quelque chose comme ça, est-ce que ça joue un rôle dans la formation mutuelle ?

JF GRAZIANI :

Ça peut jouer un rôle, moi j'y adhère seulement depuis 1 semestre, depuis que je suis arrivé à Kyoto, mais c'est vrai que pour l'instant, les réunions auxquelles j'ai participé étaient toujours intéressantes. On essaie de rencontrer des gens qui font exactement la même chose ou des choses un peu différentes, alors oui, forcément ces échanges permettent d'accumuler un peu plus d'expérience

E : Moi, j'aimerais bien savoir : comment vous percevez le choix de la langue japonaise, puisque monsieur Nishiyama a choisi la langue française, est-ce que vous sentez ce choix ? Comment vous est venue l'approche de la langue japonaise ?

JF GRAZIANI :

Mon approche de la langue japonaise ?... Je ne suis pas « japonisant », je parle un peu japonais, je me débrouille en japonais, mais je n'ai pas fait non plus d'études de japonais au départ donc, le peu de japonais que j'ai appris, c'est en vivant au Japon en fait, mais je ne parle pas couramment le japonais. Mon approche de la question est très limitée.

E : Mais est-ce que vous percevez comme monsieur NISHIYAMA l'a annoncé un certain risque du CECR qu'on pourrait appeler asiatique, est-ce que vous percevez ce risque, vu que vous vivez au Japon et que vous sentez un peu la politique japonaise, est-ce que vous sentez ou pas ce risque du CECR ?

JF GRAZIANI :

Je suis arrivé vers la fin de l'intervention, donc je ne sais pas exactement ce qui s'est dit mais si vous voulez bien développer un peu... un risque dans quel sens ?

E : En Europe, le CECR serait une union, une cohésion d'une évaluation du niveau des langues, si je me trompe, corrigez-moi, mais en parallèle, en Asie, ce serait une évaluation commune pour coordonner le niveau de langues des langues asiatiques, des langues voisines.

JF GRAZIANI :

Pour l'instant on a l'impression que c'est assez superficiel, il me semble qu'il y a bien des échanges, mais c'est la première fois que je l'envisage en terme de risque.

E : Si j'ai bien compris, ce serait un risque par rapport à la langue française, si le japonais favorise une cohésion des langues voisines...

JF GRAZIANI :

Vous voulez dire en part de marché ?... Oui, il y a effectivement une concurrence, mais c'est plutôt langue par langue. Par exemple, il y a une concurrence avec le chinois qui est en train d'apparaître clairement, il y a une mode du coréen qui s'est développé au Japon,

qui pour l'instant n'a pas vraiment débouché sur un développement massif de l'apprentissage du coréen, mais c'est une concurrence langue par langue plutôt que par zones régionales, du type Europe de l'Ouest ou Asie de l'Est ; mais oui, c'est vrai, il y a une concurrence des langues qui apparaît, qui se développe de plus en plus au Japon, mais sans passer forcément par une division régionale. Le chinois monte en puissance, et il semble que ce soit un peu aux dépens du français, de l'allemand aussi, mais c'est surtout langue par langue plutôt que par zone régionale. Même s'il est vrai que le Japon connaît depuis quelques années un regain d'intérêt pour ses voisins asiatiques, on reste assez loin du niveau d'intégration des pays de l'UE et donc aussi de la « philosophie » du Cadre.

E : Et vous l'utilisez pour évaluer vos étudiants ? Vous piochez dans le cadre ou pas du tout ?

JF GRAZIANI :

Oui, on est encore dans une période de transition, mais oui, je l'utilise de plus en plus en fait, parce qu'on essaie au moins de s'adapter à l'échelle d'évaluation. Maintenant, j'ai tendance effectivement à percevoir mes classes au moins en fonction de l'échelle des niveaux et j'essaie maintenant systématiquement de traduire mes pratiques ou mes objectifs dans la terminologie du CECR.

E : Est-ce que vous pouvez définir vos missions, puisque vous êtes lecteur ?

JF GRAZIANI :

Le but principal est d'arriver à faire parler des étudiants. Ça a l'air très simple dit comme ça, mais c'est au fond assez compliqué, surtout dans le contexte japonais. Les étudiants japonais sont souvent très bons à l'écrit, avec de grandes facilités pour l'assimilation de l'écrit, mais pour arriver à créer des situations de classe, où les étudiants vont avoir ne serait-ce qu'un début d'amorce de conversation, c'est beaucoup plus compliqué. Ça passe par des exercices d'écoute, des séries de questions-réponses et il faut aussi essayer de « délocaliser » la parole en faisant travailler les élèves en groupe, et le but c'est surtout d'obtenir, surtout pour les débutants, de manière modeste, des petits bouts de conversations en fait, et de les mettre en confiance avec la langue.

E : Juste Une dernière question : votre projet de mobilité puisque là, ça découle de votre coopération, ça fait 5 ans à Hokkaido, maintenant vous êtes ici, est ce que vous planifiez de rester longtemps au Japon ?

JF GRAZIANI :

Le plus longtemps possible !

4- Interview de Madame KAWAI

MADAME MOLINIE :

Bonjour Georgette Kawai, merci de nous recevoir à la **Konan Woman University de Kobe**. Ce qu'on aimerait vous proposer comme thématique d'entretien, c'est comment en êtes-vous arrivée à ce que vous êtes aujourd'hui ?

MADAME KAWAI :

D'accord, d'abord, j'ai fait des études de sociologie, ethnologie, j'ai terminé mes études en 1971 et à ce moment-là, le mot FLE n'existait pas.

Je suis venue au Japon par hasard : rencontre avec un Japonais en France et on vit ensemble ici. J'arrive en 1971 avec un bébé, je venais juste de terminer mes études de socio et d'ethno et je me dis, « qu'est-ce que je vais faire ici ? ». J'envoie une lettre à l'institut franco-japonais de Kyoto, qui me répond, il y a un institut, il y a une branche à Osaka, contactez les gens ! Je contacte les gens d'Osaka et le lendemain, arrive un monsieur chez moi qui me dit « on cherche un prof, vous pouvez commencer demain ». Voilà, j'ai commencé mon travail de prof de français comme ça, un peu par hasard, « mais moi, je n'ai jamais enseigné le français » « mais vous verrez, c'est pas si difficile que cela, venez » et ça a commencé comme cela en mai 72 et ça continue jusqu'à maintenant.

Comment ça a évolué ? Je suis arrivée dans la classe, il a fallu faire un cours, je n'étais absolument pas préparée, je ne parlais pas japonais, mais heureusement, c'était une classe un peu avancée et j'ai trouvé en face de moi, des gens souriants, attentifs, qui voulaient du français. Je me suis dit : « ça va me plaire » et ça m'a plu et ça me plaît encore, et voilà, ça a commencé comme ça. Le centre d'Osaka est devenu indépendant, alors, là, il y aurait une longue histoire à raconter mais ça fait partie de mon histoire. C'est-à-dire que, il y avait à ce moment-là, des professeurs qui étaient envoyés directement de France, mais ça ne suffisait pas et il y avait des professeurs qui étaient recrutés locaux. En plus, c'était le boum du Français, la première langue étrangère, ça a toujours été l'anglais, la seconde était l'allemand mais quand je suis arrivée, en 72, le français est passé au-dessus de l'allemand et vraiment, il y a eu une demande extraordinaire, j'ai eu des classes dans les années 70 de 30 ou 40 personnes qui étudiaient le français 5 fois par semaine, du lundi au vendredi. Il y avait une demande extraordinaire et je suis arrivée au moment de cette demande, je me suis glissée dans cette demande, je me suis formée moi-même, parce qu'il n'y avait aucune formation, rien du tout. Par goût, par plaisir, j'ai commencé avec le « MAUGER Bleu », si vous avez fait de l'histoire de la méthodologie, *La France en direct*, « *De vive voix* », « *C'est le printemps* », et puis ensuite, on s'est dit : « c'est bien gentil, toutes ces méthodes de méthodologie françaises, ce n'est pas forcément adapté à ce qu'il fallait faire ici ».

Et surtout quand j'ai travaillé à l'université, dans cette université, j'ai commencé à travailler en 78, j'ai travaillé à Osaka, dans cette branche de l'institut de Kyoto, il y a eu de gros problèmes de travail entre les professeurs envoyés de France et les recrutés locaux. Finalement, on voulait trouver des recrutés locaux, qui étaient mieux, je ne sais pas, mais il y a eu une sorte de « nettoyage » et on s'est fâché, on s'est dit « non, il y a déjà une disparité de salaire énorme alors que l'on fait la même chose, mais, il ne faudrait pas

que l'on nous traite trop mal !". Et moi, je faisais partie de ces recrutés locaux, on a fait un mouvement qui est arrivé à l'indépendance, on est devenu un centre indépendant qui s'appelle « centre franco-japonais » et ce centre franco-japonais a marché tant bien que mal, c'était complètement indépendant, c'était un travail entre les étudiants et les professeurs mécontents en gros.

Finalement, le centre Osaka, qui était la branche de l'institut, a fermé ses portes. Devant cette attitude, les services culturels du gouvernement Français ont fermé cette branche d'Osaka et on se retrouve tout seul à Osaka et quelques années plus tard, les services culturels français, font une Alliance française à Osaka et pendant quelques temps, cette alliance française et ce centre ont vécu, ennemis, avec les mêmes objectifs, on a vécu côte à côte, en se faisant la gueule, et puis de temps en temps, arrivaient des gens sympas de France et qui trouvaient dommage que ce soit comme ça. Petit à petit, les services culturels français ont trouvé que l'on n'était pas si nuls que ça et que l'on avait peut-être intérêt à faire quelque chose ensemble, c'était très flou et finalement, l'alliance française d'Osaka a connu de gros déboires, et le centre lui était en bonne santé. Ils se sont dit que c'était ridicule de saboter le français. Mettons-nous ensemble et ça a marché et c'est pour cela, que vous êtes allées, l'autre jour au « centre Franco-japonais, Alliance française d'Osaka », l'alliance est venue chez nous et voilà comment ça s'est passé. On avait 2 directeurs : un directeur français et un directeur japonais, ce qui permettait de faire un bon équilibre et correspondait à nos idées et puis le directeur japonais a dû partir pour faire autre chose et maintenant, il n'y a plus qu'un directeur français mais je ne désespère pas qu'il y ait à nouveau un jour une codirection.

Alors, là, c'est l'aspect centre, institut, centre alliance où j'ai travaillé dès le début, tant qu'il y a un administrateur, il faut un administrateur quand on a une organisation quelconque, donc j'ai travaillé comme administrateur ici et dans le centre alliance aussi, c'est un peu honorifique, il n'y a pas de gros travaux à faire, si j'avais plus de temps, j'aimerais faire plus de choses ... Ça c'est la partie centre alliance, mais il y a aussi la partie université. J'ai commencé à travailler ici en 78 quand on a créé dans cette université la section langues et littérature française qui s'appelait essentiellement la section de littérature française, j'ai travaillé pendant 2 ans en ayant quelques cours la première année, quelques cours la seconde année, après, la troisième année, quand les étudiants étaient organisés en séminaires, on m'a demandé si je ne voulais pas être ici à temps complet et je me suis retrouvée, dans l'état où je suis actuellement c'est-à-dire, comme prof de cette université avec les différents grades qui se sont passés comme ça, selon l'âge, selon les résultats du travail, donc voilà comment je suis arrivée ici.

E : Avez-vous été formée en tant que prof ?

MADAME KAWAI :

Absolument pas, je suis arrivée ici, je ne savais absolument pas ce que j'allais faire, je me suis formée sur le tas, au départ : autodidacte et après, lorsque le mot FLE a existé, je me suis dit que c'était tout à fait mon domaine et que je pourrais peut être faire quelque chose là-dedans. Alors je suis allée au stage BELC (Bureau d'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger, à l'intérieur du CIEP) c'était en 91, j'ai eu une année sabbatique, donc, il y avait des stages d'été pendant 1 mois pendant lesquels on nous enseignait toutes les différentes techniques possibles d'enseignement technique, réflexions sur l'enseignement sous forme d'ateliers différents, à St Nazaire, et c'est là que j'ai rencontré Carmen Comte. Muriel, vous avez travaillé également au BELC ?

MADAME MOLINIE : Oui, avec Micheline Maurice

MADAME KAWAI :

Je ne retrouvais plus son nom, moi, je me suis également beaucoup intéressée à la vidéo, et je n'ai pas un très fort amour pour la littérature, donc formation BELC, formation sur le tas, et puis, je ne sais plus en quelle année, il y a eu des cours par correspondance pour le FLE à l'université de Grenoble. J'ai passé une maîtrise FLE par correspondance, ma formation de FLE se résume à cela, BELC, ça devait être en 90, je ne sais plus (St Nazaire c'est jusqu'en 92/93, après le stage part à Caen), ce devait être en 90, en 91/92, j'ai droit à une année sabbatique, on va à Paris, en famille, j'ai travaillé un peu au BELC avec Micheline Maurice, Muriel Molinié qui ne se souvient pas de moi, ce qui est normal parce que je n'ai pas fait grand-chose, j'ai fait des rangements dans les bureaux qui se trouvaient vers le Panthéon, je m'intéressais à cette époque, beaucoup à la vidéo correspondance, à ce moment-là, il y avait 2 branches, il y avait la branche ordinateur, et la branche vidéo.

Moi, l'ordinateur, ces machines, je n'aime pas trop, la vidéo, j'aime bien, donc j'ai fait des lettres vidéo. On a eu beaucoup de problèmes à cause des différents systèmes de vidéo qui ne marchaient pas avec d'autres pays, les échanges plus ou moins longs et rapides de cassettes (il y a des quantités de cassettes ici) maintenant, ce sont des DVD et actuellement avec internet, il y a beaucoup d'autres possibilités.

MADAME MOLINIE :

Est-ce que l'on peut dire que finalement, votre formation, elle s'est construite à la fois avec des stages mais aussi avec une formation par l'action, c'est-à-dire que, de votre formation d'ethnologue et de sociologue, vous aviez déjà un goût prononcé pour le terrain, pour faire avec les terrains sur lesquels on intervient et un goût aussi peut être pour...Finalement, la création de ce centre indépendant n'est pas anodin, ça veut dire que vous développiez une pédagogie peut être un peu différente des pédagogies traditionnelles, vous aviez une spécificité.

MADAME KAWAI :

Absolument, on cherchait, et on était un petit peu en colère contre l'impérialisme culturel qui régnait à cette époque dans les ambassades (et qui règne encore assez facilement)...

MADAME MOLINIE : Quel était le point d'achoppement entre ... C'était au niveau pédagogique ou institutionnel ?

MADAME KAWAI :

C'était au niveau institutionnel essentiellement, ça a été une revendication professionnelle et on s'est dit, si on fait un centre indépendant, on n'est pas obligé de travailler avec les mêmes méthodes qu'on nous a indiquées jusqu'à maintenant. Et c'est l'époque de « C'est le printemps », vous connaissez « C'est le printemps » ?

Il faut connaître, c'est intéressant, dans l'évolution historique, c'était le CLA de Besançon, donc c'était une méthode qui devenait beaucoup plus sociale, culturelle, qui rafraichissait, c'était comme la « nouvelle » cuisine, le « nouveau » roman, eh bien, il y avait aussi une « nouvelle » pédagogie qui se faisait et il fallait suivre et nous, on voulait suivre, on ne voulait pas trop de ces méthodes où le prof est omniprésent, dispense sa

science et les étudiants, ils ont intérêt à suivre gentiment, d'autant plus qu'au Japon, les étudiants suivent vraiment gentiment, vous allez voir tout à l'heure dans la classe, vraiment trop gentiment, ça devient soporifique quelquefois, il faut être là, à veiller, à éveiller, à réveiller.

Donc, évidemment, on discutait avec les étudiants puisque c'était un pool prof/étudiants, on discutait les orientations qu'il fallait donner à notre nouveau centre. En gros, on est 2 : il y a des gens qui veulent apprendre le Français et d'autres qui peuvent l'enseigner, il y a des profs et des élèves, mais on est encore dans la mouvance 68, donc, le clivage, le respect, la hiérarchie, tout cela, on n'en a pas vraiment besoin, on a fait vraiment quelque chose de communautaire, on s'est informé sur les différents lieux de recherche, on essayait de proposer des pédagogies adaptées à différentes cultures et non pas des modèles valables pour le monde entier.

E : Justement, par rapport au Japon, quelle était la spécificité qu'il fallait prendre en compte dans la nouvelle méthode ?

MADAME KAWAI :

Disons que c'était une ouverture vers toutes les classes sociales en France, vers tous les français, il n'y avait pas le français de la méthode, le bon français grammatical, le bon usage, il y avait aussi le français de la rue, le français parlé, le français de la famille et il fallait tenir compte de ces niveaux de langues qui étaient très souvent éludés dans les méthodes que j'avais utilisées jusqu'à maintenant qui intéressaient les Japonais mais qui étaient aussi une difficulté. Evidemment, il y a le « Tu », il y a le « Vous » mais ça c'est dans toutes les méthodes, mais on peut dire « y' a pas » et quelle est la différence entre « y'a pas et il n'y a pas » ? Est ce qu'il ne faudrait pas dire « il n'y a pas et non pas y'a pas ? », c'était rajouter une difficulté.

E : Ils doivent se poser des questions sur le registre à utiliser parfois, par rapport à leur propre langue

MADAME KAWAI :

Mais il y a le désir de comprendre comment ça se fait dans le système linguistique français, après, je crois, quand un japonais quitte sa culture et sa relation de communication avec d'autres japonais, il va se sentir beaucoup plus libéré et beaucoup moins coincé et beaucoup moins gêné avec ces choses-là.

MADAME MOLINIE : Vous l'avez constaté dans votre carrière ?

MADAME KAWAI : Oui,

MADAME MOLINIE :

Est-ce que l'on pourrait dire quelque chose des rencontres pédagogiques du Kansai, que vous avez créées ?

MADAME KAWAI : Les rencontres du Kansai datent de 86.

Là, un attaché culturel se dit : « ça ne va pas du tout, il y a des GAKKAÏS, ce sont des grands colloques qui réunissent les profs de français, il y a un GAKKAÏ qui regroupe tous les profs de langues et littérature, essentiellement la littérature, à ce moment-là, les professeurs de langues faisaient de la linguistique, ils étaient des linguistes et la

pédagogie s'appelait encore : la linguistique appliquée, avant le FLE. Et donc, dans cette organisation très académique, il y avait des professeurs de langue qui étaient des linguistes et des professeurs de littérature. Et la pédagogie n'avait aucune place ou presque, de temps en temps, un petit atelier pour la pédagogie et là, on s'est dit : « ça va pas ! » . Et les profs qui sont formés pour enseigner le français par leur professeur au Japon, ils arrivent dans des classes et qu'est-ce qu'ils vont faire : ils vont répéter la même chose que ce qu'ils ont étudié, donc ils vont apprendre à leurs étudiants à lire, à bien connaître la grammaire, quand on sait la grammaire et que l'on sait lire des choses difficiles, l'objectif étant de lire et de traduire la littérature, on va peut-être faire un peu de conversation, si on a la chance d'aller en France, à ce moment-là, beaucoup de mes collègues japonais, (on est alors dans les années 80) avaient énormément de difficultés à parler français. C'était d'excellents chercheurs qui ont fait des travaux importants sur la littérature, mais qui avaient beaucoup de mal à communiquer oralement avec des Français. D'ailleurs, il y avait assez peu d'échanges : ils allaient peu étudier en France, mes vieux collègues y avaient été en bateau donc ce n'était pas facile comme maintenant. C'est dans les années 90 que les communications, que les avions ont pu être abordables, jusque-là, c'était dur, dur, dur d'acheter un billet d'avion, les jeunes profs n'allaient donc pas en France.

Et après, il y a eu toute la formation : la formation BELC qui s'est faite connaître parmi les jeunes profs, moi, j'ai fait des ateliers sur le BELC, sur les avantages du BELC et tout ça. C'était connu et on se disait, il faut peut-être changer la façon d'enseigner le français au Japon sinon, ça va être complètement sclérosé et donc RPK (rencontres pédagogiques du Kansai) en 90, monsieur Jean-Paul HONORE qui était attaché linguistique à cette époque auprès de l'ambassade de France a décidé de faire le pas et de venir voir les gens qui faisaient autre chose, de s'intéresser à tous ces gens qui faisaient des cours et qui s'intéressaient à la pédagogie, qui n'avaient pas beaucoup d'endroits pour en discuter et à ce moment-là, se développait bien le FLE en France. Les échanges ont commencé et ça continue mais le RPK continue aussi : 2 jours de rencontres pédagogiques où les profs se rencontrent et viennent dire « eh bien, voilà, dans mon cours et avec mes étudiants, comment j'oriente mon cours, voilà les documents que j'utilise, ça peut vous intéresser, venez ».

Vous savez des choses sur le RPK ? Venir sur un atelier, normalement dans les Gakai, dans les colloques, le prof doit se faire valoir, expliquer ses recherches en 20' et il sera jugé par ses pairs, et si c'est un jeune, peut-être qu'il pourra trouver du travail s'il est bien estimé. Nous, ce n'était pas cet objectif, c'était vraiment l'objectif de discuter avec nos collègues. Dans ma fac, je discute avec certains collègues, mais on ne discute pratiquement jamais de pédagogie, ça les embête quand je commence à les brancher là-dessus, donc on s'est dit : « il y a quand même des profs qui sont intéressés ailleurs, regroupons nous et faisons quelque chose ». Donc ça a commencé et ça continue.

C'est au début de l'année universitaire, ce sera mars, on commence à travailler au mois d'avril et juste avant, à la fin des petites vacances que l'on a eu en Février, Mars, au changement d'année universitaire, on se retrouve ensemble et ça stimule un petit peu pour recommencer les cours.

Moi, je fais des recherches dans tel domaine, maintenant on a vraiment des chercheurs en FLE qui viennent de France aussi, pendant longtemps, on a bloqué, on n'était pas intéressé par un discours venant de France et qui disait « ça, c'est comme ci, ça, c'est comme ça », c'est la même chose pour les méthodes. Les méthodes sont dans la plupart des cas des méthodes générales qui ne sont pas appliquées au rythme d'enseignement du Japon, donc les méthodes vidéo qui coûtaient très très cher et qui

étaient très lourdes, on s'est dit, il faut faire quelque chose de différent : *Mosaïque 94*, j'ai fait ça à Lyon avec une petite équipe, on a tourné pendant une semaine, on a fait une méthode qui est arrivée à ne pas coûter trop cher et on en a fait un de ces petits manuels dont il y a une pléthore ici, si vous voulez, je n'ai pas les plus récents, tous les profs presque au Japon, font leur manuel avec les Syllabus en gros, ça se ressemble beaucoup, beaucoup.

Ça, ça a été relativement novateur, ça a eu beaucoup de succès, maintenant, c'est fini, c'est trop vieux, on parle encore en franc, là-dedans, on fait une version « € » pour certaines choses et pourtant, j'en utilise encore quelques passages, il y a des interviews au début, des interviews de personnes françaises et japonaises,

E : Quelle collaboration pour arriver à *Mosaïque*, avec quels profs aussi dans les rencontres, les RPK ?

MADAME KAWAI :

Ça c'était un autre groupe de travail autour d'une autre université, pas vraiment RPK, le groupe de travail qui a travaillé aussi pour les RPK, on retrouve les noms de Nagakawa, sans eux aussi, les RPK n'auraient pas pu exister, il a fallu quand même qu'il y ait des gens dynamiques qui lancent le truc, les RPK, c'est juste un truc ponctuel, on se retrouve là, on en a parlé bien sûr dans les RPK, les profs qui sont là peuvent se regrouper pour travailler ensemble par hasard : tiens « moi je fais ci, si on se mettait ensemble »

MADAME MOLINIE : Puisque nous allons aller dans votre classe dans 5' peut être pourriez vous nous dire ce qui nous attend ?

MADAME KAWAI :

Ça c'est le manuel que l'on utilise, je n'aime pas trop travailler avec des manuels, c'est une classe de français qui la seconde langue étrangère pour des étudiants de première année, elles ont un autre cours, c'est un cours jumelé avec un professeur de grammaire donc on en est toujours, malgré les RPK, malgré les 30 ou 40 ans d'essai de dynamique, on en est toujours à la séparation : grammaire/autre chose : conversation, communication, c'est pas un cours de conversation, c'est un deuxième cours, qui n'a pas de titre particulier et quand on travaille, les étudiantes ont 2 profs, ça peut être moi, ça peut être un autre prof et elles ont commencé à travailler avec ce manuel de grammaire, et moi, j'ai pris un manuel parce que les étudiantes perdent les photocopies donc avoir le manuel, ce n'est pas mal fait et ça s'appelle « écouter, parler, lire et écrire le français » donc les 4 compétences qui pour moi, en première année, sont obligatoirement liées, je ne rechigne pas du tout à faire de la grammaire si c'est nécessaire, je ne suis pas anti grammaire, très souvent on nous a dit ça : « vous, dans les RPK, vous faites de la communication, vous faites de l'oral, vous faites de la conversation, et c'est dur pour les étudiants, il n'y a que les natifs qui peuvent faire cela, je continuerai à le dire que le français doit être quelque chose de global, qui touche à tout, il y a aussi maintenant l'influence du CECR et du Cadre qui va peut-être un peu changer les choses d'abord chez les profs français puis ensuite chez les jeunes profs formés en France, ça change !

MADAME MOLINIE :

Qu'attendez-vous de nous, quelque chose de particulier ?

MADAME KAWAI :

Je ne sais pas, vous venez , on a pas encore beaucoup avancé dans le manuel, on en est encore au présent et à raconter sa journée, début du second semestre, donc on raconte notre journée, la semaine dernière on a fait ces 2 pages, on va faire un peu de révisions et vous avez ici par exemple un exercice, où avec le CD on va entendre les questions et il faudra répondre à ces questions de façon personnelle avant, c'était vous êtes à la place de machin truc qui part ici, vous répondez de la même façon et puis maintenant, on va commencer vers quelque chose de plus personnel, donc à ce moment-là, j'aimerais peut-être bien que vous, je n'ai pas fait de photocopie, mais vous verrez, ça va tellement lentement que vous aurez le temps de prendre des notes, vous pourrez peut être reprendre ces questions avec les étudiantes, vous vous partagerez, on va être à peu près le même nombre de profs et le même nombre d'étudiantes, à ce moment-là, je vous demanderai de participer, au début, regardez, mettez-vous n'importe où dans la classe , regardez un petit peu comment ça se passe, comment elles réagissent et qu'est-ce qu'il faudrait faire avec elles, et si vous pouvez me dire après si vous avez eu de bonnes idées en voyant le cours, ça sera toujours bienvenu

MADAME MOLINIE :

Moi, je propose qu'après le cours, nous ayons un autre moment d'entretien, de quelques minutes, peut être ici pour vous dire : voilà ce que l'on a observé, qu'est-ce que vous avez ressenti à ce moment-là ? Voilà comment nous on a vu les choses, peut être un retour à chaud de nous et de vous sur le cours reçu.

MADAME KAWAI :

Peut-être au début, comme vous allez être là, vous pourrez vous présenter un peu, on a travaillé au premier semestre sur la présentation, donc des choses simples, « comment vous vous appelez, d'où vous venez, ce que vous faites, où vous êtes étudiantes, étudiante en quoi », on va y aller lentement, elles sont très passives et en retrait

On y va, c'est l'heure, la cloche sonne !!

E : On a rencontré à l'alliance française des professeurs qui ont dit qu'ils ne voulaient pas du tout parler japonais et ils ne voulaient parler que français, j'ai vu que vous, pour leur expliquer, vous parliez japonais quand elles ne comprenaient pas en français, quelle méthode vous préconisez ?

MADAME KAWAI :

Ça dépend du public et ça dépend surtout de l'institution dans laquelle travaille ce public, en centre alliance, les étudiants vont payer une somme assez importante (vous avez le programme derrière vous, si vous voulez, avec les prix), ils viennent là pour étudier le français, de leur propre chef et ils prennent du temps sur leur temps de loisirs pour le faire et ils sont prêts à investir beaucoup plus de leur énergie pour ça, les étudiantes ici sont complètement encadrées, elles sont là, dans ce cadre-là, pourquoi ont-elles pris le français, je ne sais pas, elles auraient pu prendre : le chinois, le coréen, l'indonésien, l'espagnol, je ne sais pas exactement pourquoi elles ont pris le français.

Autrefois, j'utilisais des manuels 100% français, le premier cours, je le fais comme cela, ça n'a aucune rentabilité, il y en a peut-être 20% qui joueraient bien le jeu mais je

vais passer un temps fou à expliquer le moindre mot, la moindre chose et donc petit à petit, quand j'ai pu parler japonais...

Depuis que je travaille, le niveau de mon public (je n'aime pas dire cela) l'investissement dans le français, est de moins en moins important de la part des élèves, donc c'est à moi de stimuler ce désir ou cette volonté et de faire une classe conviviale et agréable, sinon, ils ne viendront pas, rien ne les oblige à venir, donc, je dois faire ça et j'ai bien compris que sans le japonais, ça ne passe pas

MADAME MOLINIE : Donc convivialité et agréable sont aussi liés à la capacité d'entente du japonais dans la classe

MADAME KAWAI :

Oui, mais si je ne pouvais pas parler japonais, je me débrouillerais probablement avec d'autres moyens, je ne sais pas si vous avez connu les tableaux de feutres ? On avait des trucs pas possibles pour faire un cours sans utiliser la langue maternelle, moi, je trouve que mes cours sont plus rentables avec, j'ai essayé les 2, donc, je continue comme ça.

Je ne préconise pas une formule particulière, cela dépend vraiment du prof, des élèves et surtout de l'institution où l'on est et de l'attente qui est faite dans cette institution

E : Je ne sais pas pour vous, mais moi, j'ai dû utiliser l'anglais, car au début, j'utilisais le français et ils me regardaient « comme ça »

E 2 : Moi, elles s'étaient mises à 2, elles étaient solidaires et s'entraidaient, il y en avait une qui comprenait beaucoup mieux, beaucoup plus vite que l'autre.

MADAME KAWAI :

Vous avez vu la différence de niveau entre les élèves

E 3 : Moi, dans un premier temps, j'étais un peu dans une analyse, comme Anne, c'est-à-dire que je me suis demandée pourquoi vous parliez japonais et puis, je me suis mise à la place des étudiants, en pensant à ma 6^{ème} au collège quand j'ai appris l'anglais, franchement, si j'avais eu une enseignante comme vous, j'aurais été meilleure en anglais, je suis sincère ! Parce que justement vous avez adapté le niveau, quand on a un public qui connaît certaines bases en français, il faut parler français, il ne faut pas favoriser la langue japonaise, là le milieu était hétéroclite, l'étudiante qui était devant, on voyait bien que vous parliez plus japonais avec cette étudiante par contre avec celle qui était à côté de moi, vous parliez un peu plus français, en fait, vous arrivez à créer un juste milieu entre le français et le japonais

MADAME KAWAI :

Il y a adaptation au niveau de la langue, mais il y a adaptation aussi au niveau de la vitesse du cours, par exemple vous m'avez dit à 2 ou 3 reprises « ça y est, c'est bon, » et en effet avec des étudiantes comme cela, j'aurais une avance beaucoup plus rapide, je sais très bien qu'il y a des filles qui trainent comme par exemple Chioï, il va falloir reprendre certaines choses du cours avec elle.

Le rythme du cours est toujours pour moi, un problème, quand je prépare mon cours, je me dis, « aujourd'hui, on va faire de là à là, quelquefois, je dépasse et tant mieux

mais quelquefois, je freine. J'ai beaucoup de mal à faire ce que j'avais prévu, même dans les classes que je connais, c'est à chaque fois une adaptation. Et avec les étudiantes, c'est un peu difficile, parce qu'il faut les sentir, elles en vont pas nous le dire, il faut s'en rendre compte nous-mêmes, mes collègues trouvent que je ne vais pas très vite, je demande à celles qui sont fortes d'attendre un petit peu et à celles qui sont très faibles de donner un petit coup de fouet

E 3 : Souvent, le parallèle que j'ai fait en France, l'échec scolaire que l'on peut trouver en langue ou dans d'autres matières, c'est que l'on impose un rythme qui est trop rapide face à certains élèves et finalement ils décrochent et finalement, il n'y aurait plus d'intérêt pour la langue française qui est assez dure

MADAME KAWAI :

Si vous regardiez les manuels qui sont faits au japon pour les étudiants japonais d'il y a 20 ans et maintenant, c'est devenu d'une légèreté, c'est incroyable. Je sais que l'on va bientôt aborder le passé et qu'elles n'ont pas mémorisé ni le verbe être ni le verbe avoir, et on va galérer, je vais galérer avec le passé composé, quant à l'imparfait...je l'aborderai mais je ne sais pas où on ira...

E 4 : Comme Manuela, j'ai fait le parallèle avec mon apprentissage

J'ai fait quelques cours à des Erasmus, d'abord, je parlais en français, Avec mes profs d'allemand qui traduisaient en français, je n'ai rien retenu de l'allemand, j'ai eu des profs d'allemand qui parlaient exclusivement en allemand, au début, c'était dur, certains professeurs essayaient d'expliquer par le mime ou autre, les points grammaticaux étaient expliqués en français pour être sûr que tout le monde avait compris, aussi bien en anglais qu'en allemand.

C'était juste pour dire que passer au japonais était peut-être un peu trop facile...est ce qu'elles se « pousseront » si vous n'utilisiez pas le japonais ?

MADAME KAWAI :

Elles ne se pousseront pas, elles s'en iront, ce que j'essaie de faire dans la mesure du possible, quand j'ai des amis français qui viennent ici, c'est de les amener dans les cours et comme eux, ne parlent pas japonais, elles essaient de comprendre

Et pour celles qui veulent, il y a des séjours linguistiques qui sont organisés, je pense cependant qu'il faut faire de l'oral, je pense que la façon de faire mon cours, l'organisation de mon cours, la façon de traiter les contenus, faire parler les élèves dans le cours, c'est déjà quelque chose de complètement différent des professeurs japonais, j'amène déjà une différence dans le cours, une participation obligatoire des étudiantes, il faut ouvrir la bouche, il faut parler, il faut répéter, il faut produire si possible et faire réfléchir à un truc plutôt que de donner la règle grammaticale tout de suite, c'est aussi ma façon de faire et ce n'est pas la façon de faire de mes collègues, si en plus, je faisais tout cela en français, je sais très bien que pour 3 ou 4 qui s'accrocheraient et pour qui ce serait très bien, il y en aurait 14 qui dormiraient ou partiraient et elles en se gênent pas pour dormir en cours quand elles ont sommeil, elles ne disent pas qu'elles n'ont pas compris mais elles nous le font comprendre : « là tu nous embêtes Georgette », il faut donc bien surveiller en faisant le cours, en écrivant au tableau si l'une décroche et lui poser justement à elle la question, au niveau humain, dans le cours, il y a des tas de choses fragiles à manipuler

E 5 : Est-ce que vous les faites rentrer en interaction en cours ?

MADAME KAWAI :

Oui, Bien sûr.

Pour les questions-réponses, si vous n'étiez pas là, elles l'auraient fait ensemble, ça m'aurait pris beaucoup plus de temps, je serai passée dans les groupes, j'aurais corrigé, s'il y avait eu un problème de prononciation, on aurait repris le groupe en commun, on aurait repris la prononciation et le rythme

MADAME MOLINIE :

Moi, j'ai plusieurs questions

- La première : est-ce que de votre passé vidéo, vous avez gardé aujourd'hui des envies de filmer avec les étudiants?
- La seconde question : quel est votre moteur ? Car cela fait un certain nombre d'années que vous êtes enseignante.

MADAME KAWAI :

La vidéo, j'ai aussi une classe de conversation et autrefois, il y en a encore dans le mosaïque mais ça ne marche plus du tout, c'était les « jeux de rôle » mais ça, ça ne marche plus, à la rigueur au café, ça peut marcher, mais quand on arrive à un scénario compliqué, les jeux de rôle ne marchent plus.

J'ai donc encore un cours de conversation pendant lequel j'utilise encore des bases comme dans mosaïque, des choses un peu quotidiennes mais ça non plus ça ne les amuse pas beaucoup, ce qui les amuse un peu plus : je prends des extraits de film, parce que moi, c'est plutôt le cinéma et à partir d'extraits de films, on peut faire des choses, comme par exemple leur faire faire du « Play back » on coupe le son mais c'est énormément difficile, donc, ça je le fais avec des étudiantes bien motivées, en 3^{ème} ou 4^{ème} année

Il m'est arrivé également de filmer des étudiantes qui faisaient une mémorisation de dialogues ou un petit arrangement de dialogues style « jeux de rôle » et après, je montrais le film, mais elles n'étaient pas du tout contentes de se voir et que je montre la vidéo dans la classe, c'était une violence que je leur faisais et moi, je ne travaille pas dans la violence.

La deuxième question, la vidéo j'y pense encore, d'autant plus qu'avec des caméras comme celle que nous filme, c'est tellement facile, mais c'est aussi délicat à manipuler, ça dépend, quand j'y pense, quand j'ai envie, quand je me dis « tiens, ce serait bien de le faire » quelquefois, je le fais, c'est un outil que j'aime, mais ces temps-ci je ne l'utilise pas beaucoup

D'où vient mon désir d'enseigner encore après 30 ans d'enseignement ? moi, cela fait 30 ans que j'enseigne, mais elles, c'est la première année qu'elles en font, donc il n'y a pas de raisons qu'elles subissent mon « déjà vu, mon déjà vécu », si possible j'en fais quelque chose qui va être utile pour elle, j'utilise mon expérience, mais en essayant de garder toujours une certaine fraîcheur parce que c'est la première fois qu'elles font du français, j'ai envie qu'elles progressent et les premières années, c'est sympa : elles partent de 0 et doivent arriver à quelque chose, elles arrivent de moins en moins, ça c'est un peu triste, dans quelques années, je vais prendre ma retraite, donc je dois arriver à tenir le coup encore pendant quelques années.

Et quand la différence de générations sera trop sensible, j'irai faire le tour du Japon en bateau et il faut que je garde un peu d'énergie pour ça aussi

E : Vous ne faites pas de formation de professeur de FLE à part les journées pédagogiques ?

MADAME KAWAI :

Si, si en relation avec les rencontres pédagogiques, on s'était dit qu'il y avait ce besoin là et qu'effectivement, il y avait ce besoin là en France, on a fait des petits stages intensifs pour les étudiantes et on a aussi fait des petits stages pour les profs, nous étions quelques formateurs à le faire (je n'ai jamais, non plus, eu de formation de formateurs), au BELC un peu quand même, mais assez peu, ça vient, quand on met du cœur au travail que l'on fait, on avance.

Je l'ai fait un peu et maintenant les organismes français ont une bonne relève, donc, je pense que ce n'est pas nécessaire de le faire au Japon pour les profs japonais.

En plus, les profs japonais sont extrêmement occupés, les jeunes profs de français ne peuvent plus être seulement prof de FLE, il faut qu'ils aient une autre spécialité, qui va être la communication, qui va être l'histoire, qui va être autre chose, sinon, ils ne trouveront jamais de poste.

MADAME MOLINIE :

Maintenant, j'aimerais vous demander un petit jeu de rôle, (non pas vraiment : on est en situation réelle) donc ces personnes que vous avez autour de vous, imaginez qu'elles veuillent enseigner le FLE au Japon aujourd'hui, quels conseils leur donneriez-vous ?

MADAME KAWAI :

D'abord, d'apprendre le japonais, non pas pour l'utiliser en classe mais pour parler avec les collègues, un étranger au Japon, c'est embêtant.

Pour les Japonais dans un établissement: tout roule : administrativement, on n'est pas obligé de dire tout : ça passe, un étranger, c'est « un pavé dans la mare » d'abord, ça veut pas faire la même chose que les autres, ensuite ça a des exigences, ensuite ça ne comprend pas ce qui se passe exactement, donc on va demander au professeur qui va venir d'avoir un minimum de compétences et d'adaptation au japonais.

Ensuite, d'avoir de bons diplômes, un CV bien lourd, il faut être souple, ouvert, d'humeur égale, ce sont mes conseils et c'est très important pour les relations, il ne faut pas avoir un Ego trop puissant, ça c'est pour travailler dans des établissements japonais, maintenant, pour travailler à l'alliance, c'est un autre profil, celle que vous avez vue à Osaka, n'emploie pas des gens et ne les fait pas vivre à 100%, ça peut être un complément, mais il faudra trouver autre chose, donc je pense que les jeunes profs français et japonais doivent être aussi multiples : on vous demandera de donner des cours de français mais d'avoir aussi quelque chose dans le domaine culturel, dans le domaine de la communication, la littérature est en perte de vitesse (désolé pour celles qui étudient la littérature francophone ou non, alors que les médias, l'enseignement, de toutes façons, les universités japonaises ont tendance à fermer leurs sections de langues

MADAME MOLINIE :

Ça va peut-être changer avec le nouveau gouvernement ?

MADAME KAWAI :

Espérons, mais le nouveau gouvernement va avoir beaucoup de bâtons dans les roues, quand on change quelque chose, il faut s'y prendre 3 ans avant, c'est comme les budgets, il faut persévérer énormément pour que cela arrive, donc espérons et on verra si dans les Gakkai, s'il y a une tendance à pousser dans ce domaine-là.

Et puis, il y a la chance aussi, vous allez tomber sur la bonne personne qui connaît justement un endroit où travailler, quand je vous ai raconté mes débuts, j'ai eu une chance inouïe, le prof que j'ai rencontré, qui travaillait dans cette université quand il voulait ouvrir la section, il ne connaissait pas d'autres français, il connaissait « Georgette »

E : En trois mots, votre expérience ou vos compétences, est ce que vous pouvez caractériser vos expériences clé, vos compétences clé?

MADAME KAWAI : plaisir, patience, endurance : le plaisir d'abord, car sans plaisir, la patience ne dure pas et l'endurance non plus !

E : J'avais une question sur : jeux de rôle, mise en situation, par rapport à mon expérience de tutorat : je ne parle pas le japonais, je ne parle pas l'anglais et on était 2 pour gérer une classe de 26 japonais très débutants, en France, on a dû faire du théâtre, il fallait que ce soit en gestes pour que ce soit simple de communiquer avec eux, et je me demandais, même si cela marche de moins en moins bien, le jeu de rôle, quelle expérience avez-vous eu de cela, la vidéo, c'est quand même un peu du jeu, puisqu'ils rentrent en action, comment analysez-vous cette « perte de vitesse » du jeu de rôle ?

MADAME KAWAI :

J'ai fait du théâtre avec les étudiantes de 4^{ème} année de la section de français.

Pour sortir de l'université, il faut soit écrire un mémoire, soit dans notre section, jouer une pièce en français, je me suis occupée de cela, à intervalle avec un autre professeur de français qui n'est plus là, c'était énorme comme travail, mais on a fait faire des progrès à nos élèves qu'elles n'auraient jamais fait dans nos cours ordinaires aussi jeux de rôle soient-ils, parce qu'elles étaient sur la scène, elles produisaient et elles montraient leur spectacle, il y avait le théâtre et la mise en scène elle-même et la représentation, et donc pour représenter quelque chose, il ne fallait pas qu'elles mémorisent, un jeu de rôle a toujours un peu, un côté mémorisé, et pour arriver du mémorisé au spontané, même avec des étudiantes de 4^{ème} année, en section de français, avec qui j'arrivais à parler le Français, elles avaient appris le français et ne le sentaient pas et là, elles arrivaient à le sentir dans la pièce, et ça, c'était des progrès énormes qu'on a vu seulement dans les cours de représentation de théâtre

E : Pourquoi avoir laissé le théâtre ?

MADAME KAWAI :

C'est le théâtre qui nous a laissé, c'est la section de français qui nous a laissé, j'ai accueilli les premières étudiantes et dit au revoir aux dernières étudiantes, il en reste encore une ou 2 qui n'ont pas encore toutes leurs unités

E : Vous n'avez pas la liberté d'utiliser le théâtre dans vos cours de français,

MADAME KAWAI :

Ça demande un investissement énorme de la part du prof, ce n'est pas un cours par semaine, c'est un nombre d'heures par semaine avant la représentation.

S'il n'y a pas la représentation, on restera dans le truc gentillet, mais si on veut vraiment faire une pièce de théâtre et montrer quelque chose, faire sentir quelque chose aux spectateurs, il faudra y mettre énormément d'énergie.

Le cours de seconde langue étrangère, c'est un petit truc, elles n'ont pas cet investissement nécessaire, elles n'ont pas le temps de le faire non plus, elles travaillent toutes : le japon a connu un problème économique et maintenant, elles ne demandent moins d'argent à leurs parents, pour s'acheter leurs petits trucs, elles vont travailler, il y en a peu qui travaillent pour gagner l'argent des cours, mais elles apprennent des choses qu'elles n'apprennent pas à l'université.

L'université : privée ou publique est restée un lieu fermé et un lieu protégé, elles sortent de l'université, elles entrent dans une entreprise et cette entreprise va les former un certain temps et elles ne connaissent rien à la société, ce sont des gamines, elles n'ont pas assez d'expérience et maintenant qu'elles bossent, elles ont des expériences mais si je leur donnais un devoir, elles le noteraient mais je ne sais pas combien j'en aurais la semaine prochaine.

5) à l'Université Préfectorale d'Osaka, Monsieur TERASAKO s'adresse aux étudiants et leur demande leur ressenti à la fin de cette semaine au Japon.

« C'était la première fois pour vous ? Est-ce que vous avez vu beaucoup de différences avec la France ? » Donc vous êtes bien habitué, est-ce que vous parlez un peu japonais ? Pouvez-vous présenter en japonais ?

E2 : se présente en japonais, Il est allé dans un lycée qui se trouve à MORIOKA dans le nord

Marie Françoise PUNGIER explique que Monsieur TERASAKO a enseigné le français, c'était sa fonction première, mais il est modeste car il a seulement dit qu'il était devenu vice-président, responsable des relations internationales, mais en fait, il est un des administrateurs de l'université et c'est pour cela qu'il n'enseigne plus le français.

Vous l'avez déjà rencontré à CERGY, c'est lui qui a mis en place les échanges avec Cergy et qui a accompagné les étudiants

Monsieur TERASAKO reprend la parole et présente Marie Françoise PUNGIER :

Je lui ai demandé de venir travailler ici, il y a environ 10 ans.

Grâce à son arrivée ici, nous avons pu commencer à avoir des relations avec des universités françaises. Et c'est vraiment grâce à Marie Françoise, depuis 5 ans, que **nous avons commencé à envoyer nos étudiants à l'université de Cergy Pontoise tous les ans pendant à peu près 3 semaines.** On apprécie là-bas le français et la culture française, maintenant

C'est grâce à Madame Molinié qui est maître de conférences à l'université de Cergy Pontoise, que nous pouvons envoyer nos étudiants dans votre université

Maintenant, nous avons des projets de recevoir chez nous les étudiants de madame Molinié et également les étudiants de monsieur Kuroda. Il a emmené aussi ses étudiants à Osaka mais pas chez nous, à côté de chez nous où il y a une autre université avec laquelle vous avez aussi commencé une coopération.

Nous avons ici 2 universités dans lesquelles vous pouvez venir, ici, les bâtiments ne sont pas très bien, Ici, c'est l'université préfectorale d'Osaka, les frais universitaires sont beaucoup plus modérés, j'espère, malgré tout, que vous choisirez notre université !

Tous les ans en envoyant des étudiants stagiaires dans votre université, madame Molinié, Marie Françoise et monsieur Kuroda ont organisé un séminaire international, donc envoyer nos étudiants, ça a servi à renforcer nos relations au niveau des professeurs, ça aussi nous avons bien réussi.

Presque tous les ans, en séminaire, en symposium à Cergy, ici à UPO et aujourd'hui aussi cet après-midi, vous avez un séminaire international pour les journées d'étude, Marie Françoise va vous expliquer.

Marie Françoise PUNGIER :

Cet après-midi, il y a 2 parties, il y a un séminaire FD (faculté développement) à priori, c'est pour les professeurs afin qu'ils travaillent à réfléchir à l'amélioration de leurs cours, la seconde partie, c'est plus ce qu'on appelle « journée d'étude » on est plus entre nous et on réfléchit sur des sujets qui sont plus précis et plus concrets avec des

exemples de portfolios, aujourd'hui, la journée portera essentiellement sur les portfolios pendant 2H, c'est une après midi d'étude de 2H

Monsieur TERASAKO :

Tous ces étudiants seront présents cet après midi, j'espère que cette dernière demie journée d'étude sera très fructueuse pour vous aussi, avant ce séminaire, que faites vous ?

MADAME MOLINIE :

On passe à une phase de réflexion sur notre séjour, on se retrouve de 10H30 à midi 10. On va travailler tous ensemble et chaque membre de chacun des 2 groupes (nous avons 2 groupes de 9), chaque membre d'un groupe interviewe un membre de l'autre groupe sur le thème : quelles expériences as-tu faites cette semaine ? Et quel type de compétences tu penses avoir développé puisque l'on est sur un projet d'étude autour des expériences et des compétences, à développer ici, dans le Kansai en termes de mobilité internationale.

Le but de ce séjour est de créer ensuite une réflexion pédagogique et de recherche sur l'international et les compétences que nos étudiants développent dans ces échanges

Monsieur TERASAKO :

J'ai ici devant moi, des étudiants de monsieur KURODA qui sont en LEA Japonais et aussi d'autres étudiants....

MADAME MOLINIE :

Il y a ici 18 étudiants : 9 étudiants sont en lettres et sciences humaines soit en L3 soit en Master 1, ils ont tous un cursus de lettres ou langues LLCE : langue et littérature civilisation Britannique et ils ont tous une spécialité FLE de licence

Dans le groupe de monsieur KURODA, il y a des étudiants qui sont en L2 ou L3 LEA : anglais-Japonais, il a Amandine qui va rentrer au CELSA qui est une grande école parisienne de journalisme.

Au départ on devait venir 9 en Mai et 9 en septembre et avec monsieur KURODA, on a décidé de faire un seul groupe de 18 de façon à pouvoir encadrer ensemble les 18 et nous aurons encore un groupe de 9 à une époque non encore précisée et qui sera seulement encadré par moi.

Merci beaucoup de nous avoir accueillis ce matin malgré ton agenda

Monsieur TERASAKO :

J'espère que vous avez vécu une semaine très intense qui vous sera très utile pour vos études.

MADAME MOLINIE :

En tous cas, avec le groupe FLE : on a filmé tous les entretiens, ces entretiens vont être décryptés, transcrits et nous ferons un DVD qui servira à d'autres étudiants.

6) Entretiens professionnels menés du 27 septembre au 4 octobre 2009 par Amandine BONNET à Osaka et Tokyo (Japon)

Mardi 29 septembre 2009 :

Rendez-vous avec le journaliste indépendant et très influent **M. IMAI**. La rencontre avait été d'abord programmée à 15h, mais enthousiaste à l'idée de nous voir et de nous faire partager son expérience du journalisme japonais, mon interlocuteur avance notre rendez-vous à 13h10.

Au programme : la visite de la plus importante chaîne de télévision de la région d'Osaka : **la Kansai Telecasting Corporation**. M. KURODA m'accompagne pour traduire l'entretien, M. IMAI fait les présentations. Mes interlocuteurs au sein de la KTC sont :

- **Yasuo HOSAKAWA** : manager news division
- **Yasuji KATO** : deputy manager new division
- **Shinichi SUGIMOTO** : manager TV code division.

Voici ce que les trios interlocuteurs m'expliquent à tour de rôle :

La KTC est réputée pour son ambivalence. Elle jongle intelligemment entre journal télévisés et émissions de variétés. Alors que désormais au Japon la tendance serait de mixer ces deux styles, la chaîne continue à faire la distinction entre les deux et c'est de là qu'elle tire son succès.

Le traitement de l'actualité est très différent de celui fait en Europe. Au Japon, les journalistes tentent d'en faire une « œuvre » en y ajoutant de la musique pour rendre l'émission plus attractive.

80 journalistes travaillent à la rédaction et collaborent à la création d'un journal diversifié.

Une centaine de personnes en tout (techniciens, régisseurs, éclairagistes, ingénieurs du son...) participe à l'élaboration du journal TV.

Par contre, la rédaction de Tokyo est beaucoup plus fournie : environ 200 personnes participent au JT.

4 sections de travail se distinguent :

- recherche de l'information
- composition des sujets traités
- visualisation caméra, mise en scène
- présentation

Ce qui m'a choquée : Yasuo HOSAKAWA m'a expliqué qu'au sein de la KTC, comme au sein de la plupart des entreprises japonaises, aucune formation préalable n'est demandée. Bien au contraire, les jeunes issus de formations en journalisme dispensées en universités sont même évités car ils ont déjà des notions et sont donc, je suppose, beaucoup moins malléables.

Ainsi la rédaction embauche sur un système « d'emploi vie » n'importe qui, une personne n'ayant aucune notion de la TV ou du journalisme en général et la forme à sa propre façon, selon ses propres codes journalistiques. Ainsi, l'embauche et la formation sont plus facilement rentabilisées. Ce système permet donc certainement (ici encore, jugement personnel), d'entretenir un certain manque d'éthique ou des pratique qui nous paraîtraient à nous Français douteuses, si toutefois la politique de la maison en est ainsi.

Ensuite, chaque nouvel employé est affecté à une discipline particulière et fait en sorte de s'épanouir dans ce travail.

Ainsi les Japonais ne comprennent-ils pas la notion de « stages » pourtant si répandus en dans le monde occidental. L'entreprise se fait un point d'honneur à former elle-même ses employés pour maîtriser son personnel du début à la fin et le système « emploi vie » est fortement ancré.

→ **Du coup, il n'y a pas de mot japonais pour « stage ». Les japonais disent donc « internship », à l'anglaise.**

La rédaction de KTC fait bien sûr des reportages à l'étranger en envoyant des correspondants. Les destinations les plus récurrents sont : Paris, Kuala Lumpur, Berlin et Shanghai.

L'esprit de la chaîne reste conservateur puisque le Ministère de la communication est lui-même conservateur. Elle se doit ainsi de suivre ce modèle.

2ème rendez-vous, 15h : studios radio du **Mainichi Broadcasting System** (MBS).

Interlocuteurs : - M. IMAI (qui connaît très bien la radio et est ami avec la directrice)

○ **Kazuko KUMA** : rédactrice en chef de la radio.

Il y a deux studios de radio alternatif. Un grand pour recevoir les invités, faire des débats, organiser les émissions populaires... Il se trouve près de la grande régie où deux assistants s'occupent constamment de la table de mixage.

Un long couloir rempli de téléphones traverse la direction. Ils servent à prendre les auditeurs à l'antenne.

Il existe un deuxième studio, tout petit, pour les urgences, les alertes. Ex : annonce de séisme... On court dans ce petit studio pour émettre en quatrième vitesse.

+ Voir annexes documents sur la radio.

3ème rendez-vous, vers 17h : rencontre avec **Sayaka TEZAKA**, journaliste culturelle au **Mainichi Shimbun**, journal papier quotidien.

RDV au 14ème étage de la tour Mainichi où se trouve la rédaction.

360 journalistes travaillent à la rédaction.

+ il y en a un peu partout dans le Japon : correspondants + assistants → 200 personnes.

La rédaction se décompose en :

- section sociale (la plus importante)
- économie
- sciences et médecine
- sports
- culture
- affaires internationales et politique (au siège de Tokyo)

Tokyo et Osaka sont deux instances indépendantes, du coup, les deux ne sortent pas toujours les mêmes unes.

Osaka s'intéresse beaucoup plus à l'aspect régional, Tokyo, au national.

L'heure de la deadline est secrète, mon interlocutrice refuse de me la donner.

Le journal édite deux éditions : matin et soir.

La mise en page et la section « social » travaillent la nuit.

Une section indépendante s'occupe de la correction.

→ Ce qui m'a choquée : la mise en page est habilitée à prendre des décisions hautement négatives : elle peut supprimer tout un article qui n'est pas suffisamment complaisant ou touche trop aux tabous.

Sayaka TEZAKA : « On peut difficilement avoir une indépendance vis-à-vis des entreprises qui dirigent les Kisha Clubs. Ex : un reportage non diffusé car il traitait de Toyota.

C'est un aspect qui empêche d'avoir une grande liberté de presse ».

Sayaka TEZAKA vient de gagner un prix pour son reportage sur les abattoirs (métier pourtant sacré au Japon).

Mercredi 30 septembre 2009 : TOKYO.

Rendez-vous à 17h avec **Yasuhiko TAJIMA**, professeur de droit des médias, département journalisme, à l'université de Sophia de Tokyo.

Entretien assez spécial car tout se passe bien au début : M. KURODA traduit questions et réponses, l'échange se fait correctement, mais à deux questions, l'interlocuteur se braque et refuse de répondre en esquivant ou en répondant à côté de la plaque.

Tout d'abord nous avons parlé de l'état de la presse japonaise.

Selon lui, les médias sont en très mauvais état.

Ce qui est dans beaucoup de pays le fondement du journalisme : la liberté d'expression et de presse, ne sont pas toujours bien fondées au Japon. Ces deux notions ne sont pas considérées comme vrai fondement des médias

Ainsi, les mouvements contre la liberté des journalistes augmentent et ne viennent plus seulement des nationalistes (ou ultranationalistes), mais du pouvoir lui-même.

Sous différents prétextes, les politiques attaquent les journalistes pour les limiter dans leur recherche de l'information.

Cette tendance est devenue évidente depuis le 11-Septembre (2001) selon Yasuhiko TAJIMA, et s'est, depuis, exacerbée.

Ex : 2003, l'Assemblée nationale a adopté une loi autorisant le pouvoir de donner ordre de diffuser certaines informations jugées urgentes.

Normalement, la liberté d'expression et de presse sont clairement inscrites dans la Constitution. Or avec cette loi les médias ont accepté d'eux-mêmes le contrôle. Pour Yasuhiko TAJIMA, ils ont renoncé « à l'esprit du journalisme ».

Le gouvernement impose cette loi en prenant comme prétexte que c'est pour le bien du peuple et afin que les médias n'aient pas mauvaise conscience s'ils transgressent. Les médias pourraient diffuser des informations néfastes pour la population. Ainsi, le peuple est préservé.

→ **Le gouvernement un même un objectif suprême : créer une instance indépendante des tribunaux qui contrôlerait les médias.**

La liberté d'expression est donc en danger.

Rapports entre pouvoirs et médias : originellement, le rôle des médias est de surveiller les pouvoirs, avoir une position indépendante pour l'intérêt des peuples. Au Japon, on peut se poser la question : les médias jouent-ils bien ce rôle ? (Problème des Kisha Clubs.)

Au Japon il existe très peu de journalistes indépendants (n'appartenant pas à un Kisha Club). Ils n'ont donc pas vraiment de pouvoir.

Le gouvernement ne voit pas le journalisme comme une chose difficile à contrer.

Le peuple lui commence enfin à se demander si les médias diffusent les vraies informations. Il devient de plus en plus méfiant à l'égard des informations qu'ils lisent au quotidien.

Le salaire d'un journaliste qui appartient à un Kisha Club est très élevé et c'est ce qui attire désormais de nombreux étudiants dans les filières « journalisme » des universités : presque 10.000€ par mois !

Métier considéré comme prestigieux, qui fait envie.

Ainsi pour Yasuhiko TAJIMA, « il est donc important de former les étudiants en journalisme correctement ».

Pourtant, quand je lui raconte que l'on m'a expliqué que les stages n'existaient pas et que les rédactions n'employaient que des personnes sans formation afin de les former elles-mêmes, l'interlocuteur esquivait. Il explique toutefois qu'en effet, la formation ne compte pas beaucoup finalement, et que la majorité des étudiants en journalisme ne se retrouve, à la sortie, pas journaliste...

→ Au Japon, les cours en journalisme, ce n'est donc pas pour devenir journaliste, mais pour étudier le journalisme !! Le journalisme est pour eux une étude, pas une pratique.

Ainsi quand je lui demande à quoi cette formation sert, puisque les étudiants n'auront jamais la possibilité de devenir journalistes et ne pourront pas faire de stages car ils seront déjà trop « formés », il esquivait la question.

Pareil quand je lui demande comment sont formés ses cours et quel en est le contenu. Si une grande part est consacrée à la déontologie et à l'éthique journalistique et justement, ce que représente clairement pour lui ces deux notions. Il répond à côté de la plaque, gêné, alors que M. KURODA lui pose la question 3 fois tant j'insiste.

Concernant les correspondants étrangers, Yasuhiko TAJIMA avoue qu'ils sont exclus des Kishas Clubs et que leur accès à l'information est très limité. Chose qu'il n'approuve pas du tout car selon lui, peu importe la nationalité du journaliste, tous devraient pouvoir travailler sur un pied d'égalité.

Pour lui, et il a très certainement raison sur ce point, pour améliorer la situation du journalisme actuel, il faudrait justement s'inspirer de la vision du journalisme étranger ce qui aiderait à atteindre davantage de liberté.

Ainsi pour lui le récent changement de pouvoir (passé aux mains des démocrates après 55 ans d'hégémonie libérale), peut avoir un impact très positif.

→ Le PDJ (Parti démocrate japonais) a promis d'ouvrir la presse à tous les journalistes, même étrangers. Chose pas faite pour l'instant, mais promise.

Yasuhiko TAJIMA a bon espoir.

Mais pour lui, ça ne changera pas totalement la situation, car le problème vient aussi beaucoup des médias eux-mêmes qui s'autocensurent très souvent.

Question finale qu'il se pose lui-même : Est-ce que les médias peuvent se critiquer eux-mêmes pour prendre du recul et donc de l'indépendance face au pouvoir ?

Pour Yasuhiko TAJIMA, c'est aux médias, surtout, de faire l'effort. Cf *enregistrement de l'entretien*.

Jeudi 1^{er} octobre, 10h : RDV avec **Muneo NARUSAWA**, journaliste de l'hebdomadaire indépendant paraissant le vendredi : le ***Shukan KinYobi***.

Le journal-magazine est indépendant car il refuse la publicité des entreprises afin de ne pas subir leur pression et donc ne pas être corrompu. Le journal refuse d'être dépendant de l'argent investi par ces sociétés. Il n'accepte que les publicités de maisons d'éditions, uniquement, ainsi ce n'est pas toujours suffisant pour financer le journal.

→ **Ainsi, pour Muneo NARUSAWA, et à juste titre, la publicité est le problème de la presse japonaise et de sa liberté de presse.**

Shukan KinYobi subsistent bien par rapport à d'autres titres mais subit tout de même la crise.

Il ne se vend pas en kiosques, seulement en librairies.

Financement : principalement grâce aux abonnements, mais leur nombre diminue alors il faudrait trouver des alternatives.

Mais au moins le journal a la fierté de s'exprimer librement et d'être très critique.

Ses journalistes sont très souvent menacés par l'extrême-droite. Parfois, des camions encerclent le bâtiment, les locaux pour faire du bruit et empêcher les journalistes de travailler ou les faire craquer par la pression et la peur.

Shukan KinYobi se réjouit du changement de pouvoir japonais.

Pour lui le problème d'indépendance vient avant tout des entreprises japonaises. C'est elles qui ont tout le pouvoir puisque leur influence fait que le gouvernement en est même dépendant.

Ainsi le nouveau gouvernement va peut-être réussir à ralentir le contrôle des entreprises.

Point négatif : Les jeunes de 20-30 ans lisent de moins en moins et près de 40% des abonnés ont plus de 50 ans.

Question : qu'est-ce qu'un bon journaliste ?

Pour Muneo NARUSAWA, le plus important n'est pas l'expérience dans le journalisme, mais l'idée, la pensée qu'un journaliste accorde à la liberté de presse. C'est sur ce critère que le journal recrute ses futurs journalistes. Comment il conçoit les relations journalistiques avec la justice, les pouvoirs. Quel sera son degré d'engagement. En clair, le journal pose des questions d'éthique.

« On n'accepte pas quelqu'un qui est pour la guerre, même s'il est très compétent en tant que journaliste ». On pose des questions sur l'idée que se fait le candidat journaliste sur des sujets sensibles, comment il les traiterait...

→ **Pour Muneo NARUSAWA, les journalistes appartenant aux Kisha Clubs, qui ne vérifient pas leurs informations et ne font que relayer les communiqués de presse des ministères ne sont donc PAS de vrais journalistes.** Les vrais journalistes constituent une infirme partie des médias japonais.

Pour lui, le critère pour distinguer les « vrais » des « faux » est leur attitude à l'égard la police.

Parmi les entités japonaises, la plus corrompue pour lui, c'est celle de la police. Aucun média ne peut critiquer la police car tous les Kisha Clubs sont complètement dépendants de la police.

Ainsi, pour Muneo NARUSAWA, son journal est le seul qui continue de critiquer la corruption et l'injustice sociale.

En effet, si un journal doit malheureusement compter sur les investissements publicitaires pour subsister mais ose contrer la police dans un de ses articles, la police essaiera de couper les subventions publicitaires pour tuer ce journal.

La police ne coopère donc pas avec le ***Shukan KinYobi*** et donc, forcément, les Kisha Clubs, dépendants de la police, refusent de leur donner des informations. Ainsi, pour s'informer, le ***Shukan KinYobi*** interroge des policiers retraités ou des victimes des violences de la police. Mais celles-ci n'osent pas toujours parler.

Nous avons ensuite parlé des correspondants étrangers. Le Français le plus connu au Japon est Philippe PONS, journaliste très respecté au Japon.

Nous avons aussi parlé de la politique française. Il ne comprenait pas pourquoi Nicolas Sarkozy avait gagné la présidentielle en 2007 et s'intéressait beaucoup à la crise du PS. Enfin, il a voulu savoir comment les Français se représentaient la culture japonaise. Il a été choqué d'apprendre que c'était avant tout au travers des mangas que l'on se forgeait une idée de la culture et aussi que le réalisateur le plus connu en France est Miyasaki, alors qu'au Japon, il n'est pas si reconnu que cela.

Jeudi 1^{er} octobre, 18h, RDV avec Karyn POUPÉE, correspondante française pour l'AFP et ***Le Point***.

Nous nous sommes rencontrées dans les locaux de l'AFP, dans le quartier de Higashi-ginza.

Nous avons parlé de son expérience personnelle et de la condition des correspondants étrangers en général. Pour elle il est indispensable de parler la langue. Un étranger ne sera jamais complètement intégré. C'est à lui de lutter pour se faire une place en se débrouillant et en tissant un réseau professionnel important, puisque le correspondant ne peut pas tirer d'informations des Kisha Clubs.

Elle trouve que la relation entre médias et pouvoirs s'est toutefois améliorée et que la corruption a quand même diminué.

Elle pense que les clubs de correspondants étrangers, censés contrer les Kisha Clubs et faciliter l'intégration des journalistes étrangers ne servent à rien et que ce n'est que du vent.

► Cf : enregistrements de l'entretien.

Conclusion

En mai 2011, à l'heure où j'écris ces lignes, je ne peux que souligner la formidable dynamique de travail impulsée par la Convention triennale "Cultures croisées et insertion dans l'emploi" signée entre l'UCP et le CGVO en avril 2008.

Cette dynamique a reposé sur cinq facteurs :

1°) Tout d'abord, la volonté commune (à l'UCP et à la collectivité territoriale) de créer et d'expérimenter pendant trois ans des **outils innovants** pour accompagner les mobilités internationales de nos étudiants. **Les Portfolios** élaborés, expérimentés en 2009-2010 et édités en sont le fruit.

Ces **Portfolios** ont été **co-construits avec les utilisateurs** (étudiants et formateurs) dans le cadre d'un projet collectif, selon des **démarches réflexives et collaboratives**, afin de constituer le **support d'une politique universitaire de mobilité académique de qualité**.

Mathilde Anquetil (Université de Macerata, Italie) a qui j'ai récemment demandé d'analyser de manière critique les Portfolios publiés écrit ceci :

"Les conceptrices du *Portfolio de compétences interculturelles et d'expériences en mobilité internationale* (désormais PCIEMI), **prenant acte du peu de reconnaissance des compétences de mobilité dans le système universitaire**, sont allés **enquêter sur ce qui fait le plus d'une expérience internationale auprès des employeurs dans le secteur des relations économiques et culturelles franco-japonaises**. Les réponses du monde du travail s'expriment en termes de **flexibilité comportementale, d'adaptabilité aux nouveaux environnements**.

Mais les auteurs loin de sombrer dans le profilage de leurs étudiants sur ces objectifs d'adéquation aux conditions de la mondialisation du marché du travail, savent y lire des indications didactiques nouvelles pour **aider les acteurs à définir ce que sera leur projet personnel au vu de ces conditions de l'emploi et ainsi permettre aux novices d'acquérir les compétences nécessaires pour se créer les conditions de cultiver leurs aspirations au sein de ces conditions sociales**:

- la nécessité de mettre en place de schèmes d'*action* réactivables dans des situations nouvelles, des compétences qui sont des savoir-agir dans des situations inédites, ce qui va plus loin que la pédagogie actionnelle en langue étrangère ;
- le passage par une stricte contextualisation des outils d'apprentissage (un portfolio non transférable à toute mobilité mais rédigé au plus près des parcours d'activité prévus dans un dispositif particulier) pour parvenir à une première capitalisation de compétences de mobilité, car *la transférabilité peut s'établir sur la base d'acquis contingents* et la décontextualisation (des apprentissages et des parcours de vie) n'est pas un objectif en soi ;
- le pari que *c'est par l'apprentissage de compétences interculturelles in situ (France-Japon) que se construit une capacité d'interaction à utiliser en insertion professionnelle ou à réactiver dans une situation analogue*; la démarche est donc constructiviste avec une alternance de suggestions d'activités pour acquérir des

savoirs et savoir-faire contextualisés et des activités réflexives pour apprendre à gérer le capital en cours de constitution. (Anquetil, à paraître en 2011).

2°) Ensuite, la nécessité (ressentie par l'ensemble des co-acteurs du projet) de construire **des liens forts et surtout cohérents, entre cursus académique, expérience acquise dans la mobilité culturelle et développement de compétences** (communicationnelles, relationnelles, etc...) tout au long d'un processus pré-professionnalisant.

3°) Troisièmement, la volonté de profiler une **"structure de médiation (inter)culturelle"** qui pourrait oeuvrer, (en contexte universitaire), à améliorer la (co)construction, **la transmission et le transfert des savoirs langagiers et sociaux pour les étudiants migrants et/ou en mobilité académique internationale.**

4°) Quatrièmement, la conscience que le **"système accompagnant" ou encore les "co-acteurs" du milieu d'accueil** jouent un rôle majeur dans le **processus d'intégration dans l'université étrangère et dans la façon dont l'étudiant mobile perçoit, interprète, vit, transmet son expérience.**

5°) Enfin, cette dynamique n'aurait pas existé sans qu'une grande **convergence d'intérêts ne se manifeste entre les membres des deux équipes universitaires** (en France et au Japon), leur volonté de faire vivre les échanges créés depuis 2005 entre les deux communautés : enseignantes et étudiantes en dépit y compris des freins économiques (crise de 2009) et des récentes catastrophes qui ont frappé le Japon.

Tout ceci demande à être poursuivi et consolidé

Voici 5 propositions :

a) créer (au Japon/ en France) une **structure de médiation (et de stage) entre les étudiants (en mobilité internationale) et l'emploi,**

b) créer un **référentiel de compétences** interculturelles acquises dans la mobilité internationale et susceptibles d'intéresser les entreprises,

c) créer un **module de deux jours de formation** avant chaque départ et au retour des étudiants afin de leur **apprendre à valoriser leur mobilité en simulant des entretiens d'embauche dans divers secteurs,**

d) **valoriser la mobilité internationale dans le PEC (Portfolio d'expériences et de compétences)** et les **e.portfolio** en développement à l'heure actuelle dans le monde universitaire,

e) intéresser beaucoup plus **les enseignants** (qui sont de véritables courroies/liens entre leurs cursus académiques et le milieu professionnel) et les convaincre de jouer un rôle beaucoup plus actif vers l'insertion de leurs étudiants, dans l'emploi, à l'international.

La dynamique créée a permis - sinon de toujours pouvoir surmonter - du moins de faire face à un certain nombre de difficultés. **Voici celles qui m'ont paru les plus délicates :**

1°) la difficulté à mettre en place un stage dans le **tissu des entreprises japonaises** à Osaka et de proposer un statut administratif de "stagiaire" à un étudiant français,

2°) la difficulté à intéresser les **entreprises installées dans le Val d'Oise** aux préoccupations d'insertion exprimées par divers étudiants (dont R. Patel),

3°) le fait que les étudiants ont parfois été moins préoccupés par leur insertion professionnelle que par **la réussite de leur cursus de formation** (d'où le choix de partir aussi avec des étudiants de master),

4) le fait que selon les filières, les étudiants n'ont pas tous la même capacité à établir des connexions entre leur cursus d'étude et leur insertion, d'autant plus lorsque leurs professeurs ne les y incitent pas (voire considèrent que c'est une perte de temps).

A l'heure du bilan, on peut noter que "l'action d'immersion des étudiants de l'UCP dans la culture japonaise" si elle n'a pas encore débouché sur une insertion professionnelle réelle dans une activité en lien avec le Japon, notamment dans une des 67 entreprises japonaises du Val d'Oise" a du moins été **un formidable accélérateur qui a entraîné les étudiants motivés :**

-à aller enquêter auprès **d'entrepreneurs installés dans le Val d'Oise** travaillant dans la dimension internationale et construisant une relation économique (ou culturelle) privilégiée avec le Japon.

-à mener des entretiens professionnels (à Osaka, Kobé, Kyoto et Tokyo en 2009 et en 2010) **auprès de divers professionnels rencontrés dans les milieux de la culture et du journalisme.**

Ces entretiens, les voyages, les réflexions menées dans les Portfolios, les débats, les Colloques auxquels ils ont assistés dans les deux universités partenaires, les visites culturelles et professionnelles leur ont permis :

- de mieux comprendre les parcours qui ont conduits les personnalités interviewées à occuper des positions socio-professionnelles qui correspondent par bien des aspects à leurs aspirations,

- de développer leurs compétences relationnelles et leur capacité à se projeter dans un avenir professionnel dans l'international.

Enfin, soulignons pour terminer que les collaborations scientifiques nouées notamment en 2010 débouchent sur un second ouvrage collectif qui paraîtra en sept. 2011 dont voici le sommaire :

Mobilité, plurilinguisme et migrations internationales
Politiques linguistiques et démarches formatives en recherche et en action
(Europe – Asie)

Collection : Encrage/Centre de Recherche Textes et Francophonies (CRTF)
Dir. : Muriel Molinié (CRTF/Pôle LaSCoD)

Avec le soutien du Conseil Général du Val d'Oise

Sommaire

Préface, Philippe BLANCHET (G.I.S. Pluralité Linguistique et Culturelle)

Introduction

Muriel MOLINIE, *Développer une ingénierie interculturelle en mobilité internationale : objets de recherche et objectifs pour l'action*

Chapitre 1

Reconnaître des compétences interculturelles à l'université : en - et par - la mobilité internationale ?

Muriel MOLINIE, *Construire la relation interculturelle en mobilité internationale : entre formation académique et enjeux de professionnalisation*

Marina LANKHORST, *Démarche portfolio et identité professionnelle. Les Escales déterminantes.*

Marie-Françoise PUNGIER, *Interroger les conditions théoriques et pratiques du développement des compétences interculturelles dans une mobilité Japon-France : le cas du Séminaire de langue française et culture francophone (UCP-UPO)*

Chapitre 2

La recherche-action dans le champ du plurilinguisme : quelle cohérence entre les choix épistémologiques et les politiques institutionnelles ?

Dominique MACAIRE, *Recherche-action en didactique des langues et des cultures : changer les pratiques et pratiquer le changement.*

Hughes POUYE, *Accompagner les apprentissages de français en contexte plurilingue, à Paris : de Mon Livret d'apprentissage du français à son Guide d'utilisation.*

Contrepoint

Mathilde ANQUETIL (Université de Maceratta, Italie)

Présentation des auteurs

Index

fin

Muriel MOLINIE
molinie.muriel@wanadoo.fr